NOUVELLE ÉDITION

PHILOSOPHIE

PREMIÈRE/TERMINALE

Le grand kit de survie pour les terminales !

COLLECTION
MAOUDE REBOOT

MAOUDE GOCHI ALI

MAOUDE REBOOT

NOUVELLE ÉDITION

KIT DE SURVIE

PHILOSOPHIE

Conseils - Définitions – Citations-Cours- Astuces-Sujets Corrigés
Explications & Méthodologies

Par :

MAOUDE GOCHI ALI

Dans la même collection retrouver Kit de survie ANGLAIS

Num et WhatsApp: +22785571173
Email: Amaoudegochi@gmail.Com
Facebook et Instagram : Maoude Reboot

©=Toute reproduction, même partielle de cet ouvrage est strictement interdite.

AVANT- PROPOS

Puissions-nous surtout avoir la satisfaction que se présent manuel didactique contribue et aide efficacement à l'éclosion et au succès des premiers bénéficiaires. A ce niveau notre propos, nous disons que chaque élève, chaque candidat doit marquer son devoir du sceau de son originalité de ses qualités et compétences intrinsèques. Nous invitons nos élèves d'avoir cette nécessité de comprendre comment travailler pour eux-mêmes afin de bien préparer et surtout pour mieux aborder les épreuves écrites du baccalauréat. Comme nous le savons tous que seul le travail paye. Au final nous voulons inviter tous nos élèves à opérer à quelque niveau qu'ils soient, la nescience, c'est-à-dire l'attitude qui consiste à se poser en ignorant, disposé à apprendre. Le succès à ce prix parce que la réussite scolaire se construit dans l'humilité et l'abnégation du travail.

Il est important de vous avertir que ce kit de survie de philosophie n'est pas une potion magique mise entre les mains du candidat, mais juste un document plus simplifié que les cours dans les classes académiques afin de ben réviser et d'éviter de se casser la tête avec tout un programme non diluer. C'est important également de rappeler à nos chers candidats que la réflexion philosophique consiste donc essentiellement dans la capacité du candidat à conceptualiser et argumenter dans un langage véritablement philosophique.

Sans oublier de vous faire un bref rappel concernant cet ouvrage mis à votre disposition de manière légal que c'est un objet très précieux bien organisé du particulier au général en vue de vous simplifier les taches les plus complexes et de vous aider a bien vous préparez pour mieux affronter les sujets les plus complexes. C'est en sommes un Kit de survie de dernière minute. Noté aussi que ce Kit fait le tour complet de toutes les notions philosophiques dont nous vous proposons presque tout le programme de philosophie des terminales A,D,C et G en vigueur au Niger, Burkina Faso, Bénin, Cote D'ivoire et d'autres pays de la CEDEAO. Ce document contribuera sans nul doute à diminuer les préjugés sur la philosophie, les préjugés qui font penser aux candidats, qu'en philosophie, quoi qu'on fasse les notes sont en fonction des humeurs des correcteurs.

Nous ne saurions clore notre propos liminaire sans dire nos sincères remerciements à tous ceux de notre ami (es) qui voudront accepter de parcourir avec intérêt notre travail. Aussi saurions-nous gré à ses lecteurs attentifs du sentiment de bienveillance qu'ils manifestent à l'endroit de ce support didactique On osant espérer que ce Kit fasse l'objet d'une exploitation judicieuse, bonne chance aux lecteurs.

Prière importante : tout utilisateur ayant détecté des erreurs est prié de nous contacter aux numéros 85571173 à fin de nous aider à améliorer la qualité des éditions futures. Merci d'avance.

MAOUDE GOCHI ALI

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS.....
SOMMAIRE.....

PREMIÈRE PARTIE

SOCRATE BIOGRAPHIE.....
LES ÉPREUVES DE PHILOSOPHIE AU BAC.....
INTRODUCTION À LA PHILOSOPHIE.....
Chapitre I : Les origines et la spécificité de la réflexion philosophique.....
Chapitre II : Les grandes interrogations philosophiques.....
Chapitre III : Enjeux, finalités et perspectives philosophiques.....
Chapitre IV : Philosophie africaine.....
ASTUCES, CONSEILS ET 40 CITATIONS À CONNAÎTRE POUR LE BAC.....
LES DÉFINITIONS DES THÈMES :.....
LES CITATIONS DES THÈMES:.....
MÉTHODOLOGIE DE LA DISSERTATION PHILOSOPHIQUE .....
MÉTHODOLOGIE DU COMMENTAIRE COMPOSÉ.....
RÉPARTITIONS DES CITATIONS PAR THÈMES.....
MÉTHODE DE LA DISSERTATION EN PHILOSOPHIE.....
Correction du Sujet : << QUI SUIS-JE ? >>.....
CONSCIENCE ET INCONSCIENT.....
BIOGRAPHIE DESCARTES.....
AUTRUI.....
LES PASSIONS.....
L'ESPACE ET LE TEMPS.....
L'HISTOIRE .....
LA RELIGION.....
TRAVAIL, TECHNIQUE, SCIENCE.....
LA LIBERTÉ.....
L'ÉTAT.....
NATURE ET CULTURE.....
INDIVIDU ET SOCIÉTÉ.....
ESTHÉTIQUE.....
ÉPISTÉMOLOGIE.....

DEUXIÈME PARTIE

EXEMPLE DE CORRECTION D'UN SUJET DE DISSERTATION.....
DEVOIR DE NIVEAU PHILOSOPHIQUE.....
MODÈLE DE BARÈME APPLIQUÉ À LA CORRECTION AU BACCALAURÉAT.....
ÉPREUVE DE DISSERTATION.....
ÉPREUVE DE COMMENTAIRE.....

TROISIÈME PARTIE

CORRECTION DES SUJETS TYPES BAC.....
SUJET 1.....
SUJET 2.....
SUJET 3.....
SUJET 4.....
SUJET 5.....
SUJET 6.....

SOCRATE

BIOGRAPHIE

Socrate est un philosophe grec du Ve siècle avant Jésus Christ (né vers -470/469, mort en -399. Il est reconnu comme l'un des créateurs de la philosophie morale. Socrate n'a laissé aucun écrit, sa pensée et sa réputation se sont transmises par des témoignages indirects. Ses disciples, Platon et Xénophon, ont notablement œuvré à maintenir l'image de leur maitre, qui est mis en scène dans leurs œuvres respectives. Son père se nommait Sophronique et sa mère s'appelait Phairarète, époux de deux femmes Xanthippe et Myrto et également père de deux enfants Lamproclès et Ménexène.

Les philosophes Démétrios de Phalère et Maxime de Tyr dans sa neuvième Dissertation ont écrit que Socrate est mort à l'âge de 70 ans. Déjà renommé de son vivant, Socrate est devenu l'un des penseurs les plus illustres de l'histoire de la philosophie. Sa condamnation à mort et sa présence très fréquente dans les dialogues de Platon ont contribué à faire de lui une icône philosophique majeure. La figure de Socrate a été discutée, reprise, et réinterprétée jusqu'à l'époque contemporaine. Socrate est ainsi célèbre au-delà de la sphère philosophique, et son personnage entouré de légendes.

En dépit de cette influence culturelle, très peu de choses sont connues avec certitude sur le Socrate historique et ce qui fait le cœur de sa pensée. Les témoignages sont souvent discordants et la restitution de la vie ou la pensée originelle de Socrate est une approche sur laquelle les spécialistes ne s'accordent pas.

LES EPREUVES DE PHILOSOPHIE AU BAC

Nous avons tous en classe des terminales il existe trois (3) types d'exercices si on fait référence généralement de méthodologie en philosophie, à reconnaitre **la dissertation philosophique**, **le commentaire composé**, et **l'explication de texte**. Ainsi nous nous intéresserons seulement au deux (2) premiers exercices cités qui feront particulièrement l'objet de notre attention.

DISSERTATION PHILOSOPHIQUE

On entend par dissertation philosophique tout exercice écrit ou se trouve posé et résolu un problème philosophique donné. C'est pour cette raison autour d'une problématique précise elle se veut une réflexion cohérente précise et claire, à partir d'un sujet posé, il s'agit de dégager l'implicite qui, débouche sur la question qui est en découle logiquement à partir de sa reformulation adéquate. Après avoir perçu le problème, on pose à

son analyse devant prendre en compte tous les paramètres de la question. Pour ne pas se constituer en un cimetière de doctrines, la dissertation philosophique ne doit pas être un exercice de récitation abusive du cours. En effet elle se veut une pensée vivante et construite dans un raisonnement cohérant, rigoureux et précis témoignant d'une analyse méthodique de la question. Dans une dissertation philosophique, il ne s'agit pas de déduire mais plutôt de convaincre notre lectorat par notre capacité propre de réflexion, Aussi, la philosophie ne s'exerçant pas à vide, le premier support de l'élève doit-il être son cours et sa culture philosophique personnelle qui s'acquiert en contact des grands penseurs.

Comment procéder concrètement pour faire une bonne dissertation philosophique ? Cet exercice comme nous le savions, est une reprise littéraire très ardue, pour ce faire, elle nécessite de notre part un minimum de culture littéraire, c'est-à-dire qu'il va falloir à notre niveau personnel savoir rédiger en français correct, parce que un excellent travail ou devoir (bonnes idées) écrit dans un langage boiteux ? Approximatif et plat, ne suscitera jamais un quelconque intérêt. Donc une bonne maitrise de la langue s'impose.

Outre la capacité de rédaction, il est surtout recommandé aux candidats de travailler avec un plan directeur. Ce plan s'impose à tous parce que, comme son nom l'indique, il dirige tout le devoir, c'est pourquoi un travail qui se veut scientifique, doit se faire avec un plan directeur sans lequel les élèves produisent un véritable flou artistique, c'est-à-dire du faux, imaginer un seul instant deux individus décident de sortir: l'un deux à un guide, il va sans que le deuxième qui n'a pas de guide, sera un sujet à toute sorte de tracasseries parce qu'il ne saura pas exactement où il va. C'est pourquoi, nous vous soutenons que travailler avec un plan directeur, c'est savoir justement où mettre les pieds et surtout être sûr de ne jamais s'égarer. Ce travail préalable se fait en quatre(4) étapes majeures. Il s'agit d'un premier temps de faire l'étude parcellaire qui consiste à répertorier les mots, groupes de mots et expressions essentiels et/ou difficiles qui gênent généralement la compréhension du sujet à nous proposer, et à les définir en contexte parce que les contresens sont en effet fréquents et peuvent souvent donner lieu à des devoirs catastrophiques. Ensuite, il convient de procéder à la reformulation du sujet qui consiste principalement en une autre façon de dire le sujet afin de mieux le comprendre et de bien le rendre. La troisième étape de ce plan directeur se réduit fondamentalement à la problématisation qui n'est autre que l'étape où il nous revient de dégager et de poser clairement le problème du sujet. Enfin quatrièmement, il faut convenir après avoir fait ce travail préalable, de montrer dans un plan très détaillé du développement les différents axes de réflexions que nous avons à amener dans le développement.

Pour revenir à notre propos de départ, disons en tant qu'exercice scolaire, la dissertation philosophique comporte des règles spécifiques et admet comme toutes les autres formes de dissertation une introduction, un développement et une conclusion. L'introduction pose la problématique, le développement fournit l'argumentation conséquente et la conclusion détermine la réponse.

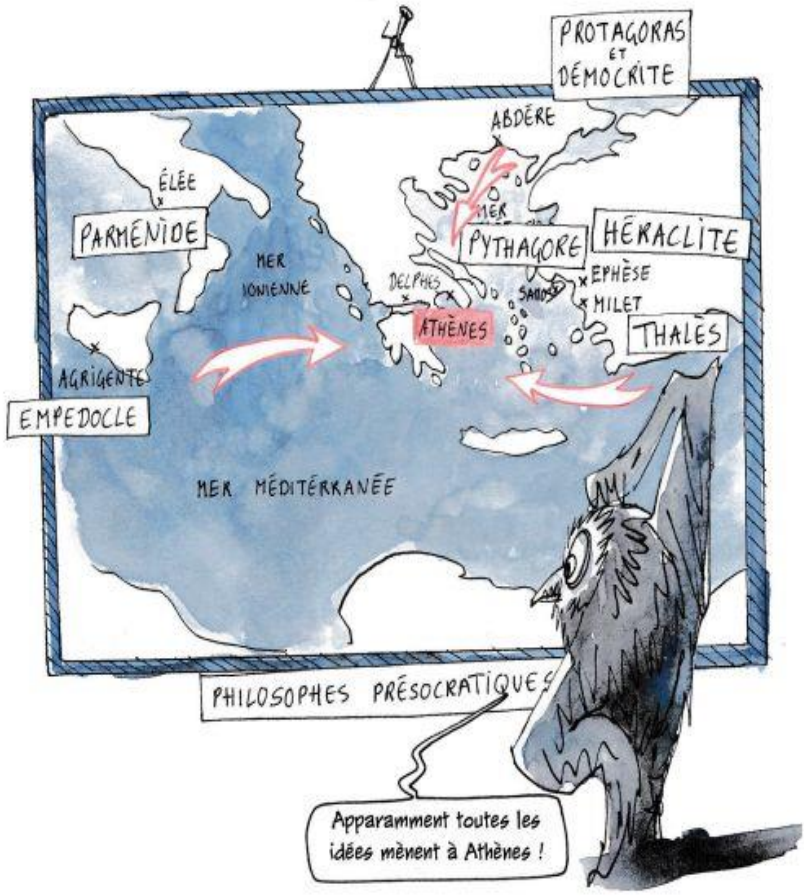
COMMENTAIRE COMPOSE :

Parler généralement de méthodologie revient à faire ressortir un ensemble de pratiques et de techniques visant à nous faire réaliser une bonne rédaction. Aussi, le commentaire philosophiques en tant qu'exercice scolaire, exige-t-il de tout candidat un minimum de règles et de dispositions pratiques. C'est le troisième exercice proposé à l'épreuve de philosophie au baccalauréat et son libellé est fort expressif : dégagez l'intérêt philosophique de ce texte à partir de son étude ordonnée. Le présupposer de cet énoncer c'est que le commentaire philosophique se fait au moins en deux (2) parties à savoir une étude ordonnée et un intérêt philosophique. Mais pour une question de bon sens et d'élégance dans le travail, il faut adjoindre à ces deux parties d'abord une introduction qui sera chargée de présenter tout le devoir et enfin une conclusion qui doit explicitement donner notre avis personnel sur l'ensemble du texte.

Le commentaire philosophique est un exercice technique qui s'élabore autour des huit(8) points ou items de la grille de lecture dont l'initiation se fait en classe de première. Pour réussir cet exercice, la maitrise de ses rudiments élémentaire s'impose. Il s'articule autour de quatre (4) parties essentielles (L'introduction, l'étude ordonnée, l'intérêt philosophique et la conclusion.

THALÈS DE MILET (625 AVANT J.C.-546 AVANT J.C.)
HÉRACLITE D'ÉPHÈSE (544 AVANT J.C.-480 AVANT J.C.)
PARMÉNIDE D'ÉLÉE (VI^{ème} SIÈCLE AVANT J.C.-V^{ème} SIÈCLE AVANT J.C.)

SOCRATE CONNAISSAIT TOUTES CES THÉORIES PARCE QUE, ISSUES DES COLONIES GRECQUES, ELLES ÉTAIENT DIFFUSÉES PAR LES VOYAGEURS QUI PASSAIENT À ATHÈNES.



INTRODUCTON GENERALE

LA PHILOSOPHIE :

Etymologiquement la philosophie vient de '' **PHILEIN** '' l'amour, aimer et de ''**SOPHIA**'' la sagesse. La philosophie serait donc l'amour de la sagesse. Par sagesse il faudrait entendre connaissance, le savoir, à la fois humain et divin donc la totalité de la connaissance selon une tradition rapportée par **Cicéron**, le mot philosophie aurait été inventé au sixième siècle avant **Jésus Christ** par **Pythagore**, il ne conviendrait qu'aux dieux d'être sage, les hommes ne peuvent être tout au plus qu'amis ou amoureux de la sagesse. Il y'a donc chez les philosophes une humilité fondamentale base de toute recherche, de toute possibilité d'accéder à la connaissance et ou la vérité.

René Descartes bien qu'étant un philosophe moderne donne une définition plus explicite de la Philosophie « Ce mot de philosophie signifie l'amour de la sagesse et par sagesse on n'attend pas seulement la prudence dans les affaires mais aussi une parfaite connaissance de toute les choses que l'on peut savoir tant pour la conduite de sa vie que pour la conservation de sa santé et l'invention de tous les arts. »

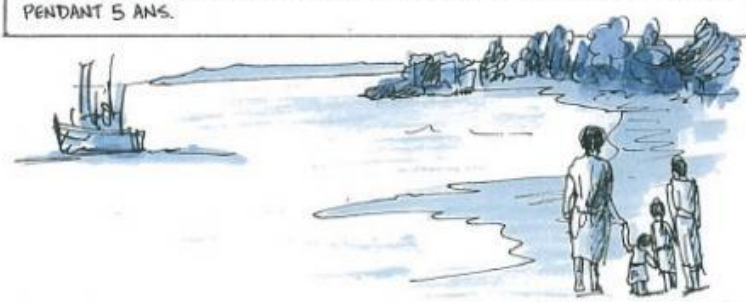
Vue dans le sens la philosophie serait alors **Salut** et **Savoir : - Salut :** parce qu'elle apparait comme un art de vivre, une manière de se comporter et d'éviter la démesure, c'est-à-dire l'exagération. – **Savoir** : enfin parce qu'elle offre à l'être humain un certain nombre de connaissances qui peuvent lui permettre de devenir maître et possesseur de la nature et de la sagesse.

La philosophie est avant tout une activité questionnant qui s'adresse à chacun d'entre nous et n'a rien avoir avec un quelconque savoir positif, un savoir tout fait. La philosophie n'a pas un contenu propre puisqu'elle traite de tout C'est soucis de la vérité et non sa possession. En philosophie les questions sont plus importantes et chaque question peut signifier plusieurs choses. Deuxièmement contrairement à la science qui prétend tenir la connaissance, la philosophie apparait comme une sorte de voyage dans la vérité, un voyage interminable. Pour ce faire elle doit obéir à deux exigences majeures : **une exigence de rationalité** (raison) et **une exigence d'esprit critique** (l'analyse). Parce que la pensée doit exercer un mouvement de retour sur elle-même pour ce demander la valeur d'une argumentation, d'une information ou d'une affirmation puisqu'elle examine avant d'accepter, la philosophie est l'ennemie de la doxa, elle refuse tout esprit dogmatique.

ARISTOTE (384 AVANT J.C.-322 AVANT J.C.)

ARISTOTE ÉTAIT NÉ À STAGIRE EN MACÉDOINE. SON PÈRE ÉTAIT LE MÉDECIN DU ROI PHILIPPE. LUI-MÊME AVAIT REÇU LA FORMATION DE MÉDECIN. MAIS, ATTIRÉ PAR LA PHILOSOPHIE, IL SE RENDIT À ATHÈNES.

IL DUT CEPENDANT QUITTER LA VILLE PARCE QUE LES MACÉDONIENS ÉTAIENT MAL VUS. IL S'INSTALLA AVEC SA FAMILLE SUR L'ÎLE DE LESBOS OÙ IL VÉCUT PENDANT 5 ANS.



INSATIABLE CHERCHEUR, IL PRATIQUAIT DES DISSECTIONS SUR LES ANIMAUX ET FORMA THÉOPHRASTE QUI DEVAIT DEVENIR UN CÉLÈBRE BOTANISTE.

Chapitre I : Les origines et la spécificité de la réflexion philosophique

Introduction :

C'est une exigence de commencer un sujet en posant le problème de sa définition. Si les mathématiques, l'histoire, la géographie, la biologie et les autres sciences ont une définition unanime, la tâche est difficile lorsqu'il s'agit de répondre à la question « qu'est-ce que la philosophie ? ». Elle est d'autant plus difficile qu'il n'existe pas d'accord entre les philosophes, car chacun dit ce qu'il entend par philosophie. Même si les philosophes sont en désaccord et n'ont pas pu trouver une définition unanime, on peut néanmoins dire approximativement ce qu'est la philosophie. En partant de l'étymologie du mot, nous tenterons de définir la philosophie et la comparerons avec le mythe, la religion et la science pour mieux savoir ce qu'elle est. Qu'est-ce que la philosophie ? Où, quand et comment est-elle née ? Quelle est sa spécificité et qu'est-ce qui la distingue des autres formes de pensée ?

I. Qu'est-ce que la philosophie ?

La définition de la philosophie est problématique, car il y a autant de philosophes que de définitions, ce qui rend impossible une définition unanime. Chaque philosophe vante sa conception, prétendant ainsi qu'elle est meilleure. Mais aucune philosophie n'a pu remporter la bataille des idées. Comme le dit Georges Gusdorf dans Traité de métaphysique « aucune philosophie n'a pu mettre fin à la philosophie bien que ce soit le vœu secret de toute philosophie ». La philosophie est ainsi marquée par une bataille des idées où aucun philosophe ne gagne ni ne perd. C'est pourquoi Emmanuel Kant compare la philosophie à « un champ de bataille où il n'y a ni vainqueur ni vaincu ». Pourtant, c'est cette guerre qui permet à la philosophie de survivre.

Même s'il est difficile de donner une définition unanime à la philosophie, il est quand même possible de dire à peu près ce qu'elle est en partant de son étymologie. Etymologiquement, le mot « Philosophie » vient du grec philosophia : philo signifiant amour et Sophia, sagesse. On traduit généralement le mot philosophia par « amour de la sagesse ». L'amour désigne ici un désir, un manque, une quête ou une conquête et le mot sagesse signifie connaissance. Cette définition montre que la philosophie n'est pas la possession du savoir, mais une quête permanente de la connaissance. C'est dans ce cadre que Karl Jaspers dit : « L'essence de la philosophie, c'est la recherche de la vérité, non sa possession. Faire de la philosophie, c'est être en route ». On sous-entend que c'est être en route pour le savoir ; et pour rechercher le savoir, il faut être curieux et se poser des questions. Voilà pourquoi la question occupe une place centrale en philosophie. Dans cette perspective, Karl Jaspers ajoute : « En philosophie, les questions sont plus essentielles que les réponses et chaque réponse suscite une nouvelle question ». Du point de vue définitionnel, nous avons maintenant une idée sur la philosophie, mais cela ne suffit pas. Il faut aussi savoir où, quand et comment elle est née, ce qui pose le problème de ses origines.

II. Les origines de la philosophie

Parler des origines revient à déterminer la date et le lieu de naissance de la philosophie, mais aussi ses conditions d'émergence. Pour beaucoup de penseurs, la philosophie est née au 6ème siècle avant Jésus Christ dans la Grèce antique, plus précisément dans une île qui s'appelle Milet. C'est parce que dans la cité grecque, les conditions politiques, économiques et sociales étaient réunies et favorisaient la réflexion philosophique. Mais il y a une autre thèse qui attribue à la philosophie une origine africaine. C'est celle de Cheikh Anta Diop qui soutient que la philosophie est apparue en Egypte. Dans son ouvrage Civilisation et barbarie, il déclare que les philosophes grecs ont appris en Egypte. Une fois rentrés en Grèce, ils ont repris les œuvres égyptiennes. Face à ces deux thèses, la plus répandue est celle qui défend la naissance de la philosophie en Grèce. C'est ce qui amène Pierre Hadot, à dire que « c'est en eux (les Grecs) que réside véritablement l'origine de la philosophie, car ils ont proposé une explication rationnelle du monde ». Martin Heidegger de confirmer ces propos en soutenant que la « la philosophie parle grec et il faut avoir des oreilles grecques pour l'entendre ».

On ne saurait parler de la date et du lieu de naissance de la philosophie et taire la question comment elle est née. Pour répondre à cette question, nous nous référons à Platon selon qui la philosophie est née de l'étonnement. « La philosophie est fille de l'étonnement », dit-il dans son ouvrage Théétète, idée que son disciple Aristote a également défendue. Dans son ouvrage Métaphysique, livre A, chapitre 2, Aristote affirme : « C'est, en effet, l'étonnement qui poussa, comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques ». L'étonnement est une réaction de surprise devant ce qui est nouveau, inhabituel ou inconnu. Après s'être étonné, l'homme s'interroge pour avoir des réponses à ses questions. Il faut préciser que l'homme ordinaire ne s'étonne que devant l'inhabituel, mais le philosophe s'étonne devant toute chose. Même les choses les plus habituelles retiennent son attention. Pour le philosophe, tout pose problème. C'est pourquoi il s'interroge sur tout, même sur les choses sacrées, et c'est ce qui lui vaut des ennuis dans la société.

III. La philosophie, une activité de critique et de contestation

Le philosophe est connu pour son esprit critique et de doute. Il refuse de croire aux apparences et aux fausses évidences du sens commun. Le sens commun est un ensemble d'opinions, de croyances et de certitudes tenues pour vraies et indiscutables. C'est ce que Martin Heidegger appelle le « on » qu'on retrouve dans la formule « on a dit ». Ce n'est pas parce qu'on a dit une chose que c'est forcément vrai. L'homme du sens commun ne se pose pas de question, il pense que tout est évident. Comme le dit Bertrand Russel, l'homme du sens commun est celui qui « n'a reçu aucune teinture de philosophe » et il est « prisonnier de préjugés dérivés des croyances habituelles à son temps ou à son pays ». L'homme du sens commun ne sait pas dire non et ne doute pas. C'est dans ce cadre qu'Alain affirme : « L'esprit qui ne sait pas douter descend en-dessous de l'esprit ». Contrairement à l'homme du sens commun qui est très naïf, le philosophe à l'esprit critique et de doute. Il vérifie tout ce qu'on lui dit et se méfie des croyances traditionnelles. D'ailleurs, Vladimir Jankélévitch considère que « philosopher revient à ceci : se comporter à l'égard du monde comme si rien n'allait de soi » (La Mauvaise Conscience), c'est-à-dire faire comme si tout est faux. A travers la critique, le but que vise la philosophie est de corriger les fausses certitudes, les illusions et erreurs du sens commun. Faire de la philosophie, c'est soumettre tous les savoirs, opinions et croyances à une critique sévère afin d'y voir plus clair. La critique est une exigence fondamentale de la philosophie. Elle constitue, selon Marcien Towa (philosophe camerounais contemporain), le début véritable de l'exercice philosophique. Il dit à ce sujet : « La philosophie ne commence qu'avec la décision de soumettre l'héritage philosophique et culturel à une critique sans complaisance. Pour le philosophe, aucune donnée, aucune idée si vénérable soit-elle, n'est recevable avant d'être passée au crible de la pensée critique ». Le philosophe a le courage de dire non à tout, il n'hésite pas à s'attaquer aux croyances sociales et religieuses. Cet esprit contestataire fait que le philosophe est souvent en conflit avec la société, la religion et l'Etat. Il s'attaque aux traditions sociales, aux croyances religieuses et critique le fonctionnement de l'Etat, menaçant ainsi les intérêts des hommes d'Etat. Pour toutes ces raisons, le philosophe est mal vu à cause de son esprit de doute et est considéré comme un homme dérangeant qu'il faut liquider. C'est le cas de Socrate condamné à mort, de Giordano Bruno brûlé vif, de Spinoza excommunié et exclu de la communauté juive, de Galilée qui a failli être condamné à mort et tant d'autres philosophes qui ont souffert à cause de leurs idées. C'est la preuve qu'il est dangereux de philosopher dans une société majoritairement composée d'ignorants. Le danger est que, au meilleur des cas, le philosophe peut être pris pour un fou ; et au pire des cas, il peut perdre sa vie.

Jusqu'ici, la question « qu'est-ce que la philosophie ? » n'a pas de réponse exacte. Nous n'avons qu'une réponse approximative, ce qui nécessite de poursuivre le problème sous un autre angle en comparant la philosophie avec d'autres formes de pensée.

IV. Caractéristiques de la philosophie

Il s'agit ici d'identifier les caractères propres à la philosophie et de la comparer avec le mythe, la religion à la science.

1. Philosophie et mythe

Etymologiquement, le mythe vient du grec muthos qui signifie récit imaginaire, invérifiable et indémontrable. Dans ce récit imaginaire, interviennent des êtres surnaturels comme les dieux, les demi-dieux, des animaux ou des objets qui parlent. Le mythe cherche à fournir une explication des phénomènes, là où le raisonnement est impuissant. Le mythe part du surréel pour expliquer le réel ou du surnaturel au naturel. La civilisation grecque est très riche en mythes. En guise d'exemple, on peut citer le mythe d'Epiméthée, le mythe d'Er et le mythe de l'humanité primitive et de la différenciation des sexes. Ce qui distingue le mythe de la philosophie, c'est que le mythe part de l'irréel au réel alors que la philosophie part du réel au réel. Aussi, là où la philosophie se pose des questions sans prétendre les solutionner, le mythe apporte des réponses à toutes les questions de l'homme. Au-delà de ces quelques éléments de différence, il est possible de trouver un point commun entre les deux. En effet, au terme d'une histoire, le mythe cherche à donner une leçon de morale. La philosophie fait de même, car elle dégage des enseignements pour que l'homme ait une bonne conduite dans la société.

2. Philosophie et religion

La philosophie et la religion sont souvent considérées comme deux modes de pensée radicalement opposés. C'est parce que la philosophie repose sur la raison alors que religion a pour fondement la foi. Si on les compare, on se rend compte que leurs différences sont plus nombreuses que leurs ressemblances. Tiré du latin reliage, le mot religion signifie lien, d'abord entre l'homme et Dieu, ensuite entre l'homme et l'homme. La religion repose sur des dogmes, c'est à dire des vérités absolues, incontestables ou indiscutables. Pour le croyant, il n'est pas permis de douter des paroles de Dieu, il prend pour vrai tout ce qui est contenu dans les textes sacrés. Contrairement à la religion, la philosophie est fondée sur la raison et encourage l'homme à avoir un esprit critique et de doute. La philosophie refuse tout dogmatisme et estime qu'il n'y a pas de vérité absolue et que tout doit être mis à l'examen critique. En religion, c'est Dieu qui s'adresse à l'homme alors qu'en philosophie, l'homme s'adresse à l'homme. C'est précisément cette différence de démarche qui explique les rapports souvent difficiles entre la philosophie et la religion. Le conflit a atteint un niveau tel que l'Eglise a condamné des philosophes au moyen-âge. Au 18ème siècle, comme

s'ils voulaient se venger sur la religion, des philosophes athées ont discrédité Dieu. C'est ainsi que Karl Marx a considéré la religion comme « l'opium du peuple », Nietzsche qui proclame la mort de Dieu et Sartre estime que l'existence ou l'inexistence de Dieu ne change rien. Mais l'opposition entre la philosophie et la religion n'est pas radicale. A un certain niveau, les deux traitent des mêmes questions liées à Dieu, à l'âme, au destin etc. Cette divergence sur certains points a amené des penseurs croyants du moyen-âge à montrer que philosophie et religion vont de pair. Il s'agit des Pères de l'Eglise comme Saint Thomas d'Aquin, Saint Augustin et Saint Anselme, mais aussi des musulmans comme Imam Ghazali, Ibn Rush et Ibn Sinâ. Ils ont tous montré qu'on peut être philosophe et croyant, car philosophie et religion ou encore foi et raison sont complémentaires.

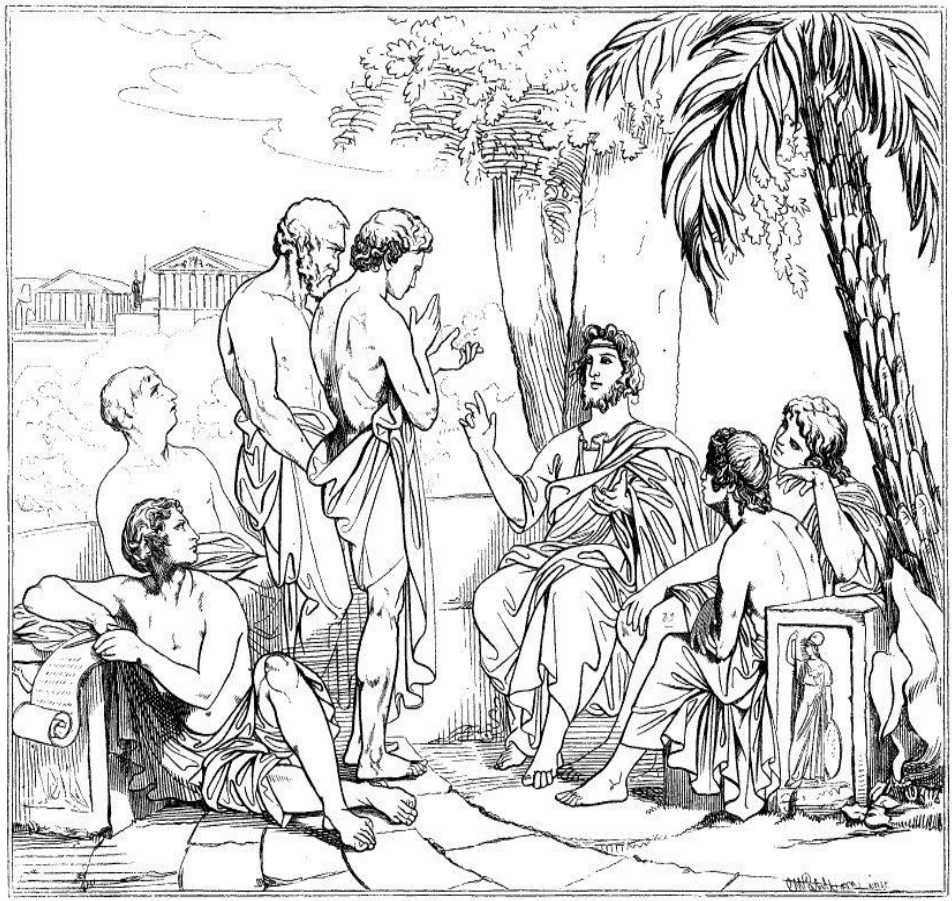
3. Philosophie et science

Philosophie et science sont nées au 6ème siècle avant Jésus Christ à partir d'une rupture avec les premières approches du réel. Insatisfaits des explications données par le mythe, la magie et la religion, les premiers penseurs vont expliquer le cosmos en faisant appel à la raison. La philosophie et la science étaient si liées qu'il était impossible de les séparer. C'est pourquoi les premiers penseurs étaient en même temps des philosophes et des savants à l'instar de Thalès, Pythagore, Héraclite, Euclide, Archimède, Démocrite, Leucippe etc., suivis de Platon et d'Aristote. Si on parle de Thalès et de Pythagore, on pense aux mathématiques alors qu'ils furent aussi des philosophes. Si on parle de Descartes, on pense au philosophe alors qu'il fut également un mathématicien. Ces exemples illustrent que la philosophie et la science étaient inséparables, mais leurs rapports vont évoluer au cours de l'histoire jusqu'à déboucher sur une rupture. Petit à petit, les sciences se sont détachées de la philosophie et ont constitué, chacune, un objet et une méthode spécifiques. Cette rupture montre que la philosophie et la science ont plusieurs points de divergence. La science se spécialise dans un objet alors que la philosophie s'intéresse à tout. La science est objective alors que la philosophie est subjective. Être objectif, c'est dire les choses telles qu'elles sont et non comme on voudrait qu'elles soient. La science est souvent caractérisée par son exactitude et l'unanimité de ses théories tandis que la philosophie est marquée par la désunion des philosophes. La philosophie est théorique au moment où la science est à la fois théorique et pratique. La science dit ce qui est et pose la question « comment », la philosophie dit ce qui devrait être et pose la question « pourquoi ». Par exemple, pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Pourquoi l'homme existe-t-il pour mourir ? Etc. Avec tous ces éléments de différence, la science ne pouvait pas poursuivre son compagnonnage avec la philosophie. Avec ses propres démarches et la vérification de ses théories, la science est arrivée à maîtriser la nature comme l'avait senti Descartes qui disait que la science a rendu l'homme « maître et possesseur de la nature ». Avec ses progrès, la science a percé les secrets de la nature et est considérée comme la voie privilégiée pour accéder au bonheur. Aux yeux des scientistes, la science est une panacée c'est-à-dire une solution à tout. C'est pourquoi on a tendance à la placer au-dessus de la philosophie. Malgré ses progrès, la science a quand même des limites car elle ne peut pas répondre à toutes les questions, notamment celles qui touchent l'au-delà. C'est plutôt à la philosophie et à la religion d'y répondre.

Par ailleurs, face aux dérives de la science comme l'arme nucléaire, les manipulations génétiques, la pollution de l'air etc., la philosophie joue le rôle d'alerte et invite la science à tenir compte de la morale. Au lieu de voir une rivalité entre philosophie et science, il faudrait comprendre qu'elles sont complémentaires. D'ailleurs, Fougeyrollas écartait toute rivalité entre les deux en affirmant : « Toute compétition entre la science et la philosophie serait ruineuse pour celle-ci ». Ainsi, loin d'être la rivale de la science, la philosophie réfléchit sur les dangers que les découvertes scientifiques font courir à l'humanité. Et c'est cette réflexion qu'on appelle épistémologie.

CONCLUSION :

La question initiale « qu'est-ce que la philosophie ? » n'a pas pu trouver de réponse définitive. Cependant, en le comparant à tout ce qui n'est pas elle (mythe, religion et science), nous avons pu avoir une idée sur ce qu'elle est. Nous savons, au moins, que c'est une discipline rebelle, contestataire, qui invite l'homme à ne pas être naïf et donc à avoir un esprit critique.



Chapitre II : Les grandes interrogations philosophiques :

La métaphysique, l'anthropologie et l'axiologie

Introduction

La philosophie est une discipline qui s'intéresse à tout, mais elle a une préférence pour la métaphysique, l'anthropologie et l'axiologie. La métaphysique s'intéresse à la nature cachée des choses et à tout ce qui touche le monde invisible, l'anthropologie s'intéresse à l'homme et l'axiologie aux valeurs morales. On constate que ces trois grandes interrogations tournent autour de l'homme qui se consacre obstinément à ce qui le dépasse comme Dieu, le destin, l'âme etc. Autant de questions inévitables que l'homme se pose pour satisfaire sa curiosité.

I- La métaphysique

La métaphysique est une branche de la philosophie qui étudie ce qui est au-delà de la nature, elle ne s'intéresse pas au visible. Le mot métaphysique est composé du suffixe « méta » qui veut dire au-delà et du radical « physique » qui signifie nature. On pense métaphysiquement lorsque l'objet de notre réflexion est situé au-dessus du monde physique. En d'autres termes, quand nous réfléchissons sur Dieu, l'âme, le destin, le sens de la vie etc., on ne fait ni de la science, ni de la magie, mais de la métaphysique. C'est Andronicos de Rhodes (1er siècle avant J. C.) qui a inventé le terme métaphysique. En procédant à la classification des œuvres d'Aristote, il a donné le nom « métaphysique » aux œuvres qui traitaient de l'âme, du destin, de Dieu etc. Bref, de tout ce qui dépasse le monde sensible. Au fil des siècles, la métaphysique a fait l'objet de plusieurs débats et connu des adversaires qui la considèrent comme une illusion tandis que d'autres montrent son importance dans la vie de l'homme.

1- Les défenseurs de la métaphysique

C'est avec Platon que va émerger, dans l'antiquité, la première grande doctrine métaphysique. Sa philosophie repose sur un dualisme qui considère l'homme comme un microcosme composé d'âme et de corps et l'univers comme un macrocosme composé du monde sensible et du monde intelligible. Selon Platon, le corps est une matière corruptible alors que l'âme est éternelle. Il enseigne qu'il faut renoncer aux plaisirs corporels pour se consacrer à son âme, d'où sa pensée « philosopher, c'est apprendre à mourir ». Il invite l'homme à ne pas être prisonnier du corps et à se consacrer à la méditation pour laisser son âme s'élever au monde intelligible. Ainsi, dans le dualisme corps-âme, Platon dévalorise la partie visible qui est le corps et valorise la partie invisible qui est l'âme. Il en est de même avec le monde sensible qui est fait de fausses apparences et qui est éphémère opposé au monde intelligible qui est éternel. Selon Platon, on ne peut pas bâtir une science sur un monde éphémère avec des objets changeants. Il affirme qu'il n'y a de science que du monde intelligible, monde où les objets sont immuables, fixes. Au total, on retient chez Platon l'importance de la métaphysique qui, seule, peut nous faire découvrir la véritable nature des choses. Le but de la métaphysique est donc de dépasser l'apparence qui est trompeuses pour saisir, par la raison, la réalité cachée des choses.

L'importance de la métaphysique se retrouve au Moyen-âge avec Descartes qui en a fait le fondement de toutes les sciences. Pour lui, la métaphysique est la première des sciences et la science sans laquelle aucune autre science n'est possible. Dans une métaphore, il l'assimile à un arbre et dit : « La philosophie est comme un arbre dont les racines sont la métaphysique, le tronc la physique et les branches qui se réduisent à trois principales sont la médecine, la mécanique et la morale ». A travers cette image, Descartes veut montrer que toute chose visible repose sur de l'invisible comme les racines chez l'arbre, l'âme chez l'homme, le fondement chez le bâtiment etc. C'est comme si l'invisible fait nourrir le visible. C'est dans ce cadre que Hegel a affirmé que « la métaphysique est le sol nourricier de la philosophie ». Mais tous les penseurs ne s'accordent pas à reconnaitre l'importance de la métaphysique. Beaucoup d'entre eux l'ont critiquée et considérée comme un discours inutile.

2- Les adversaires de la métaphysique

La métaphysique a fait l'objet de plusieurs critiques. Dans son analyse, Kant a avancé que l'univers est divisé en deux mondes : le monde sensible constitué de phénomènes c'est-à-dire d'objets connaissables et le monde suprasensible constitué de noumènes ou d'objets inconnaissables. Pour lui, la curiosité de l'homme est telle qu'il veut pousser sa raison hors des limites du monde sensible pour connaitre ce qui se trouve dans le monde suprasensible. Kant soutient qu'il est impossible que la raison connaisse les noumènes comme Dieu, l'âme, le paradis, l'enfer etc. C'est ce qui l'a amené à fixer les limites de la raison. Ne pouvant pas connaître les noumènes, la raison cède la place à la foi. Voilà pourquoi la métaphysique, dans son projet de connaître le fond des choses par la raison, a échoué. Dès lors, on peut comprendre pourquoi Kant l'assimile à une pseudoscience c'est-à-dire une fausse science. Dans sa critique, Karl Marx dit que la métaphysique est un instrument de domination créé par les bourgeois pour mieux dominer les prolétaires. Considérant que la métaphysique est une fiction idéologique de la bourgeoisie, Marx déclare qu'elle doit être rejetée, car elle divertit les prolétaires au lieu de les aider à combattre les inégalités sociales. Pour Auguste Comte, la métaphysique est dépassée et il l'explique à travers la loi des trois états de l'esprit humain : l'état théologique qui correspond à l'enfance de la raison, l'état métaphysique qui correspond à l'adolescence de la raison et l'état scientifique ou positif correspondant à la maturité de la raison. Dans sa critique contre la métaphysique, Auguste Comte dit qu'elle est du passé et n'a plus d'utilité, car l'esprit utilise la science pour expliquer les choses. Enfin, selon Nietzsche, la métaphysique est une invention des faibles ou impuissants qui n'ont rien à espérer de cette vie et qui, imaginairement, ont créé un au-delà et Dieu pour pouvoir supporter leurs souffrances sur terre. Pour lui, l'au-delà n'existe pas. « Soyez fidèles à la terre, l'au-delà n'existe pas », dit-il. Dans une autre formule de mise en garde, il ajoute : « Méfiez-vous de tous ces prêtres qui vous font croire en un au-delà alors que nous n'avons pas épuisé le sens de la terre. Le sens de la vie mes frères, c'est le sens de la terre ».

Malgré toutes ces critiques, peut-on dire que la métaphysique a disparu, peut-on aussi dire que l'homme peut renoncer à la métaphysique ? Il semble que non, car l'homme a une disposition naturelle qui le porte à s'interroger sur ce qui le dépasse. En

d'autres termes, même si la métaphysique n'est pas une connaissance exacte, elle demeure quand même une préoccupation inévitable, d'où l'intérêt que lui donnent certains philosophes.

3- Actualité de la métaphysique

L'homme n'a pas que des besoins naturels comme manger, boire et dormir à satisfaire, il a également un besoin métaphysique à satisfaire par diverses voies, soit par la philosophie, soit par la religion. C'est dans ce sens que Kant est revenu pour affirmer que même si la raison est incapable de saisir les noumènes, il est impossible que l'homme renonce à la métaphysique. Il dit : « La métaphysique est pour l'homme un besoin vital et il serait illusoire de voir l'homme y renoncer un jour… ». Pour renforcer les propos de Kant, Schopenhauer affirme que « l'homme est un animal métaphysique », c'est-à-dire un être qui ne peut pas renoncer aux questions qui le dépassent parce qu'il est curieux par nature. Et c'est cette curiosité qui l'amène à se poser des questions comme : d'où venons-nous, où allons-nous, quel est le sens de la vie, le sens de la mort, existe-t-il une autre vie après la mort, est-ce que Dieu existe, est-ce que l'âme est immortelle, pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Etc. L'homme est hanté par ces questions existentielles auxquelles il n'aura jamais de réponse exacte, mais il ne peut s'empêcher de se les poser. Pourtant, sur le plan matériel, la science cherche à satisfaire l'homme en lui procurant beaucoup de choses. Mais sur le plan spirituel, la science est incapable de combler le besoin de l'homme et d'apaiser sa curiosité. C'est pourquoi, malgré ses progrès, la science n'a pas pu liquider la métaphysique. Cette dernière est toujours d'actualité. Comme l'affirme Georges Gusdorf, « la métaphysique est plus présente aujourd'hui qu'hier ».

II- L'anthropologie

L'anthropologie est l'étude de l'homme. Selon Kant, la question par excellence de la philosophie est « Qu'est-ce que l'homme ? ». Mais est-il possible de connaître l'homme ? On sait qu'il est un être mystérieux difficile à connaître. Toutefois, nous allons essayer de l'étudier sous un double angle : métaphysique et scientifique.

L'anthropologie métaphysique suppose qu'il existe chez tous les hommes un élément qui permet d'en faire un seul Homme malgré leurs différences. Cet élément est la raison que certains philosophes appellent âme. Selon cette conception, c'est l'âme ou la raison qui fait l'homme. D'ailleurs, Aristote définit l'homme comme un être doué de raison. On retrouve la même définition chez Descartes qui considère que l'homme est une « RES cogitas » (une substance pensante) ou encore « une substance dont toute la nature n'est que de penser ». En étudiant l'homme, la métaphysique met de côté tout ce qui est concret. Elle ne tient pas compte de ses aspects physiques, elle étudie l'homme abstrait et non l'homme concret. La conception métaphysique de l'homme est donc limitée, car elle ne tient pas compte du corps. C'est plutôt la science qui s'intéresse à ses éléments.

En étudiant l'homme, l'anthropologie scientifique se veut détaillée. Elle s'intéresse aux croyances religieuses et sociales, mais aussi aux caractères physiques de l'homme tels que la taille, la couleur de la peau, le groupe sanguin, la forme du crâne, du nez, des cheveux etc. L'anthropologie scientifique n'étudie que ce qui est concret ou artificiel chez l'homme, mettant de côté une dimension essentielle chez l'homme qui est l'âme. C'est une raison pour dire que la conception scientifique est également limitée, car elle écarte tout aspect abstrait de l'homme. Pour mieux connaitre l'homme, la science devrait collaborer avec la métaphysique afin de faire ressortir tous les aspects apparents (concrets) et cachés (abstraits) chez l'homme. Même dans ce cas, l'homme restera toujours un mystère. En effet, à la question « peut-on connaître l'homme ? », il est possible de dire non, car il est impossible de prévoir les comportements de l'homme. Dès lors, il serait illusoire, voire impossible de prétendre le connaître entièrement, car il est complexe et imprévisible. Par conséquent, on ne peut pas avoir une connaissance exacte de l'homme, on ne peut avoir qu'une connaissance approximative de lui. D'où l'idée que l'anthropologie n'est pas une science entièrement fiable.

III- L'axiologie

L'axiologie peut être définie comme l'étude des valeurs morales. Les valeurs sont des qualités ou des principes propres à un homme ou à une société. Elles servent de boussole et orientent les actions de l'individu. Elles sont toujours incarnées par des héros qu'on cite en modèle. Exemple, Lat. Dior qui incarne des valeurs comme le courage et le patriotisme, Aline Sitoé Diatta qui incarne aussi le courage, Soundiata Keïta connu pour sa bravoure, Mame Fawade Wélé connue pour sa dévotion envers son époux Ousmane (père d'El Hadj Malick Sy) etc. Bref, les valeurs visent à rendre l'homme bon et meilleur. Elles ont parfois un caractère sacré au point qu'on est prêt à sacrifier sa vie pour les sauvegarder. C'est le cas du militaire qui, en temps de guerre, est prêt à sacrifier sa vie pour le patriotisme.

Les valeurs sont différentes d'une société à une autre. Mais il faut reconnaître que beaucoup de sociétés partagent les mêmes valeurs, même quand elles sont éloignées les unes des autres. Même les religions se construisent autour de valeurs qui tendent toutes à rendre l'homme bon et meilleur. Exemple de valeurs religieuses, on peut citer la paix, la tolérance, le respect de la vie humaine, la justice etc. La philosophie propose aussi les mêmes valeurs pour améliorer le comportement de l'homme. C'est en

ce sens que le philosophe et le religieux sont identiques. Ils indiquent un chemin à suivre et disent ce qui doit être à partir de principes et de comportements. C'est pourquoi, on peut dire que le rôle que le saint homme joue dans la religion est le même que le sage joue dans la philosophie. Certes, la philosophie et la religion n'ont pas le même fondement. L'une repose sur la foi et l'autre la raison, mais elles aboutissent parfois aux mêmes conclusions.

Enfin, il faut signaler qu'il y a un conflit permanent dans beaucoup de sociétés entre des valeurs dites dominantes et des valeurs considérées comme marginales et perçues comme des antivaleurs. En raison de ces conflits, une valeur morale universelle semble impossible dans un monde où les différences sont vécues sur le plan géographique, racial, linguistique, ethnique et religieux.

Conclusion

La réflexion sur la métaphysique, l'anthropologie et l'axiologie nous a conduits à une réflexion sur l'homme. Toute question que la philosophie se pose vise, en dernière instance, l'homme. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre Kant qui dit que la philosophie se pose trois grandes questions : que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? Pour lui, ces trois questions se résument en seule qui est : qu'est-ce que l'homme ?

Chapitre III : Enjeux, finalités et perspectives philosophiques

Introduction

La comparaison entre la philosophie et la science aboutit souvent au rejet de la philosophie perçue comme une discipline inutile, une réflexion vide et une spéculation qui n'aboutit à rien. Cette image qu'on a souvent de la philosophie est fausse, et la preuve nous sera donnée lorsque nous répondrons à la question « pourquoi philosopher? ». Pour terminer, nous verrons si la philosophie est utile ou inutile dans un monde qui subit de plus en plus l'impérialisme de la science ?

I. Pourquoi philosopher ?

On peut philosopher pour avoir l'esprit critique, rechercher la vérité, atteindre le bonheur, pour bien se conduire, bien vivre etc. Avoir l'esprit critique, c'est avoir la capacité de tout soumettre à une analyse rigoureuse avant de croire à quoi que ce soit. La

critique est la fonction principale de la philosophie comme le dit Vladimir Jankélévitch : « la fonction de la philosophie c'est de critiquer, son destin c'est d'être critiquée ». La critique fait donc partie de la philosophie, elle n'épargne aucune forme de connaissance, que ça soit la religion, la philosophie, les croyances et traditions sociales etc. Tout doit être soumis à une analyse critique, c'est pourquoi Marcien Towa affirme que « toute pensée aussi vénérable soit-elle ne peut être admise sans être passée au crible de la pensée critique ». D'autre part, pour accéder à la vérité, l'esprit doit se débarrasser des préjugés. Le préjugé est une vérité établie sans analyse, et il revient à la philosophie de nous débarrasser des préjugés qui nous empêchent d'accéder à la vérité.

La philosophie a également pour fonction d'éclairer notre vie. D'ailleurs, Descartes lui assigne la mission d'éclairer et de réguler la vie. Il écrit : « C'est proprement avoir les yeux fermés, sans tâcher jamais de les ouvrir que de vivre sans philosopher (…) ». Il ajoute que la philosophie « est plus nécessaire pour régler nos mœurs et nous conduire en cette vie, que n'est l'usage de nos yeux pour guider nos pas ». Préface aux principes de la philosophie. Descartes dégage ici l'importance de la philosophie, car elle permet à l'homme d'avoir une bonne conduite et une vie bien réglée.

Enfin, à la question « pourquoi philosopher », on peut dire que c'est pour rendre l'homme sage. A ce propos, Socrate affirmait que « la philosophie ne consiste pas tant dans la connaissance d'une multitude de choses qu'à rendre l'homme tempérant (vertueux) », et il ajoute : « La philosophie ne vaut que lorsqu'elle est vécue ». Aux yeux de Socrate, la philosophie est un art de vivre. En d'autres termes, la philosophie ne se dit pas simplement, elle se vit aussi. C'est ce que les stoïciens et les épicuriens ont enseigné. Pour eux, il faut vivre la philosophie pour atteindre le bonheur ou l'ataraxie. Epicure le dit clairement : « Celui qui prétendrait que l'heure de philosopher n'est pas encore venue ou qu'elle est déjà passée, ressemblerait à celui qui dirait que l'heure n'est pas encore arrivée d'être heureux ou qu'elle est déjà passée ». Leibniz s'inscrit dans cette même lancée en s'interrogeant ainsi : « A quoi sert-il de philosopher, si la philosophie ne me permet pas d'être heureux ? ».

Mais il y a lieu de se demander pourquoi l'homme en général et le philosophe en particulier recherchent le bonheur. Deux raisons peuvent être avancées pour répondre à cette question. La première, c'est qu'il existe chez tout homme une aspiration à la paix profonde de l'âme et du corps. La deuxième raison tient du fait que le monde dans lequel nous vivons pose problème. C'est surtout quand il y a un manque profond, un déchirement ou un désespoir que l'homme sent et exprime le besoin d'autre chose. En effet, c'est lorsque les repères sont perdus ou que le trouble s'installe chez l'individu ou dans la société que naît véritablement le besoin de philosopher pour rechercher le bonheur.

II. La philosophie aujourd'hui

Il s'agit de se demander si la philosophie joue encore un rôle ou si elle a toujours sa place dans la société. Inévitablement, il se pose la question de son utilité pratique, car l'incertitude de ses résultats l'empêche de prétendre à une science exacte. L'absence de progrès dans le domaine de la philosophie nous amène à nous interroger sur l'utilité de cette discipline. La philosophie semble, par ailleurs, inutile si l'on sait que les domaines qui lui étaient traditionnellement réservés sont désormais investis par diverses sciences telles que la linguistique, la sociologie et la psychologie. Malgré cela, la philosophie demeure présente. C'est pourquoi, en dépit du reproche qui lui est fait de ne pas aboutir à des résultats concrets lorsqu'on la compare avec la science, la philosophie demeure actuelle. En effet, le développement des sciences engage la philosophie dans une réflexion sur les méthodes, la portée et les finalités de l'activité scientifique. Nous avons alors affaire à la philosophie des sciences ou épistémologie. La philosophie réfléchit sur les enjeux de la science, car le savant n'est pas toujours le mieux placé pour percevoir toutes les implications de ses découvertes ou de ses recherches. La tâche de la philosophie est donc importante parce que réfléchissant sur les conséquences des découvertes scientifiques.

Les changements ou les bouleversements que la science produit dans la société et dans l'humanité invite l'homme à s'adapter vite, à trouver ses repères mais aussi à se prémunir contre les dangers qui peuvent menacer la vie ou simplement l'environnement. Les questions éthiques se posent à l'homme parce qu'elles s'imposent. Doit-on laisser la science sans contrôle ni surveillance ? Doit-on la laisser mener des recherches dont les résultats peuvent menacer l'existence de l'humanité ? Doit-on, au nom de la liberté, permettre à l'homme de modifier l'ordre de la création (manipulations génétiques) ? Ce sont là quelques questions qui interpellent le philosophe et qui fondent la réflexion épistémologique et éthique. Voilà pourquoi beaucoup de philosophes ont réfléchi sur les dangers de la science.

Réfléchissant sur les dangers liés à la science, Edgar Morin et Paul Langevin considèrent que la science doit être enchaînée comme ce fut le cas autrefois de Prométhée pour avoir donné le feu aux hommes. En analysant les faits et méfaits de la technoscience, Roger Garaudy a soutenu que les sciences et les techniques nous ont certes permis de lutter contre des maladies comme la peste et le paludisme et de sauver des millions de personnes. Mais en même temps, les sciences et les techniques ont permis la destruction de plusieurs milliers de personnes comme ce fut le cas en 1939 à Hiroshima avec la bombe atomique ? Luc Ferry, quant à lui, a axé sa réflexion sur l'idée de progrès scientifique. Il avoue que la science fait incontestablement des progrès comme dans l'automobile, l'aviation, la télévision, la médecine moderne, la téléphonie, la conquête de l'espace etc.

Mais il se demande si ce progrès est positif pour l'humanité. Le progrès va-t-il rendu l'homme heureux ? Va-t-il élevé le niveau moral de l'homme ? s'interroge-t-il. La réponse est donnée par Rousseau qui parle de décadence morale. C'est à dire que les découvertes scientifiques ont permis à l'homme de faire des choses immorales comme l'avortement, les OGM, l'euthanasie, la contraception, l'hyménorraphie etc.

Conclusion

La philosophie est une discipline qui s'expose à des critiques venant de toutes parts. Ses adversaires n'aperçoivent pas ou refusent d'apercevoir son utilité. Mais au regard des fonctions qui lui sont attribuées, force est de reconnaitre, non seulement son utilité, mais aussi et surtout sa nécessité. C'est pour cette raison que Descartes mesure le degré de civilisation d'une société par ses philosophes. Pour lui, une nation est d'autant plus civilisée qu'il y a des hommes qui y philosophent et que « celui qui vit sans philosopher ressemble à celui qui vit sans jamais tâcher d'ouvrir les yeux ».

Chapitre IV : PHILOSOPHIE AFRICAINE

Introduction

L'existence d'une philosophie africaine a suscité, pendant longtemps, beaucoup de débats. L'occident a souvent rejeté l'idée d'une philosophie africaine en s'appuyant sur des raisons dont les principales sont liées à l'absence d'écriture. Une conception sans auteur identifiable et qui n'est conservée que par une tradition orale peut-elle être considérée comme de la philosophie ? La pensée africaine peut-elle être qualifiée de philosophique ? Bref, existe-t-il une philosophie africaine ?

I. Origine du problème

Les explorateurs occidentaux suivis des colons qui ont envahi le continent africain, considéraient à peine le nègre comme un homme. Et c'est ce qui les a amené à refuser au Noir toute civilisation, de sorte que la colonisation se fixait comme objectif de civiliser un Noir proche de l'animal. Dans cette mission de civilisation des Noirs, plusieurs insultes ont été adressées au Nègre de la part de penseurs occidentaux comme Hegel et David Hume. Hegel par exemple ne rougit pas de parler de l'homme noir à l'état brut. Il affirme : « Pour tout le temps pendant lequel il nous a été donné d'observer l'homme africain, nous le voyons dans l'état de sauvagerie et de barbarie. Le Nègre représente l'homme naturel dans toute sa barbarie et son absence de discipline ». David Hume renforce ce racisme en disant : « Je suspecte les nègres et, en général, les autres espèces humaines d'être naturellement inférieures à la race blanche. Il n'y a jamais eu de nation civilisée d'une autre couleur que la couleur blanche (…) il y a des nègres esclaves dispersés à travers l'Europe ; on n'a jamais découvert chez eux le moindre signe d'intelligence ». Quant à Heidegger, même s'il n'a pas tenu des propos durs à l'endroit des Noirs, il refuse néanmoins au continent africain d'être le berceau de la philosophie. En soutenant que « la philosophie est grecque », Heidegger entend faire placer le Blanc au-dessus du Noir.

Face à autant de mépris, l'Afrique a réagi en cherchant dans son histoire, sa culture et ses traditions, tout ce qui est susceptible de la réhabiliter et de lui restituer sa dignité. C'est dans ce cadre qu'elle a revendiqué une « philosophie enfouie » dont l'exhumation lui permettrait de rivaliser avec l'occident, en vue de prouver que la raison n'est pas le monopole du Blanc. Cette entreprise de réhabilitation a eu pour précurseur le Révérend Père Placide Tempels, un missionnaire belge envoyé au Congo chez les Bantou pour les évangéliser. Ces derniers estiment que toute chose est dotée d'âme donc de vie, ce qui signifie qu'ils ont une philosophie vitaliste. C'est cela qui a amené Tempels à publier en 1945 un livre intitulé Philosophie Bantou pour prouver que l'Afrique a une philosophie. Ce que l'anthropologue Léon Frobenius a confirmé dans Histoire de la civilisation africaine où il dit que « les Noirs étaient civilisés jusqu' à la moelle des os ». C'est précisément à partir de cet ouvrage de Tempels qu'un débat s'est engagé, opposant les penseurs africains en deux camps : les défenseurs d'une philosophie africaine et les adversaires.

II. Débats autour du livre de Tempels

1- Les défenseurs de la philosophie africaine

A l'issue du second congrès des écrivains et artistes noirs tenu à Londres, les défenseurs de la philosophie africaine ont suivi le mot d'ordre qui les invitait à fouiller les traditions, contes, mythes et proverbes africains pour montrer au Blanc que l'Afrique a une philosophie. Ces défenseurs ont pour noms Alexis Kagamé, Alassane Ndao, Assane Sylla, Léopold Sédar Senghor, Cheikh Anta Diop etc. Ces derniers se sont battus pour la réhabilitation de la dignité de l'homme noir en faisant appel à l'histoire et à la culture, bref à tous les aspects de la civilisation du continent. Cheikh Anta Diop par exemple démontre que la philosophie africaine a pris naissance bien avant celle de l'occident. Selon lui, c'est en Egypte que les Grecs ont appris à philosopher. « La Grèce n'a fait souvent que prendre pour son compte la philosophie égyptienne, des Noirs de la vallée du Nil », a-t-il dit ; et il a été appuyé par d'autres écrivains noirs comme blancs pour défendre la cause des Africains. C'est le cas de Christian de la Campagne qui reconnaît l'existence d'une philosophie africaine. Pour lui, « l'occident (…) n'est pas le seul à avoir inventé la philosophie », car conclue-t-il, chaque civilisation philosophe à sa manière.

2- Les détracteurs de la philosophie africaine

En plus de l'occident qui refuse à l'Afrique toute philosophie, on compte des intellectuels noirs qui ne reconnaissent pas la philosophie africaine. C'est le cas du Camerounais Marcien Towa et du Béninois Paulin Hountondji. A leur avis, la philosophie obéit à des critères : l'écriture, la rationalité, l'universalité, la critique et l'identification de l'auteur qui parle. Mais ils ont constaté que les pensées africaines n'ont pas d'auteurs identifiés, elles se limitent en Afrique, donc elles ne sont pas universelles, elles sont souvent irrationnelles et refusent la critique. De plus, elles ne sont pas écrites, mais orales. C'est pourquoi Hountondji affirme que l'oralité constitue un handicap à une philosophie africaine parce que, soutient-il, il ne peut y avoir de philosophie sans écriture. Ainsi, pour n'avoir pas obéi à ces critères, la philosophie africaine a été systématiquement rejetée par Towa et Hountondji. A la place de philosophie, ils parlent d'ethnophilosophie c'est à dire l'union entre l'ethnologie et la philosophie. C'est pourquoi, en s'adressant aux défenseurs de la philosophie africaine, Towa dit que « leur façon de procéder n'est ni purement philosophique, ni purement ethnologique, mais ethno philosophique » et il considère que l'ethnologie est une trahison de la philosophie.

Examinant le critère de la critique, Hountondji souligne qu'aucun penseur africain ne peut critiquer sa culture et les traditions de son peuple. Or, la philosophie repose sur la critique et estime que tout est discutable, alors que l'Afrique n'accepte pas la contestation des paroles proférées par les sages africains comme Kocc Barma. Enfin, Towa revient à la charge pour indiquer

que « la philosophie ne commence qu'avec la décision de soumettre l'héritage philosophique et culturel à une critique sans complaisance ». Et puisque les auteurs africains ne critiquent pas leurs traditions ancestrales, donc ils ne peuvent pas faire preuve de philosophie, conclut Towa.

ASTUCES A APPLIQUES !

AVOIR UNE MAÎTRISE PARFAITE DES NOTIONS PHILOSOPHIQUES.
CONNAITRE PAR COEUR TOUTES LES DÉFINITIONS.
AVOIR BEAUCOUP DE CITATIONS DANS SA TÊTE.

QUELQUES CONSEILS PRATIQUES

Connaître par cœur les définitions et les citations philosophiques.
Connaître leurs sens (les définitions ou les citations).
Savoir les reformuler pour en créer ses définitions personnelles (les définitions uniquement).
Connaître les problèmes que posent ces définitions.
Savoir où placer les citations et comment les expliquer.
Avoir une bonne maîtrise de la Méthodologie de la DISSERTATION ou du COMMENTAIRE DE TEXTE de plus lire intégralement chaque cours du programme de philosophie.
Éviter les divagations inutiles et dernièrement bien présenter sa copie en écrivant sans fautes de (conjugaisons, grammaires, orthographes) et sans ratures ou même d'écrire des écritures que les correcteurs ne pourrons les identifier (écritures illisibles).

40 CITATIONS PHILOSOPHIQUES À CONNAITRE POUR LE BAC

1/ Descartes: "Je pense, donc je suis" (explication du cogito) Discours de la Méthode
2/ Socrate: "Connais-toi toi-même" (explication de la philosophie de Socrate) Alcibiade
3/ Socrate : "Ce que je sais, c'est que je ne sais rien" Apologie de Socrate
4/ Kant: "Il faut apprendre à philosopher, et non pas la philosophie" Annonce du programme des leçons de M.E. Kant durant le semestre d'hiver
5/ Kant: "Que puis-je connaître? – Que dois-je faire? – Que suis-je permis d'espérer? Critique de la raison pure
6/ Kant: "Pense par toi-même" (Kant et les Lumières) Réponse à la question: Qu'est-ce que les Lumières
7/ Nietzsche: "Deviens ce que tu es" (explication du surhomme) Ainsi Parlait Zarathoustra
8/ Nietzsche: "Dieu est mort" (explication sur la mort de Dieu) Ainsi Parlait Zarathoustra
9/Nietzsche : "L'homme est un pont, non une fin" Ainsi Parlait Zarathoustra
10/ Platon: "C'est la vraie marque d'un philosophe que le sentiment d'émerveillement" Menon
11/ Platon : "Nul n'est méchant volontairement" Gorgias
12/ Platon : "L'homme est la mesure de toute chose" Protagoras
13/ Aristote: "L'homme est un animal politique" (La politique d'Aristote)
14/ Aristote: "Le bonheur est une fin en soi" (l'éthique d'Aristote)
15/ Voltaire: "Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer" (Epîtres)
16/ Kierkegaard : "La vie n'est pas un problème à résoudre mais une réalité qui doit être vécue" (Traité du désespoir)
17/ Spinoza : "L'homme n'est pas un empire dans un empire" (L'éthique)
18/ Locke : "La connaissance de l'homme ne peut pas s'étendre au-delà de son expérience propre" (Essai sur l'entendement humain)
19/ Marx : "Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde, nous avons maintenant à le transformer" (Manifeste du Parti Communiste)
20/ Hobbes : "L'homme est un loup pour l'homme" (Le Léviathan)
21/ Épicure : "La mort n'est rien pour nous" (Lettre à Menacée)
22/ Epicure : "Si tu n'es pas Socrate, tu dois vivre comme si tu voulais être Socrate" (Lettre à Menacée)
23/ Hume : "L'ego est une fiction" (Traité sur la nature humaine)
24/ Hegel : "Rien de grand ne s'est fait dans le monde sans passion" (La raison dans l'histoire)
25/ Sartre : "L'homme est condamné à être libre" (explication de la citation) (L'existentialisme est un humanisme)
26/ Pascal : "L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible des roseaux, mais c'est un roseau pensant" (explication du roseau pensant) (Pensées)
27/ Pascal : "Le cœur a ses raisons que la raison ignore" (Pensées)

28/ Leibniz : “Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien?” (La Monadologie)
29/ Montesquieu : “La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent” (L’esprit des Lois)
30/ Machiavel : “Tout n’est pas politique, mais la politique s’intéresse à tout” (Le Prince)
31/ Husserl : “Toute conscience est conscience de quelque chose” (Les méditations cartésiennes)
32/ Tocqueville : “Les peuples veulent l’égalité dans la liberté et, s’ils ne peuvent l’obtenir, ils la veulent encore dans l’esclavage” (La Démocratie en Amérique)
33/ Schopenhauer : “L’homme est un animal métaphysique” (Le Monde comme volonté et comme représentation)
34/ Schopenhauer : “La vie oscille, tel un pendule, de l’ennui à la souffrance” (Le Monde comme volonté et comme représentation)
35/ Epictète : “N’attends pas que les événements arrivent comme tu le souhaites ; décide de vouloir ce qui arrive et tu seras heureux” (Le Manuel)
36/ Heidegger : “Le Dasein est un être des lointains” (Etre et Temps)
37/ De Beauvoir : “On ne naît pas femme, on le devient” (Le deuxième sexe)
38/ Fichte : “L’homme (ainsi que tous les êtres finis en général) ne devient homme que parmi les hommes” (La destination de l’homme)
39/ Rabelais : “Science sans conscience n’est que ruine de l’âme” (Pantagruel)
40/ Alain : “l’effort qu’on fait pour être heureux n’est jamais perdu” (Propos sur le bonheur)

LES DEFINITIONS

LA CONSCIENCE :

La conscience se définie comme la connaissance que nous avons de notre propre existence et de phénomènes de sensibilité et d'activité qui se succèdent en nous. Aussi la conscience peut se définie comme une perception plus ou moins claire qui nous renseigne sur notre propre existence. Elle est à la fois et en même temps les liens qui unissent l'homme avec lui-même et avec le monde extérieur. Il s'agit de l'intuition que l'esprit à de ses propres actes et de ses propres perceptions.

CONSCIENCE = PENSÉ = PSYCHISME

L'INCONSCIENT :

L'inconscient est l'ensemble de tous les contenus psychiques (pulsions, désirs...) qui sont refoulés hors de la conscience et qui demeurent cependant actifs. C'est aussi l'état de l'être qui ne possède aucune conscience de soi-même. État ou d’un acte qui, se produisant chez un sujet capable de se percevoir lui-même, échappe accidentellement ou normalement à sa perception.

LES PASSIONS :

Par définition la passion est comme un état psychique causé par des objets extérieurs qui sollicitent les facultés de l'homme comme sensibilité ou le désir. Dans la philosophie cartésienne tout c’est qui n’est pas la manifestation de l’activité volontaire est considérée comme passion. La passion dépossède l’homme en lui-même.

AUTRUI :

Autrui est un terme abstrait qui dérive du latin << Alter>> qui signifie l'autre, les autres, les autres hommes, ou encore cet autre-ci, comme le suggère l'étymologie (alter-hui). Pour Sartre, l'autre est fondamentalement mon alter ego, c'est à dire ce moi (ego) << qui n'est pas moi>> (alter). Autrui est tout simplement distincte de moi. Mon semblable, l'étranger. Autrui pour parler simplement c'est l'autre avec qui je vis, que je rencontre. Autrui c'est une autre conscience, un autre que moi.

LE TRAVAIL :

Le travail est une activité humaine consistant à détourner les processus naturels y compris son propre corps et esprit, à les transformer pour les mettre au service de l'homme. C'est également toute activité exercée en vue d'obtenir un résultat utile.

LE LANGAGE :

Le langage se définie comme une faculté d'expression de la pensée aux moyens de signes conventionnels. Il se présente aussi comme l'ensemble des signes, des symboles, gestes, paroles, mimiques, codes où autres moyens d'expressions utilisés pour transmettre un message.

L'ESPACE ET LE TEMPS :

L’espace et le temps sont selon l’expression de leur désignation par Kant des formes a priori de la sensibilité. L’espace est le cadre de l’étendue concrète des événements. Le temps est celui de leur durée concrète. L’étendue et la durée sont formées d’évènements que l’esprit peut par le moyen d’une abstraction faire disparaitre comme s’ils ne sont jamais existés. Mais l’espace tout comme le temps qui développent ses évènements en tant que leur cadre d’expression se montre constamment inséparable de notre esprit même quand il lui vient imaginairement de sans défaire.

L'HISTOIRE :

Ensemble des faits passé importants pour un peuple l'humanité. Discipline, étude ou récits portant sur le passé des sociétés humaines.

Devenir, évolution et transformation que connaissent les sociétés humaines dans le temps.
On doit distinguer l'histoire, récit véridique du passé, et l'histoire universelle, réalité historique, totalité de ce qui a eu lieu et de ce qui aura lieu.

LA RÉLIGION :

C'est une activité humaine consistant à rendre un culte à une ou plusieurs divinités.
Ensemble de croyances et de pratiques définissant un certain rapport de l'homme avec le sacré.
Système de représentation du monde et de croyances fondé sur la foi, et consolidé par l'accomplissement de rites dans le cadre d'un culte rendu à une ou plusieurs puissances, souvent célestes.

LA VÉRITÉ :

1. Conformité de l'idée à son objet, adéquation de la connaissance et de la réalité.
2. Vérité formelle : en logique, qualité d'une proposition qui ne contredit pas les lois de la pensée et les règles de la logique.
3. Vérité matérielle : dans les sciences expérimentales, accord de la connaissance avec les phénomènes observés.

L'ÉTAT :

En un sens général, société organisée, dotée d'un gouvernement. Au sens restreint instance gouvernante d'une société. L'état se présente ainsi comme le produit de l'histoire humaine au sens où il est défini comme un pouvoir institutionnalisé avec des organes politiques, juridiques et administratifs autonomes.

LA JUSTICE :

Exacte reconnaissance du mérite et des droits de chacun ; caractère de ce qui est conforme au droit positif (l'égalité) ou au droit naturel (légitimité). La justice est au cœur des débats depuis l'aube de la philosophie. Platon, déjà, plaçait la justice au centre de la République, son ouvrage majeur.
Le terme désigne également le pouvoir judiciaire, c'est-à-dire l'ensemble des institutions chargées d'appliquer les lois et de faire respecter le droit positif.

LA LIBERTÉ :

Par opposition à l'esclavage : condition d'une personne qui n'est sous la dépendance d'aucune autre, par opposition à contraire : pouvoir de faire ce que l'on veut. Par opposition à oppression (liberté civile): droit de faire tout ce que les lois permettent, sous réserve de ne pas porter atteinte aux droits d'autrui. Par opposition à déterminisme, pourvoir qu'aurait la raison humaine de se déterminer en toute indépendance (synonyme de libre arbitraire). Dans l'Antiquité, seuls les stoïciens ont thématisé, mais négativement, en termes de destin, la liberté en philosophie. Epictète nous rappelait ainsi que la plupart des choses (notre corps, notre réputation, notre mort) ne dépendent pas de nous, seul le regard que nous portons sur ces mêmes "objets" étant en notre pouvoir.

SCIENCES ET TECHNIQUES :

La science est une connaissance positive et rationnelle obtenue soit part démonstration soit par vérification expérimentale. Quant à l'autre c'est l'ensemble de procédés dont la mise en œuvre permet d'obtenir un résultat déterminé. Employé absolument la technique est l'ensemble de procédés (essentiellement des outils et machines) fondés sur des connaissances scientifiques et employés à l'investigation et à la transformation de la nature.

MORALE :

Ensemble des règles qui doivent diriger l'activité libre de l'homme.
Traité de morale.
Leçon de morale, précepte.

L'ART :

Manière de faire une chose selon une méthode, selon des procédés.
Activité, discipline.
Habileté dans les moyens employés pour obtenir un résultat, talent.
Ensemble des moyens utilisés pour produire une création esthétique. L'ensemble des créations esthétiques.

LE BONHEUR:

Etat de plénitude stable.
Evènement heureux.

LA MORALE:

Ensemble des règles qui doivent diriger l'activité libre de l'homme.
Traité de morale.
Leçon de morale, précepte.

LA SOCIETE:

Réunion d'hommes ayant une même origine et des lois communes.
Groupe d'animaux vivant ensemble.
Compagnie de gens.
Rapports, relations, fréquentation entre les personnes.
Union de personnes en vue d'une affaire, d'intérêts communs.
Association littéraire, scientifique, commerciale, etc.
Ensemble des gens du monde.
Jeu de société: jeu auquel on joue à plusieurs personnes, en famille, etc.

LA CULTURE:

Action de cultiver la terre, de faire pousser certains végétaux.
[Bio.] Méthode pour faire croître des micro-organismes en milieu approprié.
Ces micro-organismes.
[Sens figuré] Instruction, éducation.
Ensemble des données acquises et transmises à l'intérieur d'un groupe social.
Les productions intellectuelles, artistiques, religieuses, etc., de ce groupe.

LE MYTHE:

Récit fabuleux à caractère religieux et le plus souvent d'origine populaire, dont l'action et les héros ont une valeur symbolique.
[Sens figuré] Chose qui n'a pas d'existence réelle.

LA RAISON:

Faculté par laquelle l'homme connaît et juge.
Bon sens.
Ce qui est juste, devoir, droit.
Preuve, argument, motif.
Avoir raison: être fondé dans ce qu'on dit ou fait.
Donner raison à quelqu'un: l'approuver, se prononcer en sa faveur.
Entendre raison: acquiescer à ce qui est juste, raisonnable.
Rapport entre deux quantités dont l'une diminue proportionnellement à l'augmentation de l'autre (raison inverse), ou qui diminuent ou augmentent dans la même proportion [raison directe].
Raison sociale: nom sous lequel une société commerciale est connue.
A raison de: à proportion de.
En raison de: en considération de, à cause de.

L'IMAGINATION:

Faculté de créer, d'inventer.

Faculté de se représenter des choses irréelles ou qui correspondent à des perceptions antérieures.
Pensée, chose imaginée.

L'EXISTENCE:

Etat de ce qui existe.
Réalité.
Vie.

LA PERCEPTION:

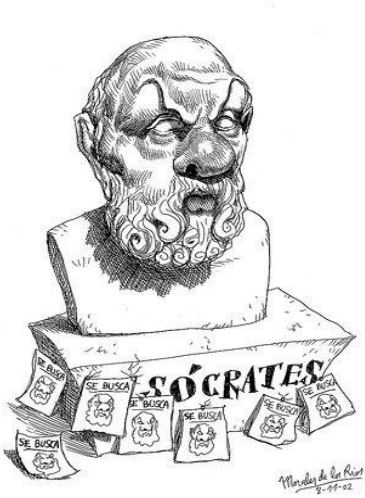
Action de percevoir l'objet qui fait impression sur les sens.
Résultat de cette action.
Recouvrement des impôts.
Emploi, bureau d'un percepteur.

LA CIVILISATION:

Action de civiliser, fait de se civiliser.
Ce qui caractérise la vie culturelle et matérielle d'une société humaine.

LE PROGRES:

Mouvement en avant.
Développement, accroissement, amélioration.



LES CITATIONS

DESCARTES

<< Je pense, donc je suis >> -- explication du cogito
<< Toute science est une connaissance certaine et évidente. >> — Règles pour la direction de l'esprit
<< La technique nous rend comme maîtres et possesseurs de la nature. >> — Discours de la Méthode
<< La pensée est un attribut qui m'appartient, elle seule ne peut être détachée de moi, si je cessais totalement de penser, je cesserais en même temps tout à fait d'être. >> -- Méditation métaphysique

EMMANUEL KANT

« La passion amoureuse ou un haut degré d'ambition ont changé des gens raisonnables en fous qui déraisonnent. » — Essai sur les maladies de la tête
« La religion sans la conscience morale n'est qu'un culte superstitieux. >> — Réflexions sur l'éducation
« L'art ne veut pas la représentation d'une chose belle mais la belle représentation d'une chose. >> — Critique du jugement
« Par le mariage la femme devient libre ; par lui, l'homme perd sa liberté. » —
« Le travail est l'activité vitale propre au travailleur, l'expression personnelle de sa vie. » —

HEGEL

<< Rien de grand ne s'est accompli dans le monde sans passion. » — Introduction à la philosophie de l'histoire
« L'histoire universelle est le progrès dans la conscience de la liberté. » — Introduction à la philosophie de l'histoire
« L'art a pour destination de saisir et de représenter le réel comme vrai, c'est-à-dire dans sa conformité avec l'idée, conforme elle-même à sa véritable nature ou parvenue à l'existence réfléchie. » — Esthétique

LEIBNIZ

« L'espace est l'ordre des choses qui coexistent. » —
« La sagesse et la puissance de l'être humain reposent sur deux fondements : d'une part, que de nouvelles sciences et de nouveaux arts soient créés et, d'autre part, que les gens deviennent plus familiers avec ce qui est déjà connu. » — Sociétés Philadelphia
<< Nous pensons mais nous n'avons pas conscience de toute pensée. >> Nouveaux essais (P.41-42)

JEAN PAUL SARTRE

« Le désir s'exprime par la caresse comme la pensée par le langage. » — L'Être et le néant
« On ne peut vaincre le mal que par un autre mal. » — Les mouches
« L'homme est une passion inutile. » — L'Être et le néant
« Autrui, c'est l'autre, c'est-à-dire le moi qui n'est pas moi. » — L'Être et le néant
<< L'homme est condamné à est libre >>
- << L'enfer c'est les autres >> Huis clos

ARISTOTE

« Il n'y a point de génie sans un grain de folie. » — Poétique
« Il est beau de ne pratiquer aucun métier, car un homme libre ne doit pas vivre pour servir autrui. » —
<< L'Homme nait bon c'est la société qui le corrompt. >>
<< L'Homme est par nature un animal politique. >>

COMTE

« La religion constitue, pour l'âme un consensus normal exactement comparable à celui de la santé envers le corps. » — Système de politique positive
« Toute science a pour but la prévoyance. » — Dictionnaire des œuvres politiques
« Science, d'où prévoyance; prévoyance, d'où action. » — Cours de philosophie positive

KARL MARKX

« De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins. » —
« Le domaine de la liberté commence là où s'arrête le travail déterminé par la nécessité. » —

<<Le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur. >>

<< Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est au contraire leur existence social qui détermine leur conscience>> --Méditation cartésiennes

SIMOND FREUD

<< Le moi ne suis pas maître dans sa propre maison >> —Dans l'essai de la psychanalyse

« La liberté individuelle n'est nullement un produit culturel. » — Totem et tabou

« Le bonheur est un rêve d'enfant réalisé dans l'âge adulte. » —

« Le rêve est la satisfaction d'un désir. » —

« La conscience est la conséquence du renoncement aux pulsions. » — Malaise dans la civilisation

SOCRATE

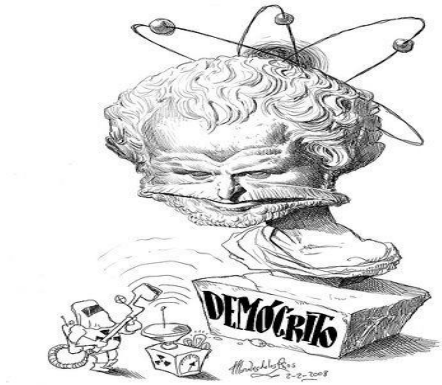
<< Connais-toi toi-même. >>

PASCAL

« L'Homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature mais c'est un roseau pensant. »

« La pensée fait la grandeur de l'homme »

« Toute notre dignité consiste à la conscience »



MÉTHODOLOGIE DE LA DISSERTATION PHILOSOPHIQUE

A) ELLE CONSISTE À QUOI LA DISSERTATION PHILOSOPHIQUE ?
(CE QU'IL FAUT SAVOIR)

PRÉSENTATION :

La dissertation philosophique est un exercice qui consiste à rédiger un développement sur un sujet donné.

Comme la philosophie est une réflexion critique, la dissertation consiste à percevoir le caractère paradoxal du sujet proposé et invite à critiquer le préjugé contenue dans ce sujet.

Le sujet de dissertation se présente sous deux (2) formes

*Il est soit une phrase interrogative

* Soit une citation suivie de la question << Qu'en pensez-vous ? >>.

La dissertation élaborée comporte trois parties (3): Introduction, Développement, Conclusion.

INTRODUCTION:

Elle vise à présenter le sujet. Cette présentation consiste à situer le sujet, à l'indiquer ce qui le justifie et à monter comment on entend s'y prendre pour le développer. De façon pratique, il s'agit de définir les notions clefs du sujet, d'énoncer le préjugé apparent contenu dans le sujet, d'en saisir le caractère paradoxal et réfuter ce préjugé, poser la qui se dégage de cette opposition et enfin annoncer le plan du développement.

VOICI COMMENT FAIRE UN PLAN D'INTRODUCTION :

1) APPROCHE : Utilisation du CONDITIONNEL PRÉSENT pour montrer qu'on n'a pas tendance d'affirmer ce qu'on vient de dire (une citation ou une phrase qu'on vient d'énoncer).

* IL SEMBLE QUE (sa signifie que ce n'est pas une affirmation de ce que nous allons dire après) + THÈME (Les passions comme par exemple) + LA DÉFINITION DU THÈME ou CITATION ou AUTRES PHRASES DE VOTRE RÉFLEXION.

2) OBJECTION : Commencer par écrire " MAIS SI " ou " OR " + THÈME (Les passions comme par exemple)

EXEMPLE = OR LES PASSIONS SONT..... + LA PHRASE D'OBJECTION (votre réflexion).

3) REPRISE DU SUJET : Formule simple à utiliser pour commencer : DONC LA QUESTION EST DE SAVOIR SI + LE SUJET PROPOSÉ AU COURS DU DEVOIR (les passions comme par exemple).

4) ANNONCE DE LA PROBLEMATIQUE : Formule simple : L'ENJEU DE LA QUESTION SERA DONC DE SAVOIR + LA PROBLEMATIQUE (que vous avez déjà cherché précédemment).

5) ANNONCE DU PLAN : LES FORMULE CI-DESSUS :

- AINSI DANS NOTRE ÉTUDE EN PREMIÈRE ÉTAPE NOUS VERONS + DÉFINITION OU CITATION DU THÈME
- EN DEUXIÈME PARTIE NOUS VERONS (VOTRE PREMIÈRE SOUS PARTIE)
- ET DANS LA TROISIÈME PARTIE CEPENDANT NOUS VERONS (VOTRE DEUXIÈME SOUS PARTIE)

CONCLUSION :

Elle fait le bilan des différents points de vue analysés dans le développement et adopte un en particulier comme solution finale que le candidat propose au problème posé dans l'introduction.

Enfin indiquer par une question que notre position conduit à un nouveau problème.

VOICI COMMENT FAIRE UN PLAN DE CONCLUSION :

N.B: D'abord commencer par une formule conclusive comme : A la lumière de ce qui précède, en définitive, par bilan ....

BILAN : Nous avons donc définie les notions (du Thème sur lequel le sujet parle).
RÉPONSE DÉFINITIVES : Ainsi nous avons vu que si + (sujet sur lequel on parle).
OUVERTURE : Enfin nous pourrions par la suite nous demander + phrase de votre réflexion

DEVELOPPEMENT :

Il est l'exposition détaillée du sujet. Si l'introduction présente le sujet, le développement l'analyse.
Cette analyse s'articule autour des différentes étapes du plan annoncé en fin d'introduction, en général 2 grands axes.
Cette analyse consiste à s'inspirer des définitions pour en dégager les arguments, à illustrer ces arguments par des exemples et enfin à soutenir ces arguments avec des citations.
Chaque axe doit être constitué de 2 paragraphes, chacun étant lui-même constitué d'un argument, d'un exemple et d'une citation.
Le passage d'un paragraphe à un autre se fera au moyen d'un connecteur logique et le passage d'un axe à un autre par des phrases de transition.

MÉTHODOLOGIE DU COMMENTAIRE COMPOSÉ :

Pour le commentaire philosophique, il s'agit de dégager l'intérêt philosophique d'un texte en procédant à son étude ordonnée. Ainsi pour mener à bien l'étude ordonnée il existe un impératif indispensable : le commentaire doit se distinguer d'une simple paraphrase. La paraphrase consiste à disperser dans la copie des éléments du texte, sans montrer en réalité qu'on n'a perçu ni le sens, ni surtout la fonction du texte. D'ailleurs la paraphrase ne tente pas d'expliquer qu'ont utilisé tel terme ou tel argument. Au contraire l'étude ordonnée (le commentaire) doit montrer que le texte est un ensemble de moyens enchaînés les uns aux autres d'une manière logique, orienté vers une fin, un objectif : celui de démonter ou réfuter une thèse ou réponde à une question. Parce que qu'un texte philosophique se présente toujours sous cette forme et c'est elle qui convient de faire apparaître. L'étude ne sera véritablement ordonnée qui si elle montre que le texte lui-même est ordonné.

Aussi à la différence d'un commentaire littéraire, le commentaire philosophique doit se focaliser sur l'enchaînement logique des arguments. C'est pourquoi il n'est pas suffisant de repérer des thèmes dans le texte, sans dégager un raisonnement qui les relie. Aussi, tout comme la dissertation le commentaire se compose de trois parties :

A. L'INTRODUCTION
B. DÉVELOPPEMENT
C. CONCLUSION

L'INTRODUCTION:

1. LE THÈME : de quoi parle le texte
2. LA THÈSE DE L'AUTEUR : la position de l'auteur par rapport au problème soulevé.
3. L'ANTITHÈSE
4. LE PROBLEME SOULEVÉ
5. DIVISION DU TEXTE EN PARTIE ET UN TITRE POUR CHAQUE PARTIE DÉSIGNÉE.
6. LES ENJEUX DU TEXTE (PLAN) PROBLÉMATIQUE.
7.

DÉVELOPPEMENT :

Contrairement au contraire d'un texte littéraire, un commentaire philosophique doit étudier une œuvre ou un texte de façon réfléchie. Pourquoi ? Le développement doit donc être articulé en plusieurs parties correspondant chacun à une étape du raisonnaient

Dans le développement, il faut montrer comment les arguments s'enchaînent et faire au clair le passage d'une phrase à une autre, d'une partie à une autre. A ce sujet, il faut relever et expliquer les mots clés servant de pivots au texte et qui jouent un rôle décisif dans l'argumentions.

Il est important voire nécessaire d'interroger la signification de ces mots en faisant apparaître leur implication. En effet un bon commentaire philosophique doit être dynamique et sans cesse ponctué de questions. Il est recommandé de poser des questions à chaque transition et répondre à ces questions dans la partie suivante. Cela conduit ainsi le texte à avoir une impulsion dynamique qui suscite et stimule le lecteur à poursuivre.

CONCLUSION :

A la lumière de l'introduction, la conclusion du commentaire doit donner un vue d'ensemble sur votre travaille. Aussi vous devez reprendre les questions posées en introduction et montrer comment l'auteur parvient à répondre à ses questions. En plus la conclusion du commentaire représente l'idéal (privilégié) pour ressaisir l'intérêt philosophique du

texte. Enfin vous pouvez également confronter les positions de l'auteur aux autres positions (point de vue) d'autres philosophes que le contredise.

QUELQUES CONSEILS DE METHODE :

Le travail du commentaire consiste au repérage des articulations du texte. Donc prêter attention aux mots de liaison qui ont fonction logique : opposition (mais), causalité (parce que, car, à cause de, puisque, ainsi que les participes présents), Conséquence (donc, par conséquent, par suite de, de sorte que). D'autre part, relever les mots qui reviennent pour permettre de dégager les thèmes principaux et regrouper les mots qui ont une signification semblable. Enfin chercher d'abord la conclusion à laquelle aboutit le texte. Cela vous facilitera à repérer le thème et à dégager la thèse et les arguments qui la prouvent. Enfin pour passer le texte au crible, il est important de peser soigneusement chaque mot, chaque proposition et chaque expression.

RÉPARTITIONS DES CITATIONS PAR THÈME:

SUR LA CONSCIENCE

- « Connais-toi toi-même » SOCRATE
- « L'homme est par nature un animal politique. » ARISTOTE
- « Je pense, donc je suis. » DESCARTES
- « L'homme n'est qu'un roseau pensant. » PASCAL
- « Toute conscience est conscience de quelque chose. » HUSSERL
- « Conscience ! Conscience ! Instinct divin (...) Juge infaillible du bien et du mal (...) sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes. » ROUSSEAU
- « Le moi ne suis pas maitre dans sa propre maison. » FREUD
- « La pensée est un attribut qui m'appartient, elle seule ne peut être détachée de moi, si je cessais totalement de penser, je cesserais en même temps tout à fait d'être. » DESCARTES
- « Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience » MARX
- « Le mal n'est pas de vivre mais de savoir qu'on vit » ANATOLE FRANCE
- « La pensée fait la grandeur de l'homme » PASCAL
- « Toute notre dignité consiste à la conscience » PASCAL
- « La conscience suppose une séparation de moi d'avec moi » ALAIN
- « Savoir c'est savoir qu'on sait » ALAIN
- « Le fait que l'homme puisse avoir le Je dans sa représentation, l'élève infiniment au-dessus de tous les êtres vivants sur la terre » KANT
- « Il y'a pas en nous deux individus dont l'un serait bon et l'autre mauvais. Il y'a un seul ''moi'' et le moi moral. Il est la source de toutes nos actions. » ALAIN

SUR L'INCONSCIENT :

- « Les hommes sont conscient des actes qu'ils posent mais ils ignorent les causes qui les poussent à agir » SPINOZA
- « La pensée n'est pas toujours pensée consciente. » LEIBNIZ
- « Nous pensons mais nous n'avons pas conscience de toute pensée. » LEIBNNIZ
- « L'être humain peut observer directement tous les phénomènes, excepté les siens propres » COMTE
- « Je ne peux m'accouder à la fenêtre et me regarder passer dans la rue » COMTE
- « Le malheur de l'homme est d'avoir été enfant » NIETZSCHE
- « Je suis corps de part en part, et rien hors cela, l'âme, ce n'est qu'un mot ou quelque chose qui appartient du corps » NIETZSCHE
- « Là où ''Ça'' était, ''Je'' doit devenir » Freud

SUR LES PASSIONS :

- « Un homme sans passion est comme un roi sans sujets. » VAUVENARGUES
- « La raison sans les passions serait presque comme un roi sans sujet » DENIS DIDEROT
- « Les passions sont toutes bonnes de leur nature et nous n'avons rien à éviter que leur mauvais usage que leur accès. >> DESCARTES
- « Exister si l'on n'entend par là un simulacre d'existence ne peux se faire sans passions. » SOREIN HIRKEGAND
- « Rien de grand ne s'est accompli dans le monde sans passion. » HEGEL
- « Les passions sont sans exception mauvaises. » KANT

SUR AUTRUI :

- « La conscience de soi ne se pose qu'en s'opposant à une autre conscience de soi » HEGEL
- « Le devoir et le bonheur consiste également à vivre pour autrui. » AUGUSTE COMTE
- « bref autrui comme structure c'est l'expression d'un monde possible, c'est l'exprimé saisi comme n'existant pas hors de ce qu'il exprime. » GILES DELEUZE
- « Autrui est le médiateur entre moi et moi-même. » SARTRE
- « Le monde où je vie me répugne : mais je me sens solidaire des hommes qui y souffrent » ALBERT CAMUS
- « L'homme a deux faces : il ne peut pas aimer sans s'aimer » ALBERT CAMUS
- « toute douleur n'aime personne est absurde » ANDRE MALRAUX

- « toute éducation humaine doit préparer chacun à vivre pour autrui, afin de revivre dans autrui » COMTE

SUR ESPACE ET LE TEMPS :

- « L'espace est l'ordre qui coexiste. » LEIBINIZ
- « On ne se baigne jamais deux fois dans l'eau d'un même fleuve. » HÉRACLITE D'EPÈSE
- « L'homme est un être pour la mort. » Martin Heidegger
- « Il ne faut pas prendre au tragique les mots dont on souffre car le temps fait oublier toutes les plaies du cœur. » Duchesse de L'oiselle
- « Aucun être humain ne possède de plus sur cette terre que la surface du sol sur laquelle il se tient. » ALEXANDRE LE GRAND
- « Nos cruels Tiran. » MIGUEL UNAMUNA

SUR LES SCIENCES ET TECHNIQUES :

- « Le progrès technique est comme une hache qu'on aurait mise dans les mains d'un psychopathe. » ALBERT EÏSTEIN
- « Il est parfaitement possible que les individus les plus néfastes soient plus menaçants aujourd'hui que jamais dans l'histoire tout simplement grâce au pouvoir que leur procure une technologie avancée. » ABRAHAM MASLOW
- « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. » RABELAIS
- « Une interprétation anticipée est rationnelle des domaines de la nature. » CLAUDE BERNARD
- « Dès qu'on passe de l'observation à l'expérience, le caractère polémique de la connaissance devient plus net encore. Alors il faut que le phénomène sort bien, filtrer, épurer, couler dans le moulé des instruments, ... Or il en sort des phénomènes qui portent de tout part la marque théorique. » GASTON BACHELARE
- « La technique nous rend comme maîtres et possesseurs de la nature. » DESCARTES

SUR L'HISTOIRE :

- « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours, c'est l'histoire de la lutte des classes. » MARKX
- « L'histoire universelle est le progrès dans la conscience de la liberté. » HEGEL
- « Tout ce qui est rationnel est réel et tout ce qui est réel est rationnel. » HEGEL
- « Celui qui ne connaît pas l'histoire est condamné à la revivre. MARKS
- « La poésie est quelque chose de plus philosophique et de plus grande importance que l'histoire. » ARISTOTE

SUR LE TRAVAIL :

- « Ce n'est pas par des paroles que s'engagent les décisions, mais seulement par le travail. » Martin Heidegger
- « Rien n'est plus épuisant que l'omniprésence d'une tâche inachevée. » William James
- « La racine du travail est parfois amère, mais la saveur de ses fruits est toujours exquise. » Victor Hugo
- « Le propre du travail, c'est d'être forcé. » Alain
- « Le capital est seulement le fruit du travail, et il n'aurait jamais pu exister si le travail n'avait tout d'abord existé. » Abraham Lincoln
- « Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs. » Vauvenargues
- « Il n'y a point de travail honteux. » Socrate
- « Les prolétaires n'ont rien à perdre que leurs chaînes. Ils ont un monde à gagner. » Karl Marx
- « Le travail, entre autres avantages, a celui de raccourcir les journées et d'étendre la vie. » Denis Diderot
- « Si j'étais médecin, je prescrirais des vacances à tous les patients qui considèrent que leur travail est important. » Bertrand Russell

SUR LE LANGAGE :

- « Le langage est la conscience réelle, pratique, existant pour d'autres hommes. » MARX
- « La langue est pour nous le langage moins la parole. »
- « Le langage fournit à la conscience un corps immatériel où s'incarner. » BERGSON
- « La totalité des propositions est le langage » Wittgenstein
- « Par langage nous entendons tous les phénomènes d'expression et non pas la parole articulée qui est un mode dérivé et secondaire. » SARTRE
- « Le silence est le sanctuaire de la prudence » BALTASAR GRACIAN
- « Ce qui est bien dit se dit en peu » BALTASAR GRACIAN
- « C'est le monde des mots qui crée le monde des choses » Jacques Lacan
- « Au commencement était la parole, la parole était Dieu et la parole était avec Dieu »LA BIBLE

SUR LA RÉLIGION :

- « Aussi Dieu seul fait la liaison et la communication des substances, et c'est par lui que les phénomènes des uns se rencontrent et s'accordent avec ceux des autres, et par conséquent qu'il y a de la réalité dans nos perceptions. » LEIBNIZ
- « La morale conduit immanquablement à la religion, s'élargissant ainsi jusqu'à l'idée d'un législateur moral tout-puissant, extérieur à l'homme, en la volonté duquel est fin dernière de la création du monde ce qui peut et doit-être également la fin dernière de l'homme. » KANT
- « La religion est le soupir de la créature accablée, le cœur d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit d'une époque sans esprit. Elle est l'opium du peuple. » MARKX
- « L'homme n'est rien, il ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il se sera fait. Ainsi il n'y a pas de nature, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir (voir les autres citations de Sartre) SARTRE
- « Hommes supérieurs ! Maintenant seulement la montagne de l'avenir humain va enfanter. Dieu est mort : maintenant nous voulons—que le Surhumain vive. » NIETZSCHE
- « Qu'y aurait-il donc à créer s'il y avait des dieux » NIETZSCHE
- « Si Dieu n'existe pas, tout est permis. » DOSTOÏEVSKI
- « Misère de l'homme sans Dieu, félicité de l'homme avec Dieu. » PASCAL

SUR LA VÉRITÉ :

- « Toute nouvelle vérité naît malgré l'évidence. » GASTON BACHELARD
- « Ne craignons pas de dire la vérité. » OVIDE- « Qui cherche la vérité de l'homme doit s'emparer de sa douleur. » GEORGES BERNANO
- « Platon et Aristote sont mes amis. Mais ma meilleure amie est la vérité. » ISAC NEWTON

- « La vérité est dure comme le diamant et fragile comme la fleur de pêcher. » MAHAMA GANDHI
- « Dans la politique, la vérité d'un jour n'était pas celle de la veille et ne sera pas celle du lendemain. De même dans les sciences et dans l'amour. » BERNARD PIVOT
- « Toute grande vérité passe par trois phases : Elle est d'abord ridiculisée puis violemment combattue, avant d'être acceptée comme une évidence. » SCHOPENHAUER
- « La vérité, c'est une agonie qui n'en finit pas. La vérité de ce monde, c'est la mort. » LOUIS FERDINAND CÉLINEL
- « Un homme est toujours la proie de ses vérités. »
ALBERT CUMUS
- « Nous ne nous approchons de la vérité que dans la mesure où nous nous éloignons de la vie. » SOCRATE

SUR L'ÉTAT:

- « Il y a deux sortes d'abus : ceux qui naissent de la logique d'un régime, et ceux qui naissent de son incohérence. » GILBERT CESBRON
- « L'État, c'est le plus froid de tous les monstres froids. Il ment froidement ; et voici le mensonge qui s'échappe de sa bouche : « Moi, l'État, je suis le peuple ». NIETZSCHE
- « Le droit, l'ordre éthique, l'État constituent la seule réalité positive et la seule satisfaction de la liberté. » HEGEL
- « Si l'État est fort, il nous écrase. S'il est faible, nous périssons. » PAUL VALÉRY
- « Si un État est gouverné par la raison, la pauvreté et la misère sont honteuses ; et si ce n'est pas la raison qui gouverne, les richesses et les honneurs sont honteux. » CONFUSIUS
- « Si un État est gouverné par la raison, la pauvreté et la misère sont honteuses ; et si ce n'est pas la raison qui gouverne, les richesses et les honneurs sont honteux. » PAUL VALÉRY

SUR LA JUSTICE :

- « L'homme juste établit un ordre intérieur, il harmonise les trois parties (raison, colère, désir) de son âme absolument comme les trois termes de l'échelle musicale. » PLATON
- « Ce qui est juste est quelque chose d'égal » ARISTOTE
- « La justice est une disposition constante de l'âme à attribuer à chacun ce qui d'après le droit civil lui revient. » SPINOZA
- « Le juste ou l'injuste est en général un fait conforme ou non-conforme au devoir KANT
- « Ce qui est conforme aux lois extérieures s'appelle juste, et ce qui ne l'est pas, injuste. » KANT
- « La justice n'existe que si que quand les hommes sont liés par la loi » Aristote
- « La justice est la charité conforme à la sagesse » LEIBNIZ
- « On ne peut vaincre le mal par un autre mal » SARTRE
- « C'est le propre de l'injustice d'engendrer la haine partout où elle se trouve » PLATON

SUR LA LIBERTÉ :

- « Méditer la mort, c'est méditer la liberté ; celui qui sait mourir, ne sait plus être esclave. » SÉNÈQUE
- « Telle est cette liberté humaine que tous les hommes se vantent d'avoir et qui consiste en cela seul que les hommes sont conscients de leurs désirs et ignorants des causes qui les déterminent (L'homme n'est pas un empire dans un empire) ». SPINOZA
- « La liberté est l'expression française de l'unité de l'être humain, de la conscience générique et du rapport social et humain de l'homme avec l'homme (La Sainte Famille). » MARX
- « La liberté est la négation du principe de raison suffisante, qui veut que tout ce qui existe ait une raison (Le Monde comme volonté et comme représentation). » SCHOPENAUER

LES EXPLICATIONS DES CITATIONS IMPORTANTES :

1) << JE PENSE, DONC JE SUIS >> DESCARTES

Cette formule désigne pour DESCARTES la vérité inaugurale c'est à dire la première de toutes, qui échappe au doute hyperbolique à tel point que même un Dieu ne peux nous tromper à son sujet (car pour " être " tromper, il faut d'abord commencer par " être "). L'ambition cartésienne est d'obtenir une vérité indubitable. Or, la matérialité du
monde extérieur, que nous tenons pour évidente, n'est pas si certaine que cela, comme en témoignent nos illusions d'optique, ou encore l'expérience courante du rêve, dont l'impression de réalité est très convaincante.

2) << L'ENFERS C'EST LES AUTRES >> SARTRE

C'est la sentence finale de << Huis- Clos >>, pièce de théâtre où SARTRE exprime sa vision pessimiste de l'homme. "L'autre" n'est rien qu'un obstacle qui veut au mieux, entraver, au pire nier ma liberté.

3) << RIEN DE GRAND DANS LE MONDE NE S'EST ACCOMPLI SANS PASSION. >> HEGEL

Pour HEGEL la passion est le moteur de l'histoire. Mais il ne faut pas s'y tromper, les passions sont parfois mauvaises, violentes et dévastatrices. Mais HEGEL tentera de montrer que l'histoire va nécessairement vers le bien en passant inévitablement par le mal.

4) << L'HOMME EST UN LOUP POUR L'HOMME >> HOBBES

Cette phrase reprise par HOBBES n'est pas de lui-même mais est très ancienne et semble exprimer pour de nombreux penseurs (MANCHIVAL, FREUD) l'essence même de l'homme comme animal auto- destructeur.

5) << TOUT CE QUE JE SAIS, C'EST QUE JE NE SAIS RIEN >> PLATON

Ici cette formule ironique est attribuée à SOCRATE (qui n'a rien écrit) rapportée par PLATON, qui fut son disciple. Elle signifie que celui qui reconnait son ignorance est plus savant que celui qui se prête à tort un savoir (car il se trompe deux fois :

- D'abord par ce qu'il ne sait rien, - Ensuite parce qu'il croit savoir

6) << L'EXISTENCE PRÉCÈDE L'ESSENCE >> SARTRE

-Pour tout objet fabriqué " l'essence précède l'existence " c'est à dire que ce qu'il est (son essence) est déjà défini par avance par l'artisan.

-Pour l'homme " l'existence précède l'essence" c'est à dire que l'homme n'est pas défini par avance (même par un Dieu puis que pour SARTE Dieu n'existe pas).

7) « L'HOMME N'EST QU'UN ROSEAU, LE PLUS FAIBLE DE LA NATURE, MAIS C'EST UN ROSEAU PENSANT. >> PASCAL

Quoi y' à t-il de plus misérable qu'un homme ? Éphémère locataire d'une planète perdue dans un canton de l'univers, son existence n'est qu'un bref hoquet entre la naissance et la mort. Ses forces sont dérisoires : un choc mal placé, une simple vapeur de poison, suffisent à le tuer. Même la raison qui fait sa fierté ne saurait le sauver : il ne sait ni d'où il vient ni où il va, et tombe d'incertitudes en erreurs, sans point fixe pour le soutenir.

8) « L'ETRE EST, LE NON ETRE N'EST PAS » PARMENIDE

Etre, c'est être un être éternel. Selon Parménide, concevoir le devenir, le mouvement, c'est penser le néant, le non-être étant donné que devenir c'est ne plus ce qu'on était, c'est être autre, alors que l'essence de l'être c'est d'être. En clair ne peut pas marquer d'existence.

9) « TOUS LES MOYENS DE L'ESPRIT SONT ENFERMES DANS LE LANGAGE, ET QUI N'A POINT REFLECHI SUR LE LANGAGE N'A POINT REFLECHI DE TOUT» ALAIN

Le langage occupe une place importante dans toute la réflexion philosophie. Il a particulièrement animé en philosophie et continu d'animer des controverses passionnées. Autant dire le langage constitue une des merveilles et palpitantes aventures de la philosophie

10) « TOUTE NOTRE DIGNITE CONSISTE EN LA PENSEE » PASCAL

Cela porte à croire que c'est la conscience qui constitue l'essence suprême de l'homme parce que c'est elle qui lui permet de mieux affirmer sa suprématie sur les autres êtres de la nature et de décider en général de l'orientation à donner le monde et à son existence.

11) « SAVOIR C'EST SAVOIR QU'ON SAIT » ALAIN

Par cette affirmation, Alain veut faire comprendre que l'homme se trouve être le dépositaire d'une connaissance claire et objective, comme telle, la conscience lui permet de se connaitre et de connaitre les autres réalités du monde. A cet effet nous pouvons dire que la connaissance et la conscience sont deux entités étroitement liées qui nouent une relation dialectique inextricable.

12) « UN HOMME DEPOPURVU DE MEMOIRE EST COMME UN ANIMAL QUI ACCEPTE TOUT AU JOUR LE JOUR » DESCARTES

Il faut comprendre que la mémoire joue un éminent rôle dans le psychique humain en cela qu'elle reste fondamentalement et que sans elle, l'homme est comme exclu de ses facultés et de toutes ses possibilités.

13) « IL N'Y A PAS EN NOUS DEUX INDIVIDUS DONT L'UN SERAIT BON ET L'AUTRE MAUVAIS, IL Y A UN SEUL ''MOI'' ET LE MOI EST MORAL. IL EST LA SOURCE DE TOUTES NOS ACTIONS » ALAIN

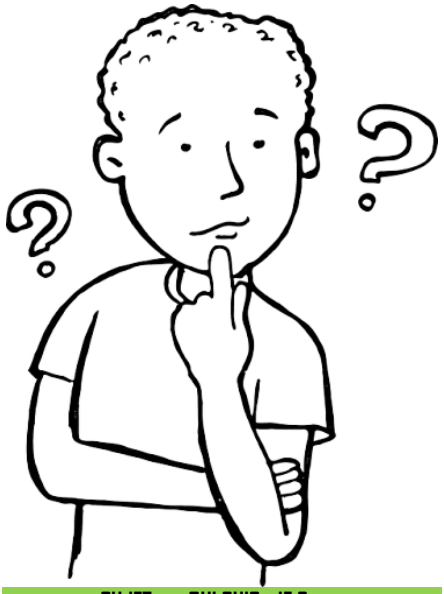
Autrement dit l'homme est un être moral qui ne peut être à la fois sous l'emprise ou domination de deux instance psychique dont l'un commande le bien et l'autre le mal. Seule donc la conscience confère la moralité aux actes de l'homme

14) « SI L'HOMME AVAIT CONSTAMMENT PRESENT A L'ESPRIT SON PASSE, IL SE PERDRAIT DANS UNE REVERIE SANS FIN, SANS PRISE SUR LE REEL » HENRI BERGSON

Si l'homme peut accéder à l'extase, c'est parce que qu'il est capable d'oublier les pages sombres, mélancoliques, et les aspects négatifs de son passé, sinon il se perdrait dans une vie onirique sans véritable prise sur le réel.

15) « A PEINE L'ENFANT VIENT DE RECEVOIR UNE SEVERE CORRECTION QU'IL RETOURNE SE JETER DANS LES BRAS DE CELUI-LA MEME QUI N'A PAS SU OUBLIER OU VOULU PAREDONNER SON ERREUR >> NIETZSCHE

C'est-à-dire que ce fait, en l'occurrence le pardon, n'est possible sans la faculté de l'oubli qui nous permet de mettre entre parenthèses tous nos petits malentendus. Et c'est dans cette même veine que Henri Bergson rappel : « Si l'homme avait constamment présent à l'esprit son passé, l se perdrait dans une rêverie sans fin, sans prise sur le réel »



SUJET : << QUI SUIS- JE ? >>

Y'A T-IL UNE RÉPONSE EXACT À LA QUESTION QUI SUIS JE ?

" JE SUIS UNE CONSCIENCE "

LE FAITE DE VIVRE EN SOCIÉTÉ DONNE À CHAQUE INDIVIDU UNE IDENTITÉ DÉTERMINÉ

IDENTITÉ SOCIALE

- DATE DE NAISSANCE
- PRENOM
- NOM
- SEXE, UN STATUT SOCIAL, FAMILLIAL, NATIONALITÉ

Cette identité permet de vivre en société grâce à elle on se situe les uns par rapport aux autres, ce n'est pas suffisant malheureusement. IL en faut encore :

IDENTITÉ ANTÉRIEURE

<< JE PENSE DONC JE SUIS >> DESCARTES

CONSCIENCE = PENSÉ = PSYCHISME

FREUD << LE MOI N'EST PAS MAITRE DANS SA PROPRE MAISON. >> INTRODUCTION À LA PSYCHANALYSE

ALORS LA CONSCIENCE EN SOIE NE SUFFIT- ELLE PAS DE REPONDRE À LA QUESTION QUI SUIS- JE ?

La conscience est un effet de surface de l'inconscient, Freud parvient à distinguer trois (3) constances de psychisme

- LE ÇA : cherche constamment à satisfaire les pulsions sexuelles, la libido (principe de plaisir).
- LE SURMOI : censure qui a pour rôle d'empêcher les pulsions de ÇA de se réaliser.
- LE MOI: l'être de surface qui fait l'arbitre entre l'exigence du ÇA et les interdictions du surmoi

DÉFINITION =
SUBLIMATION = adapter les pulsions de ÇA au règles de la société.
SUBLIMER = transformer une pulsion du Ça, en un désir moralement et socialement accepté

Donc je suis déterminé par un inconscient qui décide tout pour moi.
La psychanalyse permet de comprendre ce qui ne détermine pour mieux me comprendre.

JE SUIS UNE LIBERTÉ

L'homme se détermine que par sa liberté, il n'est pas défini à l'avance. C'est le seul être dont qui << l'existence précède l'essence. >> SARTRE, l'existentialisme est un humanisme (1946). Il existe d'abord et seulement ensuite, il se définie par ses actes et ses choix.

Jean-Jacques...
Tu es l'étoile de ma quête philosophique !

MÉTHODE DE LA DISSERTATION EN PHILOSOPHIE

Les dissertations représentent deux des trois sujets proposés au choix le jour du baccalauréat, soit la majorité. Ces sujets se présentent sous différentes formes, que nous allons essayer d'examiner ici. Mais, malgré les conseils et autres entraînements, la plupart du temps, le candidat hésite à prendre ce qui reste un exercice nouveau pour lui. En effet, quand bien même les dissertations existent pour le français en première (même si elles sont de moins en moins choisies par les candidats), la forme même d'une dissertation en philosophie se différencie assez nettement de ce qui a pu être vu dans les autres matières. C'est ce qui en fait à la fois la difficulté, mais aussi l'attrait, et ce qui en fait l'exercice qui « récolte » les meilleures notes au baccalauréat, les correcteurs récompensant souvent la prise de risque qu'est toujours la mise en œuvre d'une réflexion personnelle, ce en quoi consiste l'exercice dissertatif, par rapport à des explications de textes qui, la plupart du temps, ne font que répéter le texte sans originalité. Si le candidat, en dissertation de philosophie, doit effectivement respecter, comme nous allons le voir, un ensemble de « règles du jeu » assez strictes, sur le plan de la forme, il demeure très libre quant au contenu.

Le but est, par rapport à la question posée, de développer une réflexion argumentée et nuancée sur le problème que soulève cette question. Cette réflexion, doit être personnelle : il ne s'agit en aucun cas de réciter ni une pensée d'auteur, ni tout le cours concernant l'un des termes du sujet. La plupart des mauvaises notes proviennent ou de ce danger, ou bien d'un autre risque, celui consistant à faire du hors sujet. D'où notre volonté d'insister ici sur le travail au brouillon, qui doit prendre 1h15-1h30 sur les 4h, pour analyser précisément l'ensemble du sujet, pour en voir toutes les dimensions, les éventuelles ambiguïtés, les éventuels paradoxes, et, avant tout, pour ne pas se tromper de sujet. Une fois ce premier travail effectué, la dissertation devient alors la mise en ordre de la pensée et l'exposition de cette organisation à propos d'un sujet.

Disserter, venant du latin disserere = enchaîner à la file des raisonnements (de serere, sertus = attacher à la file), consiste à savoir bien lier nos idées, c'est-à-dire à travailler le lien qu'elles ont entre elles, et à soigner l'ordre dans lequel nous les exposons. Trois principes sont ainsi à retenir pour toute dissertation. Le candidat doit en effet faire preuve : - de discernement concernant le sens du sujet - de cohérence au sein d'une argumentation progressive présentant ses étapes de réflexion de manière organisée - de connaissance qui nourrit la réflexion. Le discernement montre que vous avez compris le sujet ; la cohérence, que vous savez ordonner votre réflexion ; le savoir manifeste votre culture, aussi bien philosophique que générale. Le rôle des connaissances en philosophie est ici de permettre d'enrichir sa réflexion personnelle, et non de faire penser les auteurs à notre place. Il s'agit de penser avec ou contre eux, mais de penser, et non de réciter.

Ce n'est pas parce que Platon a dit quelque chose que c'est vrai ; mais parce que VOUS jugez que ce qu'a dit Platon est vrai que vous en parlerez. L'argument d'autorité (du type : « c'est un auteur connu, il doit avoir raison ») n'a pas sa place en philosophie, de même qu'une simple doxographie (défilé des différentes opinions sur un sujet sans lien entre elles, sans insertion de ces positions d'auteurs dans le fil de votre argumentation). Notre but ne saurait être de présenter des plans « types », qui n'existent pas (à chacun, en fonction de sa lecture du sujet, du problème qu'il met au jour, et des arguments qu'il trouve, de construire son plan), ni de dire que ce qui suit est la seule méthode possible pour réussir cette épreuve au baccalauréat. Mais certains principes sont essentiels et permettent surtout de comprendre ce qu'est une dissertation : - accueillir la question, la faire sienne et s'y engager, « l'habiter ». - maîtriser sa réflexion, aussi bien dans son développement argumentatif et progressif que dans son contenu et ses fondements. - la dissertation a pour but de convaincre, donc raisonner et illustrer en vue de prouver ou réfuter. Il ne suffit pas d'être persuasif… Nous pouvons donc dégager quatre aspects essentiels du travail :

I°) Comprendre le sujet
II°) Poser un problème
III°) Faire un plan
IV°) Rédiger la dissertation.

I°) COMPRENDRE LE SUJET

A) LE SUJET LUI-MÊME

Au cours de l'examen, il s'agit de bien choisir son sujet. Il faut se méfier des sujets apparemment faciles, qui paraissent renvoyer à du « bien connu ». Il faut pour chaque sujet voir ce qui ne va pas de soi, ce qui fait que la réponse n'est pas si évidente et nécessitera une exploration en profondeur de la question, bref, il faut savoir déloger la difficulté problématique relative au sujet tel qu'il vous est proposé. D'autre part, il est peut être intéressant de choisir un sujet qui vous semble difficile, car il peut stimuler votre réflexion, ce qui vous conduit souvent à être plus rigoureux et fidèle à la question (et

ne pas vous éloigner du sujet, soit en récitant, soit en traitant un sujet proche, qui vous intéresserait, mais qui n'est pas exactement celui qui vous est donné).

La précision dans la compréhension de la question est primordiale, et vous devez tenir compte du fait que vous comprenez bien le sujet, qu'il vous intéresse ou au moins vous interpelle, que vous avez travaillé les notions et thèmes concernés. Une fois le sujet choisi, surtout pas de retour en arrière (« et si j'avais pris l'autre sujet »… « Allez, je ne vais pas y arriver, je tente de faire l'explication de texte ») : il faut s'y engager pleinement, et de manière patiente. En effet, l'analyse du sujet est primordiale. Il faut s'exercer en prenant des sujets très divers et se familiariser avec les différents types de formulation. Rien ne vaut l'entraînement. Un sujet de dissertation est ou contient toujours une question dont la forme et le contenu doivent être bien mis en évidence.

B) LES DIFFÉRENTES FORMES DE SUJETS

1) Recherche d'une définition:

a) Forme typique : « qu'est-ce que X ? »

Exemple : qu'est-ce que… la justice, comprendre autrui, une vie heureuse, connaître un être vivant, etc. ? C'est la question philosophique par excellence. Des étapes sont nécessaires, comme autant d'approches successives, par approfondissement progressif, de la définition recherchée. Ce sont les parties de la dissertation, ses moments.

b) Autres formes : Elles sont fréquentes, mais ramènent à la recherche d'une définition.

C'est pourquoi il faut vous exercer à chercher le type de la question. Cependant, vous devez tenir compte de la forme, car elle vous aide à mieux vous engager dans la question. Exemple : « À quoi reconnaît-on un acte juste ? » revient à « Qu'est-ce qu'un acte juste ? ». Dans les deux cas, la définition de l'acte juste est en question, mais différemment. Autres exemples : « La technique n'est-elle qu'un moyen ? » « Comment caractériser une démonstration ? »

2) Rapport entre des idées, des attitudes, des points de vue :

Ce type de sujet est très fréquemment rencontré. Il est important que vous le maîtrisiez. Ici aussi, il peut prendre des aspects divers. Le rapport peut être implicite. Forme typique : « Quel est le rapport entre A et B » ? Il faut comprendre le « et ». L'intérêt du sujet tient au caractère problématique du rapport. Le sujet porte sur le rapport. Il ne s'agit donc pas de traiter l'un puis l'autre de ces termes. Exemples : « La religion s'oppose-t-elle à la philosophie ? » « L'histoire dit-elle la vérité ? » « La science démontre-t-elle ? » « La liberté est-elle synonyme de bonheur ? » Le rapport peut être d'exclusion (A exclu B et/ou B exclut A), d'inclusion (A inclut B ou vice-versa), de contradiction (A est le contraire de B et vice-versa), d'interdépendance (A est dépendant de B, mais B est aussi dépendant de A, par exemple), d'indépendance, etc. Il faut envisager toutes les possibilités.

3) Autres formes interrogatives :

a) « Peut-on… » ?, « Faut-il… » ?, « Doit-on… » ? : Vous devez toujours chercher à tirer profit de la formulation, car elle peut conditionner la façon de trouver la difficulté contenue dans le sujet. Le meilleur moyen, pour ne pas oublier un aspect de la question, est d'envisager tous les sens et d'éliminer ceux qui n'ont pas de rapport avec le sujet. En effet, en explorant systématiquement les différents sens, vous pouvez découvrir une facette de la question qui vous avait échappée. Exemples : – verbe « pouvoir » : s'agit-il d'une possibilité logique, d'une puissance physique, d'une capacité légale, morale ? – verbes « falloir », « devoir » : est-ce une contrainte, une obligation ? De quel ordre est cet impératif ? Politique ? Moral ? Théorique ? Logique ? Etc. Quand il s'agit de pouvoir, falloir ou devoir, il faut toujours se demander : au nom de quoi, de qui, de quelle valeur, à quel titre (autorité), en fonction de quel critère ou principe, sur quel fondement on « peut », « il faut » ou « on doit » ? En quoi est-il légitime de pouvoir ou devoir… ? Il faut enquêter dans ce sens, examiner le sujet, chercher jusqu'à ce que vous trouviez des éléments qui vous permettent de dire : voilà, c'est pour ceci et/ou cela que l'« on peut »…, qu'« il faut »…, que l'« on doit »… faire / penser / croire / … ceci et/ou cela.

b) « Pourquoi… » ? : Deux directions sont à envisager dans la réflexion sur la cause : l'origine et la fin (c'est-à-dire le début et le but). Exemple : « Pourquoi philosopher ? » Vous avez à comprendre les causes et raisons qui poussent à philosopher et le but que l'on veut atteindre en philosophant.

c) « Suffit-il de… (Ou suffît-il que…) pour que… » ? ; Ou « Est-il nécessaire de… (Est-il nécessaire que…) Pour que… » ? : Cela revient à la recherche d'une évaluation : comment et jusqu'où une chose en permet une autre. Ayez à l'esprit les expressions : « nécessaire et suffisant », ou « nécessaire mais pas suffisant ». Exemple : « Pour philosopher, suffit-il de connaître les philosophes ? » (Exemple de réponse : c'est nécessaire, mais pas suffisant).

d) En quel sens… » ? : Il vous faut évaluer le sens de ce qui est proposé, ce qui peut mener à des voies divergentes, opposées, voire contradictoires, ou des étapes successives d'approfondissement progressif, une étape en présupposant la suivante, etc. jusqu'à l'aboutissement de l'enquête sur le sens. Exemple : En quel sens la connaissance scientifique donne-t-elle accès au réel ?

4) Le sujet « citation » :

C'est une forme de sujet de plus en plus rare. On vous donne une citation qui appelle réflexion, discussion, positionnement, accord ou non, etc. Une analyse très précise de la citation est nécessaire, bien entendu, et, une fois analysée, vous avez à exprimer ce en quoi elle vous semble pertinente, mais aussi limitée, pour, petit à petit, exprimer votre pensée sur le sujet de la citation. Exemple : « « Conscience signifie mémoire », pour Bergson, qu'en pensez-vous ? » Ainsi, si les formes sont variées, et si parfois elles se recoupent ou peuvent mêler des aspects différents, les identifier sur le plan formel permet de mieux aborder le fond du sujet.

C) LE CONTENU DU SUJET :

Le contenu du sujet est la plupart du temps en rapport avec une ou plusieurs notions générales du programme, même si une ou deux d'entre elles sont plus particulièrement concernées. Le grand piège est d'identifier une notion du programme et de réciter tout ce que vous savez sur ce thème, sans prendre en compte la spécificité du sujet. Exemple:
« Qu'est-ce que comprendre autrui ? » n'est pas « Qu'est-ce qu'autrui ? », de la même manière que « Qu'est-ce qu'acheter une voiture ? » n'est pas identique à « Qu'est-ce qu'une voiture ? »… En effet, même si définir « autrui » sera nécessaire, c'est l'ensemble de l'expression qui doit être définie, à savoir « comprendre autrui ». La ou les notions sont utilisées pour être éclairées sous un certain angle, donc chaque mot doit compter pour comprendre la manière dont vous devez envisager la notion. Un sujet parlant de la science en général et de son rapport à la vérité, par exemple (« La science n'a-t-elle pour but que la vérité ? ») est différent d'un sujet parlant d'une science particulière (« Peut-on parler de vérité dans les sciences humaines ? »). Attention aux mots repères qui « tombent » souvent dans les sujets (cf. comprendre autrui, à différencier d'expliquer pour bien saisir le sujet).

II°) POSITION D'UN PROBLÈME

Nous l'avons dit, le sujet contient une question. Devant cette question (et pas une autre…), vous devez vous demander : où est le problème ? En grec ancien, problèma veut dire : « obstacle » et « sujet de controverse ». Une controverse est une discussion argumentée, un débat, voire une polémique. Donc, il y a débat parce que la question contient un obstacle qui empêche une réponse simple et un accord indiscutable. Le débat vise à examiner, clarifier, cheminer, et ce de manière argumentée et progressive. L'analyse de la forme du sujet (cf I°)

B)) vous permet en général de mieux déterminer ce problème, c'est-à-dire ce qui fait que la réponse à la question que contient le sujet n'est pas évidente, et mérite d'être discutée. Discuter de façon organisée et progressive de ce problème, voilà le but de l'exercice de la dissertation. Il faut :

1) Analyser rigoureusement le sujet :

Il s'agit en premier lieu d'en identifier la forme, et d'examiner soigneusement le contenu : - Il faut déterminer de quel type est l'énoncé (cf. I°)

B)) : cela vous met sur la voie du type de réponse que vous devez élaborer. - Concernant le contenu, tous les termes doivent donner lieu à une recherche systématique (au brouillon, mettez par écrit les termes en lien avec les termes du sujet, qu'ils soient proches, opposés, en relation d'implication réciproque, etc., pour tenter de commencer une ébauche de définition de chaque

mot du sujet. Ainsi un sujet portant sur « la » science devra s'interroger sur ce qui fait l'unité des sciences (puisque nous avons différentes sciences) : même

– et parfois surtout !

– les articles (au singulier, au pluriel) doivent être interrogés pour être sûr de ne rater aucune dimension du sujet. Chaque terme peut apporter une nuance : par exemple « Pour philosopher, faut-il douter ? » n'est pas du tout équivalent, et n'admettra donc pas le même type de réponse, que « Pour philosopher, faut-il douter de tout ? », puisque, dans le deuxième cas, on vous demande si un doute total et permanent est nécessaire à l'activité philosophique. Le premier sujet ne précise ni l'extension du doute, ni sa permanence.

- Partez du sens commun des mots (par exemple, « l'histoire » peut désigner aussi bien une histoire fictive racontée, que l'histoire comme succession au cours du temps des faits humains, que la matière « l'histoire ») pour voir quel sens est pertinent pour donner le plus de significations possibles aux différents termes de votre sujet. Pour le sujet : « La tâche de l'historien ne consiste-t-elle qu'à raconter le passé ? », voir le sens le plus banal du mot « histoire » sera en effet, par exemple, précieux. - N'hésitez pas à faire référence à l'étymologie d'un ou plusieurs mots du sujet pour en éclairer le sens, si vous la connaissez. - Mettez en rapport les termes du sujet et les notions et thèmes concernés. C'est un peu scolaire mais cela permet de bien mettre en lumière certaines oppositions ou certaines relations qui ne seraient pas apparues sinon. « Être libre rend-il heureux ? », par exemple, fait apparaître une relation entre la liberté et le bonheur, qui va moins de soi que le fait d'affirmer que l'on est heureux d'être libre, affirmation qui ne paraît pas problématique au premier abord.

2) Mettre en rapport ce que vous avez découvert, vos connaissances et le sujet :

Ce n'est qu'à ce moment-là qu'interviennent les connaissances proprement dites. L'analyse, à la fois de la forme et du contenu du sujet, doit se faire indépendamment de toute référence aux auteurs. Ne pensez jamais en terme de références, elles risquent de vous masquer le sujet, puisque vous aurez du coup envie de montrer ce que vous savez de tel ou tel auteur au lieu de répondre au problème posé. Forcez-vous à ne pas aborder vos références aux auteurs avant cette étape. Une fois mise au jour la structure du sujet, et après avoir donné les différentes définitions primaires de tous les mots que comporte la question, vous pouvez penser, en fonction des différents sens que vous avez trouvés, « convoquer » les auteurs, les citations, les références, pour les mettre en relation avec ces différentes significations (par exemple, prendre la définition de l'histoire chez Auguste Comte en lien avec l'idée d'une science historique faisant jeu égal avec les sciences de la nature), cela en vue de les utiliser au sein de votre argumentation future. Définitions, citations, arguments, raisonnements d'auteurs doivent être mis en rapport avec le déroulement de la réflexion et non « plaqués ». Ainsi, vous réunissez des données grâce auxquelles votre argumentation va pouvoir s'ordonner De plus, au fur et à mesure que vous affinez votre compréhension du sujet, des aspects problématiques surgissent.

3) Révéler les ambivalences :

Il faut en premier lieu envisager de façon systématique des positions opposées. Laissez se développer des points de vue différents et divergents, des ambiguïtés, des nuances. Vous devez vous y arrêter pour les approfondir, les renforcer, les enrichir

À l'aide des données de l'analyse. Si un point de vue apparaît d'emblée comme seul possible, il faut prendre le contre-pied, comme si un contradicteur s'exprimait pour vous embarrasser… N'oubliez pas que vous avez à convaincre votre correcteur : il faut faire toute la place à des positions autres que celles que vous allez défendre, pour, d'une part, montrer que vous y avez pensé (et ainsi montrer que vous-mêmes êtes convaincus de votre thèse, et non pas seulement persuadés/charmés par elle), mais surtout pour, d'autre part, réfuter d'éventuelles objections par rapport à ce que vous voulez montrer. On ne pose bien sa thèse qu'en s'opposant à d'autres thèses. Aussi, il vous faudra vous prêter au jeu consistant à défendre une position qui n'est pas la vôtre, pour mieux en montrer, juste après, les limites, les contradictions, le fait que cette thèse adverse doit être dépassée… Il ne faut jamais faire de copie « à sens unique ». Mais attention : pas de plan du type « thèse/antithèse/vague synthèse ». Il ne s'agit pas de dire en première partie quelque chose, et en deuxième partie son exact opposé. Vous vous montreriez ainsi bien peu cohérent dans votre progression argumentative. Si vous pouvez défendre tout et son contraire, c'est qu'en réalité vous ne défendez rien du tout et ne progressez pas. Il vous faut examiner une thèse, voir sa force, mais aussi ses limites, ce qui la rend insuffisante pour répondre au problème. Mais le fait que cette première thèse soit insuffisante ne signifie pas que tout ce que vous avez dit en première partie est à oublier : c'est seulement à relativiser, compte-tenu des limites que vous aurez démontrées. Il faut chercher le rapport, le lien entre les différents aspects pour révéler un problème. Sans cela, il n'y a pas de

problème. Il ne suffit en effet pas de dire qu'il y a « d'un côté » ceci et « d'un autre côté » cela, ou bien que « certaines personnes » ont telle opinion et « d'autres personnes » telle autre contraire. Vous devez montrer qu'il est nécessaire de penser ceci et cela, bien que penser ces deux choses en même temps semble impossible, impensable, paradoxal. Autrement dit, il s'agit de montrer que deux thèses opposées peuvent être pensées, l'une dans une certaine limite, l'autre dépassant cette limite.

4) Formuler un problème :

Un problème peut prendre des formes différentes, en rapport avec la forme du sujet, son contenu et votre façon de l'envisager. Il faut chercher la racine du problème : radicalisez l'écart entre les points de vue, pour en exprimer la raison philosophique précise : n'hésitez pas, en début de devoir, et notamment en introduction, à montrer comment deux positions contradictoires peuvent être défendues apparemment avec la même force concernant ce problème, et en quoi ces positions semblent totalement inconciliables (même si, en en relativisant une pour laisser la place à l'autre, vous les concilierez dans votre développement). Vous pouvez formuler votre problème de plusieurs façons. À vous de trouver celle qui convient le mieux. Les formes logiques les plus fréquentes, pour la formulation d'un problème, sont les suivantes : – nécessaire et impossible. Comment comprendre en effet que quelque chose soit à la fois nécessaire et impossible ? (Exemple : douter de tout pour philosopher – alors que cela paraît impossible, et en même temps nécessaire pour se mettre à penser) – inclusion et exclusion. Comment comprendre que deux choses, par exemple, s'incluent et s'excluent en même temps ? (Exemple : pour le sujet « L'illusion a-t-elle une réalité ? », l'illusion se définit contre la réalité ; et pourtant l'illusion fait partie de notre réalité, cf. les illusions d'optique par exemple) – supériorité et infériorité. Là-encore, comment comprendre qu'une chose soit à la fois inférieure et supérieure à une autre ? (Exemple : en réponse au sujet : « La liberté vaut-elle plus que le bonheur ? », vous pouvez défendre la thèse selon laquelle la liberté est une valeur supérieure, voire même l'essence de l'homme pour reprendre Rousseau, mais que ce que veulent tous les hommes, avant même d'être libres, c'est d'être heureux, quitte à être esclaves…). – dépendance et indépendance ou indifférence (Exemple : dire que la morale est avant tout affaire personnelle [indépendance par rapport aux autres], mais qu'en même temps, nos mœurs dépendent de ce qu'il y a de moins personnel en nous, les valeurs qu'imprime en nous la société à laquelle nous appartenons [dépendance par rapport aux autres]). – cause et conséquence : Comment comprendre qu'une même chose soit à la fois cause et conséquence d'une autre chose ? (Exemple : en réponse au sujet : « Désirons-nous une chose parce que nous la trouvons bonne ? », on peut dire que le fait de trouver une chose bonne est la cause du désir que j'éprouve pour elle – je trouve une chose bonne donc je la désire – tout comme le fait que c'en est la conséquence – je désire une chose donc je la trouve bonne –). – oui et non. Cette forme n'est pas, loin s'en faut, la seule ni la plus pertinente…Elle est même très déconseillée, même si elle peut être utile pour débuter…

III°) PLAN

Il s'agit maintenant d'organiser la réflexion. Il faut toujours, au brouillon, faire un plan détaillé avant d'écrire la dissertation. Il n'y a pas de plan type. Le contenu et l'ordre des parties dépendent du sujet et de votre problématique. Si vous faites trois parties (ou quatre, pourquoi pas), dans chacune d'entre elles, une thèse doit être clairement exposée et défendue à l'aide d'arguments logiquement enchaînés.

A°) L'INTRODUCTION :

1°) Amener le sujet en partant d'exemples courts, d'une définition, d'expressions courantes, et éventuellement d'une citation si vous prenez le temps de l'expliquer en quelques lignes en montrant le lien direct qu'elle a avec le sujet. Ce travail est très proche de la première étape de l'introduction d'une explication de texte.

2°) Énoncer la question telle qu'elle figure dans le sujet.

3°) Expliquer en quoi cette question pose problème : Par une courte argumentation, révélez l'obstacle auquel vous êtes confronté, ce qui fait que répondre à la question posée ne va pas de soi. Bref, c'est la manière dont vous avez déterminé le problème contenu dans le sujet qui doit apparaître ici. C'est ici que vous devez faire apparaître deux choses apparemment contradictoires et qui pourtant semblent d'égale importance (cf. les formes logiques les plus courantes pour la formulation d'un problème, ci-dessus). En montrant que la question n'admet pas de réponse évidente, mais au moins deux réponses contradictoires, vous en montrez l'aspect problématique.

4°) Annoncer votre plan. Attention cependant à ne pas simplement proposer un vague programme après avoir posé votre problème, c'est-à-dire de formuler les choses de cette manière-là : « nous verrons A, puis B, enfin C ». Il manque dans ce type de formulation le lien problématique qui explique et justifie cet enchaînement. Cette annonce de plan ne doit pas se substituer à la position du problème. Il vous faut dire, par exemple, « nous examinerons dans quelle mesure telle thèse A peut se justifier,

avant de voir qu'elle ne peut suffire, puisque B, ceci posant la question de C » : rester dans l'interrogation sans donner à l'avance toutes vos conclusions !

B°) LE DÉVELOPPEMENT :

Il vous faut faire deux, trois, voire quatre parties (ce n'est pas interdit ; mais c'est VRAIMENT le maximum). Dans chaque partie, vous défendez et développez une thèse. Défendre signifie ici analyser la thèse, en en recherchant les présupposés et les conséquences. C'est par d'éventuelles conséquences inacceptables (des conséquences contradictoires entre elles, ou condamnables sur les plans pratique et/ou théorique, ou qui ne suffisent pas à « épuiser » le sens de la question) que vous rendez possible le passage d'une partie à une autre, la partie en question n'étant pas niée mais dépassée par la suivante. Pour cela, il est important de soigner le lien entre les parties, assuré par des transitions critiques.

1) PREMIÈRE PARTIE DU DEVOIR = Première thèse.

a) Le point de départ : On commence par le sens commun, par l'usage d'une expression courante, par exemple, d'un élément qui semble évident et simple, pour analyser et approfondir, afin d'accéder à une dimension plus philosophique de la réflexion. C'est à partir de là que vous pourrez commencer à argumenter.

b) L'argumentation est la série logique de vos idées. Elle vise à prouver, démontrer, illustrer, expliquer, convaincre ou réfuter : allez dans vos arguments du plus simple au plus complexe, du superficiel au profond, pour atteindre le niveau qui pourra répondre le plus finement possible à la question. Distinguez bien les étapes de votre démarche en composant et en ordonnant vos paragraphes. Chaque paragraphe doit correspondre à un argument. Sur votre brouillon, vous devez ordonner les idées et bien réfléchir à la progression des arguments. N'hésitez pas à changer cet ordre s'il ne vous paraît pas clair ou pertinent.

c) Un schéma logique utile : définition, présupposés, conséquences. Par exemple : Soit A un concept étudié (ou une idée particulière, ou un exemple qui l'illustre). Il faut tout d'abord le définir précisément, du moins dans les limites de ce que vous permet la thèse que vous défendez (dans « Qu'est-ce que comprendre autrui ? », vous n'allez pas dès le départ définir une fois pour toutes « comprendre autrui », mais, petit à petit, donner des définitions de plus en plus subtiles, par exemple). Puis, deux recherches doivent être menées concernant le concept étudié :

— les présupposés (causes, origine, fondements, principes, conditions de possibilité, etc.)

— les conséquences (effets, implications). Ainsi peut surgir un autre aspect, plus essentiel, qui doit être développé : la mise au jour d'un présupposé ou d'une conséquence permet de rendre « obligatoires », sur le plan logique, les étapes de votre argumentation : il faut que le correcteur ait l'impression, à la fin de votre copie, qu'il fallait passer, si l'on voulait répondre en toute rigueur à la question posée, par toute les étapes argumentatives qui ont été les vôtres, reliées sur le plan logique tout au long du devoir.

d) Les exemples illustrent les idées, mais ne doivent jamais se substituer à elles. Une argumentation n'est pas un catalogue d'exemples, aussi pertinents soient-ils. Mais les exemples sont importants, car ils nourrissent et enrichissent vos arguments. Plusieurs types d'arguments existent : – Exemples philosophiques : citation et/ou argument d'auteur. Attention cependant à ne pas réciter pour « épater » votre correcteur sur vos connaissances, cela n'est pas ce qui est attendu. Une citation n'a de valeur que si elle est adaptée au sujet et à votre raisonnement. Il faut l'expliquer, seul moyen de légitimer son exploitation. Inexpliquée, elle vous dessert, puisque vous ne montrez pas que vous l'avez comprise et que vous ne maîtrisez pas son utilisation. Un argument d'auteur est aussi valable qu'une citation. Si vous ne vous souvenez pas exactement d'une phrase, utilisez l'argument en nommant l'auteur. – Exemples non philosophiques : ils peuvent venir de tous les champs de la culture (anthropologie, histoire, sciences, littérature, art, religions, etc.). Il faut là-aussi montrer clairement le lien entre l'exemple et l'idée qu'il illustre. Il ne suffit pas de « raconter » un exemple pour que l'idée soit bien illustrée (attention au style « narratif »). L'exemple ne doit pas prendre plus de place que le raisonnement conceptuel, c'est-à-dire par arguments (mais celui-ci se nourrit d'exemples, sous peine de passer pour trop « abstrait »). Au total, vous devez enchaîner logiquement des arguments, de façon progressive, jusqu'à ce que vous ayez exploité le mieux possible le point de vue à défendre.

2) TRANSITION CRITIQUE : C'est une étape capitale. Vous devez absolument comprendre son rôle. Le passage d'une partie à la suivante doit être expliqué, justifié, convaincant. Vous montrez alors que ce n'est pas par un pur artifice que vous dépassez
Le point de vue défendu dans la partie précédente, mais à cause d'arguments de réfutation solides. Comment élaborer votre transition ? Schématiquement, en trois étapes :

a) Faire le bilan de la partie précédente : dire en une phrase l'idée essentielle à laquelle vous êtes parvenus.

b) Objection, réfutation : à partir d'un ou plusieurs éléments précédents, montrez qu'un aspect (présupposé ou conséquence) est intenable, indéfendable. Vous faites apparaître une limite de la thèse précédente.

c) Nécessité d'envisager un autre point de vue. Vous relancez la discussion en amenant la deuxième partie.

3) DEUXIÈME PARTIE = Un nouveau point de vue / une nouvelle thèse. Mêmes principes, même règles que pour la première partie.

4) **NOUVELLE TRANSITION CRITIQUE** (mêmes conseils que pour la précédente)

5) **TROISIÈME PARTIE (s'il y en a une)** = La thèse qui achève VOTRE parcours dissertatif. Mêmes principes et même règles que pour les parties précédentes.

C°) LA CONCLUSION

Il s'agit d'une rapide reprise logique de l'essentiel qui mène à votre prise de position finale. La conclusion marque votre engagement face au problème qui s'était posé. C'est donc l'aboutissement d'une pensée personnelle, même si vous vous êtes aidés de celle des grands philosophes pour progresser et argumenter.

IV°) RÉDACTION ET GESTION DU TEMPS DE L'ÉPREUVE

L'épreuve dure 4 heures : gérez bien ce temps. Deux grandes étapes sont à prévoir, avec, au départ, le choix du sujet (10 minutes grand maximum), et, à la fin, la relecture de la copie (15 minutes) :

A) LE TRAVAIL PRÉPARATOIRE : chercher (trouver…) et organiser (1h15 environ). – Le brouillon n'est destiné qu'au travail préparatoire : analyse du sujet, position du problème, matériaux divers (références philosophiques, exemples, …), plan détaillé, etc. Il ne faut pas y rédiger des paragraphes entiers en écrivant des explications complètes. Pour cela, schématisez les arguments, analyses, etc. – Lorsque vous avez un plan précis (parties, ordre des arguments, références, schémas conceptuels), vous pouvez écrire une première forme d'introduction au brouillon, ainsi que le tout début de votre première partie, pour vous « lancer ». À partir de là, vous savez où vous allez. Rédigez sur la copie.

B) LA COPIE : (2h15 environ) L'attention à l'écriture proprement dite de la dissertation est facilitée puisque vous n'avez plus le souci du plan. Il vous faut soigner la forme de votre expression : présentation, écriture, mise en page. Allez à la ligne quand c'est nécessaire (à chaque nouvel argument). De même, sautez deux lignes entre l'introduction et le développement et entre le développement et la conclusion. Au sein du développement, sautez une ligne entre chaque grande partie. Vous aiderez ainsi à la lecture et montrerez que votre réflexion est ordonnée. Soyez attentif à l'orthographe, au choix des termes, au niveau de langue, etc. – Soignez le contenu : ne pas répéter la même chose sous des formes différentes ; ne pas s'embarrassez de formules « compliquées » si l'idée est simple (ou même complexe : complexité n'est pas complication) ; faire des phrases plutôt courtes, plus faciles à maîtriser. – Pour éviter le hors-sujet, il faut relire régulièrement le sujet pour être sûr de ne pas se laisser emporter par une explication hors-cadre ou qui ne tient pas compte d'un aspect du problème que vous devez explorer. – La qualité d'une bonne copie ne tient pas au nombre de pages. Toutefois, trop courte, elle risque d'être elliptique (de passer sous silence des aspects importants) ou réductrice (ne pas exploiter « à fond » vos idées, en les caricaturant). Trop longue, elle peut noyer le sujet et le perdre. – L'ensemble doit être équilibré, en longueur et en densité. Chaque partie doit mobiliser votre réflexion de la même manière ; introduction, transitions critiques et conclusion doivent être solides. Quoi qu'il en soit, vous devez apprendre à vous connaître dans l'épreuve, en vous exerçant régulièrement à faire l'analyse d'un sujet, un plan, à rédiger une introduction, etc.

LA CONSCIENCE ET L'INCONSCIENT

1) Définir la notion et faire travailler les mots

A) Se constituer un lexique, explorer le vocabulaire Quand parle-t-on de « conscience » et d'« inconscient », et à quels domaines peut-on rapporter les différents usages de ces concepts ?

« Je suis un être conscient, pas quelqu'un que l'on peut manipuler »
« C'est une plante, elle est dépourvue de conscience »
« Il a perdu conscience, il n'est plus lui-même »
« Mon enfant prend peu à peu conscience du monde qui l'entoure » « Désolé, je n'avais pas conscience de ce qui se passait »
« Il s'est comporté comme un inconscient, et maintenant il en paie le prix » « J'ai pris cette décision en mon âme et conscience »
« Écoute ce que te dit ta conscience »

B) Repérer les principales confusions ou erreurs possibles • Conscience/conscient, inconscience/inconscient : l'inconscience est une forme de négligence, celle de l'inconscient qu'on accuse d'avoir été imprudent, ou alors elle est l'absence de conscience lucide, lorsque l'individu s'évanouit,

« Perd conscience (ou connaissance) ». En revanche, le conscient et l'inconscient désignent des sphères d'activité de l'esprit, ou psychè, qui sont étudiées par la psychanalyse, une discipline qui tente d'en explorer les structures dans un objectif thérapeutique (pour soigner des individus victimes de pathologies

– attention à ne pas parler de « folie », terme familier et insultant, sans valeur scientifique)

. • Conscience/esprit/âme/intelligence : tous ces termes semblent renvoyer à la même réalité (« ce qu'il y a en moi, ce qui fait ce que je suis »), mais il est nécessaire d'en distinguer les nuances :

– La conscience en général est un état de l'individu qui sait qui il est, où il est, ce qu'il peut ou ne peut pas faire dans le contexte où il se trouve. Plus généralement, c'est la faculté à « se voir » soi-même et à se reconnaître dans ses pensées et ses actions.

– L'esprit, dont le nom latin spiritus signifie « le souffle » était considéré autrefois comme un principe immatériel de vie. On en parle désormais davantage comme d'un « principe de la vie psychique », sans préciser nécessairement s'il s'agit d'une réalité matérielle ou immatérielle (voir les chapitres 13 et 14 sur le vivant, la matière et l'esprit).

– L'âme est un terme qui peut soit être synonyme de l'esprit au sens précédent, soit présenter une consonance plus religieuse, évoquant une réalité transcendante qui rapproche son possesseur de l'immatériel ou du divin. La notion d'esprit possède elle aussi cette double acception (la « spiritualité » appartient en effet à ce registre).

– L'intelligence est une faculté de calcul et de mise en relation des idées ou des concepts, afin de les comparer et d'en déduire d'autres idées ou jugements. Elle se rapproche en ce sens de la raison. La conscience se manifeste à travers l'intelligence et la raison, mais elle est bien plus que ce qu'expriment ces deux termes.
• Subjectivité / Objectivité : pour comprendre la différence entre ces deux termes, il faut penser à ce qui oppose un sujet et un objet. Le sujet, c'est l'individu qui pense, qui dis «-je », qui agit. L'objet, c'est littéralement ce qui est sous ses yeux, devant lui (voir le chapitre 11 sur la vérité, la raison et la science)

. – La subjectivité c'est donc ce qui fait le sujet, ce qu'on possède lorsqu'on est un sujet. Mais c'est aussi la caractéristique d'un jugement, qui est « subjectif » lorsqu'il relève uniquement du point de vue individuel d'un sujet particulier (mes goûts sont subjectifs, « je n'aime pas les carottes » est un énoncé subjectif).

– L'objectivité c'est au contraire le caractère de l'objet, ce qui le fait objet. Un jugement objectif, en ce sens, c'est ce qui tente de se rapprocher le plus possible de la réalité des choses, sans dépendre de mes goûts ou de mon point de vue personnel (« La Terre tourne autour du soleil » est un énoncé objectif). On peut donc être un sujet et tenir un discours objectif sur soi-même ou sur le monde.

C) Tenter une première définition développée : étymologie et termes techniques

Tenter une première définition développée : étymologie et termes techniques

• La conscience est un mot qui provient de la combinaison de deux termes latins, « cum » (avec) et « scientia » (la science, la connaissance). Elle signifie donc, d'un point de vue étymologique « savoir avec », « accompagner de savoir ». La conscience est en effet le phénomène par lequel nous accompagnons notre expérience du monde et de nous-mêmes d'un certain savoir, d'une certaine lucidité quant à ce que nous sommes, et cette face à quoi nous nous trouvons.

• La conscience, c'est le fait de « se savoir avec », d'accompagner chacune de nos expériences de cette intuition profonde de notre propre existence, de nos propres actions et de nos propres pensées. Il peut s'agir alors d'un état (quelque chose que nous sommes ou faisons « par définition », sans effort ou naturellement) ou bien d'une action, d'un effort vers quelque chose que nous ne possédons pas, que nous ne ferions pas spontanément (lorsque l'on devient « plus conscient », que l'on s'efforce de se rendre conscients de nous-mêmes et du monde qui nous entoure). Le fait d'appartenir à la catégorie des « être conscients » signifie que nous faisons partie des espèces qui savent qui elles sont, qui ont une connaissance plus ou moins étendue de leur environnement et de leurs interactions avec celui-ci (d'où le débat récurrent sur le caractère « conscient » de certains animaux particulièrement intelligents, auxquels on fait subir différents tests pour établir leur degré de conscience ; parmi ceux-ci, le test dit « du miroir », consiste à déterminer si des individus sont en mesure de comprendre que le reflet qu'ils voient dans un miroir les représente eux-mêmes).

-Dans le prolongement de cette idée, la conscience morale est une forme de lucidité quant à notre qualité d'êtres moraux, c'est-à-dire une attention envers ce que nous « dit » le devoir, ou quant au caractère immoral de ce que nous avons commis (la « voix » de la bonne ou de la mauvaise conscience) : la connaissance de nos mauvaises actions nous accompagne, « est avec » nous et ne nous lâche pas. Cependant, si cette conscience morale se rapproche davantage d'un sentiment immédiat ou d'une intuition, il nous est très difficile de dire d'où elle provient (de la nature ? de l'éducation ? de la société ?) et pourquoi elle devrait avoir une valeur supérieure à d'autres impératifs (la loi, la tradition…). En outre, elle peut nous confronter à des cas de conscience, des conflits entre valeurs de même importance (étudiez à ce sujet le concept de dilemme ; voir le chapitre 19 sur le devoir moral).

• La conscience est une propriété du sujet, qui, comme en grammaire, est l'être agissant, celui qui dis «-je », celui qui se trouve à la source de l'action qui se produit. Il peut s'agir d'une action de la pensée (calculer, se souvenir, imaginer) ou d'une action du corps (courir, sauter, interagir avec l'environnement). Dans chaque situation, c'est le sujet qui s'exprime. Le sujet semble donc, ici encore par son étymologie, « tout-puissant » par rapport aux actions qu'il exécute. Il est souverain de ses décisions, il est actif et non passif (il ne pâtit pas, il agit ; rappelons à ce sujet que le mot « passion » se comprend par opposition au mot
« Action »). Tout ce qui le concerne directement parvient à son attention, et, si certains aspects du monde extérieur ou de la personnalité d'autrui peuvent lui échapper, en revanche il semble raisonnable de supposer qu'il est parfaitement transparent vis-à-vis de lui-même. Mais plusieurs de nos expériences quotidiennes semblent aller à l'encontre de ce présupposé : il se peut que le sujet pensant et agissant ne sache pas toujours pourquoi il pense ou agit, qu'il éprouve des sentiments ou même prenne des décisions qui vont apparemment à l'encontre de ses propres idées. Se révèle ainsi une intériorité complexe, obscure où l'individu découvre sa propre incapacité à contrôler toutes les puissances qui déterminent son comportement.

• L'inconscient désigne alors dans ce cadre ce qui échappe à la conscience, ce qui relève de processus réels dont nous n'avons pas le sentiment, dont nous ignorons qu'ils se déroulent en nous, au moment où ils se déroulent. C'est la psychanalyse, dont l'une des figures

fondatrices fut Sigmund Freud (1856-1939), qui donna à ce concept une portée scientifique et philosophique nouvelle. La notion d'inconscient, en son sens élémentaire de « pensée non lucide », ou de phénomène psychique échappant au contrôle de l'individu, était connue de longue date lorsque la psychanalyse est apparue. En revanche, celle-ci s'illustra en élevant l'inconscient au statut d'hypothèse scientifique soutenant une pratique thérapeutique : l'inconscient devint alors une instance majeure du psychisme, dont Freud proposa une description systématique au fil de ses différentes « topiques ». Il n'était plus seulement « ce qui échappe à la pensée », mais une puissance identifiée, le siège de pulsions inconscientes dont il s'agissait d'explorer les structures et les mécanismes, de manière à traiter les troubles mentaux résultant de conflits psychiques refoulés.

2) Identifier les grands axes problématique

Les grandes notions		
Le sujet face à sa propre conscience	**La conscience face à la morale et au devoir**	**La conscience et le sujet face à l'inconscient**
Les axes problématiques		
-La question de l'identité humaine et de l'identité individuelle : Suis-je ce que ma conscience reflète de moi ? La conscience est-elle le propre de l'humanité ?	**-La question des cas de conscience ou des conflits entre les devoirs :** Dois-je écouter ma conscience quand celle-ci contredit la loi ? Ma conscience peut-elle s'opposer à ma culture ? Peut-elle s'opposer à la morale ?	**- La question du pouvoir de l'inconscient sur moi-même :** Est-il mon maître ? Ne suis-je en réalité que ce que mon inconscient fait de moi ?
La conscience et la liberté : Être conscient ou prendre conscience de quelque chose me rend-il plus libre ? Ma conscience me limite-elle, me freine-t-elle dans mon action ou mes sentiments ? **La conscience et la vérité : La conscience est-elle source d'illusions, d'erreurs ?** Est-ce ma société ou mon éducation qui font ma conscience de moi-même ? **La conscience et autrui : Mon rapport à autrui me permet-il de mieux me connaître ?** Peut-il mieux me comprendre que je ne me comprends moi-même ?	**La conscience et les passions :** Suis-je toujours moi-même lorsque je suis animé par la passion ? La maîtrise de soi est-elle une illusion de ma conscience ?	**La question de la connaissance de l'inconscient : est-il possible de le connaître clairement ? Scientifiquement ?** Qu'est-ce que cela change à ce que nous pensons savoir de nous-mêmes et de l'humanité ? **La relation ambiguë de la conscience et de l'inconscient :** Ma conscience et ma pensée ont-elles besoin d'un inconscient ? Sont-ils complémentaires ou adversaires ? Mon inconscient est-il vraiment différent de ma conscience, et à quel point ? Est-il un « autre moi-même » ?

3) Lire, apprendre et comprendre avec les auteurs

A) René Descartes

Extrait Discours de la méthode (1637)

« Mais […] je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité, je pense, donc je suis, était si ferme et si assurée, que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir, sans scrupule, pour le premier principe de la philosophie, que je cherchais.
Puis, examinant avec attention ce que j'étais, […] je connus de là que j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser, et qui, pour être, n'a besoin d'aucun lieu, ni ne dépend d'aucune chose matérielle. En sorte que ce moi, c'est-à-dire l'âme par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement distincte du corps ; et même qu'elle est plus aisée à connaître que lui, et qu'encore qu'il ne fût point, elle ne laisserait pas d'être tout ce qu'elle est. »

Pourquoi Descartes écrit-il cela ?

Le Discours de la méthode est d'abord un récit dans lequel Descartes explique les raisons qui l'ont poussé à vouloir refonder les sciences de son époque, trop incertaines, sur un fondement absolument solide, donc absolument vrai. Pour cela, il se livre à l'exercice du doute, qui, au fil de ses déductions, le mène à la vérité la plus certaine de toutes : « je pense, donc je suis ». De cette vérité, il déduit aussitôt une autre thèse : je suis une « chose qui pense ». Tout ce qui fait ma réalité, mon expérience du monde et mon identité, c'est ma pensée. Elle est à la racine de tout ce que je me représente et de tout ce que je ressens, car à chaque instant je sais que je ressens ceci, que je perçois cela, que j'imagine ceci ou que je pense cela. En ce sens, je suis parfaitement transparent à moi-même, car je suis « dans » la pensée qui fait ma réalité. La pensée et l'âme qui se trouve à sa racine (la « substance pensante ») est plus facile à connaître que n'importe quelle autre réalité hors de moi (et notamment le corps).

Quelles sont les idées centrales ?

• La certitude de mon existence comme sujet pensant : je ne peux pas penser que je n'existe pas, et je suis dans une position d'observateur privilégié de ma propre pensée. Cette pensée, c'est moi qui en suis l'acteur, ou le directeur : je pense selon ma volonté, personne ne peut me forcer à penser autrement que je ne pense moi-même.

• La transparence à soi du sujet pensant : rien, dans la pensée qui me constitue, ne peut m'échapper, car il serait absurde que je sois extérieur à ce qui me constitue moi-même.

De tout ce qui se passe en moi, du moindre désir à la moindre pensée, de la moindre sensation à la moindre imagination, je suis le spectateur ou l'observateur privilégié. C'est ce qui se passe en-dehors de moi, dans les corps et dans le monde matériel, qui manque de clarté et d'évidence : c'est par une prudente analyse que je découvrirai les secrets du monde extérieur, mais mon intériorité ne possède pour moi aucune zone d'ombre.

B) Sigmund Freud

Extrait La Métapsychologie (1915) (trad. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Gallimard, 1968)

« [L'hypothèse de l'inconscient] est nécessaire, parce que les données de la conscience sont extrêmement lacunaires ; aussi bien chez l'homme sain que chez le malade, il se produit fréquemment des actes psychiques qui, pour être expliqués, présupposent d'autres actes qui, eux, ne bénéficient pas du témoignage de la conscience. […] notre expérience quotidienne la plus personnelle nous met en présence d'idées qui nous viennent sans que nous en connaissions l'origine et de résultats de pensée dont l'élaboration nous est demeurée cachée.

Tous ces actes conscients demeurent incohérents et incompréhensibles si nous nous obstinons à prétendre qu'il faut bien percevoir par la conscience tout ce qui se passe en nous en fait d'actes psychiques ; mais ils s'ordonnent dans un ensemble dont on peut montrer la cohérence, si nous interpolons les actes inconscients inférés. Or, nous trouvons dans ce gain de sens et de cohérence une raison, pleinement justifiée, d'aller au-delà de l'expérience immédiate. Et s'il s'avère de plus que nous pouvons

fonder sur l'hypothèse de l'inconscient une pratique couronnée de succès, par laquelle nous influençons, conformément à un but
Donné, le cours des processus conscients, nous aurons acquis, avec ce succès, une preuve incontestable de l'existence de ce dont nous avons fait l'hypothèse. »

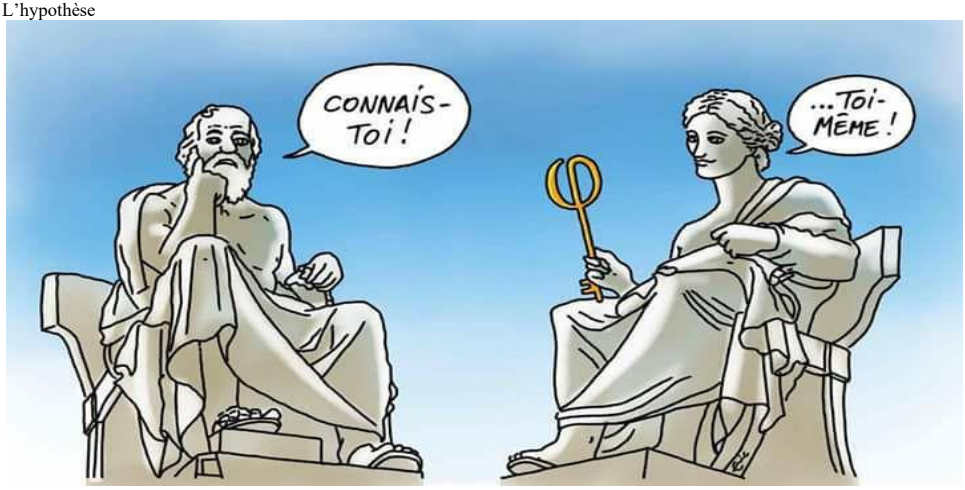
Pourquoi Freud écrit-il cela ?

La naissance de la psychanalyse est associée à l'énoncé d'une hypothèse (une supposition rationnelle), l'hypothèse de l'inconscient : une partie de notre vie psychique (c'est-à-dire de l'activité de notre esprit) répondrait à des mécanismes inconscients dont nous-mêmes, sujets conscients, n'aurions aucune connaissance claire et immédiate.

Les rêves, les lapsus, les actes manqués, mais également les troubles pathologiques du comportement, ne seraient pas le fait du hasard, mais d'une activité psychique qui nous est cachée à nous-mêmes. Freud doit prouver la pertinence de cette hypothèse.

Quelles sont les idées centrales ?

• La preuve de l'hypothèse par la cohérence qu'elle apporte : en bon scientifique et médecin, Freud se refuse à s'en remettre simplement au hasard, au destin ou à la malchance pour expliquer l'apparition de phénomènes qui semblent absurdes ou inexplicables, comme les rêves ou les manifestations de ce qu'on appelait autrefois la « folie », voire la « possession ». L'hypothèse



LA CONSCIENCE CE QU'IL FAUT SAVOIR :

Chez Descartes la pensée et la conscience font qu'une seule et même chose. A la recherche d'une vérité absolument indiscutable a entreprit de douter de dérouter aussi bien des réalités sensibles que celles qui sont dans la pensée. La seul vérité qu'il réussit à réussite l'obstination de son doute et celle de sa pensé consciente << je pense donc je suis. >> Si le doute permet aux sujets de se retirer de façon artificielle de façon abstraite du monde de son existence, il ne lui donne pas pour autant le pouvoir de faire abstraction de l'existence de sa pensée. Le doute ne disparaît pas la pensée. C'est dans cette même logique que HUSSERL affirme. Aussi nous retrouvons le même point de vue chez Descartes qui affirme: << Toute conscience est conscience de quelque chose. >>, << La pensée est un attribut qui m'appartient, elle seule ne peut être détaché de moi, si je cessais totalement de penser, je cesserais en même temps tout à fait d'être. La conscience se manifeste sur deux plans :

*** CONNAISSANCE**
*** MORALE**

– SUR LE PLAN CONNAISSANCE :

L'homme montre qu'il est conscient par la prise de conscience de soi et la conscience du monde. Contrairement à l'animal, l'homme s'interroge sur lui- même pour se connaître et s'interroge également sur le monde pour le connaître.

–**SUR LE PLAN MORALE :** L'homme se montre qu'il est conscient parce qu'avant d'agir, pendant son action et après l'action, il s'interroge sur la moralité de ses actions, il se demande si ce qu'il fait est bon ou mauvais. L'animal n'est pas capable d'une telle opération.

A) Conscience de soi et connaissance de soi

Définitions : La conscience est un état et une activité de l'esprit qui signifie étymologiquement « avec savoir », ou « savoir avec ». Un être conscient, c'est un être qui se représente avec lucidité son propre état, mais aussi l'ensemble des objets qui l'entourent. La conscience peut s'opposer : À l'inconscience, c'est-à-dire l'état dans lequel est une personne qui dort, par exemple, mais aussi un individu imprudent, qui néglige les conséquences de ses actes ; À la non-conscience, qui caractérise la plante ou n'importe quel objet inanimé ; À l'inconscient (terme psychanalytique). Avoir conscience de soi, c'est sentir et savoir que nous sommes les sujets de nos actions comme de nos représentations. On peut alors parler de conscience au sens « cognitif », c'est-à-dire qui a rapport à nos connaissances ; elle se distingue de la conscience de l'être éveillé, qui n'est pas inconscient. La conscience morale est un sentiment intime de ce qui est bien et de ce qui est mal, qui nous pousse à agir dans un sens moral ou à condamner les conduites qui s'y opposent. C'est le sens « pratique » de la conscience.

B) S'il est sûr que nous savons qui nous sommes, savons-nous pour autant ce que nous sommes ?

La connaissance de soi est présentée dès les origines de la philosophie comme un impératif suprême, dont la formulation la plus célèbre est le « Connais-toi toi-même » inscrit à l'entrée du temple de Delphes. Conscience de soi et connaissance de soi se distinguent comme les deux questions : « qui sommes-nous ? » et « que sommes-nous ? ». Si la conscience de soi semble être un état spontané, naturel, la connaissance de soi en revanche requiert un effort, car il ne me suffit pas de savoir que j'existe en tant qu'individu pour connaître la nature qui me constitue. Pour autant, conscience de soi et connaissance de soi sont complémentaires : l'une a besoin de l'autre pour s'accomplir entièrement.

C) Que puis-je connaître de moi-même ?

C'est notre existence empirique qui est pour nous le premier moyen d'accéder à ce que nous sommes. Cette existence implique que nous sommes des êtres incarnés, des êtres de chair, qui possèdent un corps capable d'agir et d'éprouver des sensations ou des émotions. Peut-on pour autant affirmer que nous sommes ce corps qui agit, bien que nous soyons sûrs que ce corps nous appartient ?

Notre corps est une réalité matérielle, instable et changeante, comme le sont nos émotions, alors que notre identité demeure malgré les changements. On peut évoquer deux traitements possibles de ce problème : Soit soutenir avec Descartes que notre âme est d'une nature entièrement distincte du corps, à laquelle nous pouvons accéder par un raisonnement méthodique. L'âme est pourtant susceptible de sentir, d'imaginer, d'être émue : elle n'est pas séparée du corps, elle en est distincte (différente), mais elle lui est unie. Soit affirmer avec Hume que le moi est inconnaissable, ou plus exactement inaccessible à la raison : la raison, en effet, doit toujours s'appuyer sur l'expérience, et cette expérience ne nous livre aucune réalité purement spirituelle, aucun « cogito » qui soit seulement « de la pensée » et pas une réalité que l'on peut sentir.

D) Conscience et action

La question de la conscience morale « Agir en son âme et conscience », « le poids de la conscience », sont des expressions qui traduisent l'impact que la conscience peut avoir sur nos choix et nos attitudes d'un point de vue moral.

Une personne « inconsciente », cela peut désigner une personne évanouie. Cela peut aussi désigner une personne imprudente, ou quelqu'un qui ignore involontairement ou délibérément les conséquences morales de ses actions. La conscience est donc aussi ce par quoi nous nous reconnaissons comme des individus moraux aspirant au bien. Rousseau approfondit cette idée dans l'Émile : la raison nous permet seulement de connaître le bien et le mal, sans influencer nos choix à leur égard, tandis que la conscience est ce grâce à quoi nous pouvons aimer le bien, rejeter le mal, et agir en conséquence.

La conscience de soi comme fondement de toute connaissance possible

A) Pourquoi la conscience de soi est-elle la vérité la plus certaine que nous puissions atteindre ?

La philosophie de Descartes consiste à dégager un fondement absolument certain pour toutes nos connaissances. Il parvient, au terme d'un raisonnement méthodique, à établir que la seule connaissance dont je ne puisse pas douter, c'est de ma propre existence, qui s'atteste à travers le fait que je suis précisément en train de penser : si je peux douter de tout, c'est que je pense, et si je pense, c'est que je suis. C'est le sens de la formule « je pense donc je suis », cogito ergo sum en latin.

B) Comment rendre raison de la continuité de notre existence et de nos pensées ?

La conscience de soi est aussi la conscience d'être et de demeurer la même personne, identique à travers le temps. Et ce, malgré les changements qui affectent mon corps. Mais si le corps est le seul support de mon identité, et que lui-même change constamment, qu'est-ce qui garantit que de ma naissance à ma mort, je reste la même personne ? Si je ne suis que mon corps, et que mon corps ne cesse de changer, comment puis-je affirmer que je reste la même personne ?

Locke répond à cette interrogation par la thèse selon laquelle la conscience de nos actions et de nos états présents et passés, conscience elle-même conservée par la mémoire, assure la continuité de l'identité personnelle. L'identité, c'est la conscience de soi, qui est aussi mémoire de soi. Kant, en revanche, présente le « je pense » comme ce qui garantit la cohérence passée et présente de toutes nos représentations, intellectuelles et sensibles, et cette forme se manifeste aussi à travers l'unité de notre pensée.

C) Prendre conscience de soi, est-ce simplement se penser ou se représenter soi-même ?

La phénoménologie insiste sur le fait que la conscience s'éprouve non comme un état stable, mais comme une visée qui porte en elle la possibilité de l'objet perçu, sans laquelle aucune perception réelle ne peut avoir lieu. « Toute conscience est conscience de quelque chose » : cela signifie que notre conscience ne reçoit pas les objets extérieurs de façon passive (comme l'œil et ce qu'il voit), mais que la conscience est entièrement tendue vers ses possibles objets de connaissance. La conscience porte en elle la possibilité de l'objet perçu, sans laquelle aucune perception réelle ne peut avoir lieu. La conscience est, en ce sens, intentionnelle et dynamique.

De la conscience de soi à l'illusion sur soi

A) Se tourner vers soi-même, n'est-ce pas se détourner de la vérité ?

Si l'on peut affirmer que la connaissance de soi mène à la sagesse, il y a des façons de se tourner vers soi qui s'apparentent au narcissisme, et ne conduisent qu'à l'effacement du monde et d'autrui au profit de l'adoration d'une image déformée de ce que nous sommes. Rousseau dénonce l'amour-propre, à l'origine de la plupart des vices de l'homme moderne, qui est poussé à agir afin qu'autrui l'aime autant qu'il s'aime lui-même. Pascal invite l'homme égoïste et futile à se regarder réellement tel qu'il est, c'est-à-dire comme un être misérable, pour qu'il abandonne les faux plaisirs que lui offre le divertissement, et se tourne enfin vers Dieu.

B) **Sommes-nous les seuls maîtres en la demeure de notre esprit ?**

La psychanalyse, ou « psychologie des profondeurs », démontre que la connaissance de soi ne s'articule pas nécessairement avec une parfaite maîtrise de notre esprit et des forces qui le parcourent. De nombreuses pathologies mentales et autres troubles de la personnalité (névroses) découlent d'une tension non assumée entre le conscient et l'inconscient, autre instance tout aussi déterminante dans la compréhension de notre esprit ou psyché. Ces tensions trouvent une multitude de moyens de se manifester à la surface de l'activité mentale (lapsus, actes manqués, rêves, voire délires, etc.), mais leur signification n'est jamais explicite, et demande à être analysée (ainsi en va-t-il du « contenu latent » de nos rêves). Découvrir After-classe Premium Embarque nos contenus avec toi La conscience de la notion philosophique permet de désigner la relation qui lie l'être humain en lui-même d'une part et d'autre part avec son environnement extérieur. Il s'agit de l'intuition que l'esprit a de ses propres actes et de sa propre perception.

DESCARTES

BIOGRAPHIE

René Descartes est un mathématicien, physicien et philosophe Français, né le 31 Mars 1596 à La Haye-en Touraine, aujourd'hui Descartes, baptisé le 3 Avril 1596 dans l'église Saint – Georges de Descartes, et mort le 11 Février1650 à Stockholm. Il est considéré comme l'un des fondateurs de la philosophie moderne. Il reste célèbre pour avoir exprimé dans son Discours de la méthode le cogito « je pense, donc je suis ». Fondant ainsi le système des sciences sur le sujet connaissant face au monde qu'il se représente. En physique, il a apporté une contribution à l'optique et est considéré comme l'un des fondateurs du mécanisme. En mathématiques, il est à l'origine de la géométrie analytique. Certaines de ses théories ont par la suite été contestées (théorie de l'animal-machine) ou abandonnées (théorie des tourbillons ou des esprits animaux). Sa pensée a pu être rapprochée de la peinture de Nicolas Poussin pour son caractère clair et ordonné, r approchement qui semble contradictoire. Le cogito marque la naissance de la subjectivité moderne. Le discours de la méthode s'ouvre sur une remarque proverbiale « le bon sens est la chose la mieux partagée » pour insister davantage sur l'importance d'en bien user au moyen d'une méthode qui nous préserve, autant que faire se peut, de l'erreur. Elle se caractérise par sa simplicité et prétend rompre avec les interminables raisonnements scolastiques. Elle s'inspire de la méthode mathématique, cherchant à remplacer le syllogistique aristotélicien utilisée au moyen Age.

AUTRUI

Qu'est-ce qu'autrui ?

Un autre moi-même, c'est-à-dire celui qui est à la fois comme moi et autre que moi, un moi qui n'est pas moi (pour reprendre Sartre). Rencontrer autrui, cela suppose donc d'une part la vie en communauté ; mais d'autre part, comme je ne saurais être moral tout seul, la moralité elle-même suppose la rencontre d'autrui. Autrui désigne l'autre, en tant qu'il est cependant mon semblable. Autrui est un *alter ego*, c'est-à-dire à la fois un autre moi, et un autre que moi. C'est cet entrelacement du même et de l'autre en autrui qui fait l'objet d'un questionnement philosophique.

Comment définir ce qu'est autrui ?

La réponse semble simple : autrui, ce sont les autres hommes dans leur ensemble. Cela signifie que je ne comprends jamais autrui comme étant seulement autre chose que moi, une chose parmi les choses. Dès la **perception**, je ne vise pas autrui comme je vise une chose inerte, c'est-à-dire comme une pure **altérité** : autrui est tout à la fois *autre* que moi et *identique* à moi. En termes platoniciens, autrui entrelace le **même** et l'**autre**.

Quel rapport existe-t-il entre moi et autrui ?

L'autre, un moi universel. Ce souci de définir le semblable en termes universels est à porter au crédit de la philosophie rationaliste et de la religion chrétienne. En définissant l'homme comme un animal raisonnable, Aristote signifie que l'universel, c'est-à-dire la raison, se singularise dans chaque individu concret. Ce n'est pas un statut social ou ethnique qui fait un homme, c'est le fait qu'il ait une âme. "L'homme c'est l'âme" dit Socrate. La philosophie nous apprend ainsi à identifier en l'autre celui qui participe d'une raison commune. Elle établit clairement avec Kant, par exemple, que la raison est synonyme de liberté et qu'elle est le fondement de la dignité humaine. D'où la possibilité de distinguer l'ordre des choses et celui des personnes et de justifier l'obligation morale du respect.

« Je ne peux pas limiter mon désir en m'obligeant sans poser le droit d'autrui à exister, réciproquement reconnaître autrui c'est m'obliger de quelque manière ; obligation et existence d'autrui sont deux possibilités corrélatives. Autrui est un centre d'obligation pour moi et l'obligation est un abrégé abstrait de comportements possibles à l'égard d'autrui » Paul Ricœur.

Si la distinction des personnes et des choses est liée à l'obligation morale, il s'ensuit qu'elle n'est pas une donnée phénoménologique. Le dévoilement moral d'autrui ne peut pas faire l'objet d'une description phénoménologique parce qu'il implique un lien éthique initial, une distinction a priori. Kant définit cette distinction comme un postulat1 de la raison pratique. Par raison pratique, il entend la raison qui se représente la loi morale et en fait son principe de conduite, indépendamment d'une déduction analytique du concept positif de liberté et de dignité, puisque ces dernières seraient également déduites de la loi morale.

- Un postulat est une proposition in démontrée et indémontrable qu'on nous demande d'admettre.
C'est-à-dire l'**autre moi**. **Husserl** montre que cette distinction, Autrement dit, Kant pose de manière théorique l'existence d'un individu de nature raisonnable, capable de se rendre indépendant des inclinaisons naturelles et capable d'instituer un monde régi par une loi morale. Cette capacité morale fait participer l'homme à un autre règne que celui de la nature (ordre sensible), elle le fait participer à un règne éthique (ordre intelligible) que Kant appelle **le règne des fins**. Le philosophe entend par là, un monde où tous les êtres raisonnables seraient systématiquement liés sous des lois communes, ces lois étant inspirées par l'obligation morale de « traiter l'humanité en sa personne et en la personne de tout autre, toujours en même temps comme une fin et jamais simplement comme un moyen ». Seule cette capacité morale confère à l'homme une dignité, le fait exister comme une fin en soi et en fait un objet de respect. Il s'ensuit que « le règne des fins » est la communauté éthique que les personnes formeraient ensembles, si chacun se situait par rapport à tous selon la réciprocité du respect. Au terme de cette analyse, on comprend que ce n'est pas par l'acte du cogito que l'existence d'autrui est posée (impasse du cartésianisme) ; ce n'est pas non plus par le seul mouvement de l'existence (impasse de la phénoménologie) ; c'est par l'acte d'une volonté morale ou volonté d'agir par devoir. L'amour de bienveillance serait donc guidé par une éthique du respect
Quant au christianisme, il invite les hommes à s'identifier en termes universels car nous sommes tous enfants d'un même Père.

Il n'y a pas de privilège pour un membre particulier de la famille humaine, les enfants d'un même Père sont tous égaux dans l'amour du géniteur. « Il n'y a plus ni Juif ni Païen, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme, car tous, vous ne faîtes qu'un dans le Christ Jésus » St Paul. L'implication pratique d'un tel présupposé est l'amour. Les enfants d'un même Père sont des frères et ce qui doit unir les membres d'une famille, c'est la fraternité. Il s'ensuit que le christianisme a fait de l'amour du prochain un devoir. Il dit « le prochain », il ne dit pas autrui, comme s'il fallait effacer la distance pour ne retenir que la proximité. Le plus lointain est aussi le plus proche. L'ennemi autant que l'ami est le prochain et chacun est tenu pour l'amour du Père d'aimer. « Aime le Seigneur ton Dieu et ton prochain comme toi-même » dit le commandement divin. Il ne s'agit pas de l'amour charnel ou possessif (éros), mais la charité envers autrui (agapè), qui valorise l'objet aimé. L'amour biblique introduit donc une disposition de soi (une volonté) pour accomplir tous ses devoirs envers le prochain (et donc envers les principes moraux de la religion), pour qu'autrui soit également disposé à être bon (et lui-même respectueux des principes moraux).
Un rapport relatif de soi à l'autre
Nous avons retenu du **solipsisme** cartésien l'idée que le **moi** est plus certain que le monde : il y a d'abord le moi, puis ensuite seulement le **monde** et **autrui**. Selon Descartes en effet, je n'ai pas besoin d'autrui pour avoir conscience de moi ; mais tout seul, puis-je avoir conscience d'exister ? Husserl va montrer que la conscience n'est pas une substance, mais une **ouverture à l'altérité** : je n'ai pas d'abord conscience de moi, puis d'autrui et du monde, parce que ma conscience est d'emblée *rapport* au monde et à autrui. Le monde dont je suis conscient n'est pas un désert vide, car je peux deviner la trace d'autrui derrière les choses : le chemin sur lequel je marche n'a pas été tracé par mes seuls pas.

En quoi la visée d'autrui est-elle spécifique ? À même la perception, je distingue moi, les autres choses que moi, et autrui, qui semble toute naturelle, est en fait très complexe, et repose en dernière analyse sur le langage : **autrui, à la différence des choses, *répond* quand je lui parle.**
Par le langage, je suis avec autrui en situation de **compréhension réciproque** (ce pourquoi, d'ailleurs, je ne me comporte pas de la même façon seul que devant autrui). Le langage fonde donc la « communauté intersubjective ».

-Un langage que je serais seul à comprendre serait au mieux un code, au pire un charabia : par le seul fait que je parle une langue, je ne suis jamais seul, parce que parler une langue, c'est d'emblée appartenir à une communauté, m'excluant alors des autres communautés.

2) Intersubjectivité : Du latin *inter*, « entre », et *subjectus*, « sujet ». Terme phénoménologique utilisé par Husserl pour désigner la relation réciproque des consciences les unes avec les autres, comme étant à l'origine de la constitution d'un monde

commun. Autrui n'est pas coupé de moi, mais je le découvre en même temps que moi-même dans la possibilité du dialogue et le partage d'un monde commun.

3) La déviance correspond à tout comportement ou opinion pouvant s'écarter des normes sociales et pouvant susciter une certaine réprobation. Les comportements concernés sont donc très divers : crimes et délits, suicide, toxicomanie, alcoolisme, handicap, mouvances musicales, transgressions sexuelles, sorcellerie… Un déviant est une personne qui transgresse une norme juridique ou morale.

En effet, l'histoire montre que, contrairement au parti pris universaliste, la tendance des hommes n'est pas de fonder leur identité commune de telle sorte qu'ils puissent reconnaître en tout homme, universellement leur semblable. Il faudrait mettre entre parenthèse l'identité sexuelle, ethnique, nationale, religieuse, linguistique pour définir l'identité humaine en termes universalisables, ce qui est difficile. Spontanément, mes semblables sont ceux qui appartiennent au même groupe que moi, auquel je peux m'identifier. Autrui correspond alors à celui qui est en dehors du groupe, de la communauté, qui ne possédera donc pas les mêmes traits distinctifs et caractéristique du groupe. La notion d'humanité, englobant sans distinction de race ou de civilisation, toutes les formes de l'espèce humaine, est d'apparition fort tardive et d'expansion limitée. Les implications pratiques d'une telle identification sont dramatiques. Puisqu'il y a des hommes qui ne sont pas vraiment mes semblables, je n'ai pas à leur égard les devoirs dus aux membres de mon groupe. Cette mécanique de la pensée à pousser à l'ostracisassions de certains groupes ou communautés tout au long de l'histoire, lorsque l'affirmation d'un groupe se fait au détriment d'un autre. Ainsi se justifie une morale collective cautionnant l'exclusion, l'apartheid, l'intolérance, la xénophobie, au mépris de la morale tout court nous faisant obligation de voir en tout homme, quelle que soit son appartenance ethnique, celui qui a droit au respect (morale rationaliste laïque) ou à l'amour (morale religieuse de tradition chrétienne).

C'est donc ce même communautarisme millénaire qui, en instaurant des mécanismes disciplinaires et de normalisation pour définir et forger l'appartenance à une communauté a également poussé au développement du principe de déviance sociale, soit un étiquetage négatif pour celui qui dévie d'une norme établie.3 Par exemple, dans *Outsiders* Becker cherche à montrer que la marijuana n'est devenue illégale aux États-Unis qu'à la suite d'une campagne menée par des « entrepreneurs de morale ». Toute étude de la déviance, pour Becker, ne doit pas penser les actions comme, en soi, déviantes, mais comme ayant été définies comme telles par les entrepreneurs de morale, en un temps donné. La déviance ne serait donc plus uniquement le produit de celui qui transgresse la norme mais aussi de la réaction de la société à cette transgression. Le facteur personnel reste cependant prépondérant, le déviant devant passer par plusieurs étapes avant d'être étiqueté délinquant : apprendre à fumer et à éprouver les plaisirs de la drogue, puis apprendre à se procurer la marijuana pour devenir un fumeur régulier, et reconsidérer l'image négative du drogué (par exemple comme un être ne sachant pas 4 se contrôler) pour préserver son estime de soi. La délinquance est donc, pour Becker, le résultat d'un processus d'apprentissage social, qui passe par une redéfinition de son identité sociale.

En quel sens ai-je besoin d'autrui pour être conscient de moi-même ?
Pour Hobbes, j'ai besoin d'autrui parce qu'il est dans la nature humaine de désirer qu'autrui admette ma supériorité. La nature humaine révèle donc un désir de pouvoir sur autrui. Hegel juge cette thèse insuffisante, car Hobbes suppose une nature humaine antérieure à la rencontre d'autrui. Mais selon Hegel, je ne suis homme que si l'on m'accorde ce statut. Le désir de pouvoir, et donc le besoin d'autrui n'est pas seulement révélateur, mais bien constitutif de mon humanité.

Humanité : Par opposition à l'animalité, l'humanité est l'ensemble des caractéristiques propres au genre humain. Sur le plan moral, l'humanité en moi comme en autrui est considérée par Kant comme ce qui nous confère un caractère sacré, qui oblige absolument et sans restriction au respect.

Pour Husserl, la visée d'autrui est en soi spécifique et diffère de la visée de tout autre objet intentionnel, parce que je sais qu'autrui me voit le voir : autrui est bien un objet de ma perception parmi tous les autres, mais il diffère de tous les autres objets parce que je suis moi-même un objet de sa perception. Il est vrai que c'est également le cas avec les animaux : mais même si je sais qu'un animal me voit lorsque je le regarde, je ne sais pas quel sens il peut bien donner à cette perception.

Face à autrui, je peux m'assurer de la signification qu'il donne à ce qu'il voit de moi par le langage : parce qu'autrui peut me parler, je suis face à lui en situation de compréhension réciproque. Paresser lorsqu'on a du travail sous le regard de son chien n'est pas un problème ; mais si autrui me voit dans cette situation, j'en suis gêné, parce que je sais le sens qu'il donne à mon comportement. Autrui n'est donc pas celui qui a des devoirs envers moi ; c'est bien plutôt moi qui ai toujours des devoirs envers lui, parce que c'est aussi à travers lui que je me juge.

Quel est le sens de la thèse de Hegel ? Selon Hegel, l'humanité ne nous est pas donnée à la naissance, au contraire, elle est gagnée si nous voyons autrui nous l'accorder, car c'est lui qui me donne le statut d'être humain. Il faut le miroir de l'autre pour que la conscience de nous-même ne soit pas une illusion : ce qui différencie le fou qui se prend pour Napoléon, et Napoléon

lui-même, c'est qu'autrui ne reconnaît pas que le fou est ce qu'il croit être. Or, la reconnaissance par l'autre ne passe pas simplement par la reconnaissance de l'autre : tel est le véritable sens de la dialectique du maître et de l'esclave.

Qu'est-ce que la reconnaissance d'autrui ? Je reconnais autrui comme un homme, et en échange, il fait de même. Hegel va montrer en quoi cette thèse est absurde : si je cesse de dominer autrui, si je le reconnais comme un autre homme, alors, c'est lui qui va me dominer. La reconnaissance est donc pour Hegel « une rivalité à mort » dont l'enjeu est le choix entre la vie et la liberté. Dans la lutte pour la reconnaissance, l'esclave est le premier à lâcher prise : il préfère abandonner sa liberté plutôt que de risquer sa vie. Le maître arrive donc à obliger l'autre à le reconnaître comme étant un homme, c'est-à-dire comme étant libre ; et en acceptant de reconnaître le maître, l'esclave accepte d'être asservi, c'est-à-dire de ne pas être lui-même reconnu comme homme. Selon Hegel, c'est finalement le maître qui devient inhumain en refusant le statut d'homme à l'esclave. Il est en réalité esclave de son désir qui l'enchaîne au plaisir. Faisant d'autrui un moyen d'assouvir ses désirs, et non une fin en soi, le maître méconnaît la liberté véritable : je ne suis vraiment libre que si je reconnais autrui, malgré toutes ses différences, comme étant le même que moi.

La moralité ne se fonde donc pas sur un prétendu « droit à la différence », bien au contraire : c'est parce qu'autrui, malgré ses différences, appartient au même, c'est-à-dire à l'humanité, que j'ai des devoirs moraux envers lui ; c'est pourquoi Rousseau faisait de la pitié, sentiment naturel par lequel je m'identifie aux souffrances d'autrui, le fondement de la moralité. Rousseau pose la pitié, ou compassion suscitée par le malheur d'autrui, comme le sentiment caractéristique de la nature humaine. La tradition philosophique insiste en général davantage sur l'ambivalence de ce sentiment, qui permet d'asseoir sa domination sur autrui. En effet, cette tendance humanitariste à considérer l'autre comme un être en souffrance ayant besoin de moi pose un rapport équivoque qui peut cautionner un rapport de domination (celui qui souffre et qui est dans le besoin est alors un être inférieur à moi). En outre, cette affection pour l'autre ne suppose pas nécessairement une véritable sortie de soi. Or sans celle-ci, il est vain de croire qu'il puisse y avoir position d'autrui comme une altérité irréductible à soi, il peut s'agir d'une simple projection de soi sur l'autre. Pour que l'autre soit posé dans son altérité, il faut transcender le pathos. Un sentiment plus noble serait donc de poser le mécanisme de solidarité sur la dignité humaine.
La dialectique du maître et de l'esclave.

L'homme consomme d'autres êtres vivants pour se nourrir. Cette négation pratique permet à la conscience de parvenir à la certitude d'elle-même : l'homme y devient un être pour soi. Mais la certitude purement subjective d'être n'est pas encore la vérité : il faut donc impérativement que la conscience de soi soit reconnue comme telle par une autre conscience de soi, et voilà le thème de la lutte pour la reconnaissance, lutte dont la mort est le risque et la liberté, l'enjeu. Chacun veut être reconnu par l'autre pour ce qu'il veut être, à savoir un individu conscient et libre. Or, il n'y a aucune raison pour qu'autrui me donne ce que je recherche, parce que si j'obtiens satisfaction, je n'aurai plus rien à lui demander et donc plus aucun motif de le satisfaire à son tour. Le premier qui reconnaît à l'autre la liberté lui a donné tout ce qu'il désirait ; loin de lui reconnaître la liberté en retour, alors, celui qui a été reconnu asservit celui qui l'a reconnu comme un individu libre, c'est-à-dire le prive de sa liberté et en fait son esclave. On peut songer au statut de l'esclave grec : celui qui sur le champ de bataille a renoncé à se battre parce qu'il avait peur de mourir,
Celui-là aura la vie sauve s'il dépose les armes, mais il deviendra l'esclave de son triomphateur. Celui qui a préféré mourir que perdre la liberté remporte donc le combat et asservit l'autre : il exerce alors sa domination et fait du vaincu l'instrument de sa satisfaction. Le vaincu devient esclave, c'est-à-dire une force de travail mise au service du vainqueur : mais dans sa servitude, il apprend à travailler et à renoncer à ses désirs, puisqu'il ne peut plus les satisfaire Ici, la situation s'inverse : le maître, habitué à voir le moindre de ses désirs satisfaits sans avoir rien à faire, se révèle être l'esclave de son esclave ; et l'esclave, parce qu'il a dans la douleur appris à se rendre maître de la nature hors de lui par le travail et en lui par la maîtrise des désirs, s'avère être véritablement libre.

On peut en déduire deux conclusions. Mon humanité ne m'est pas donnée à la naissance : elle ne m'est accordée que si autrui me la reconnaît, et cette reconnaissance n'est pas simplement révélatrice, mais bel et bien constitutive. Cependant, au moment même où le maître refuse de reconnaître l'humanité du vaincu et en fait son esclave, c'est lui qui se montre inhumain : au terme du processus, c'est l'esclave alors qui accèdera à la liberté véritable. 6 La thèse constructiviste.

En opposition avec cette dialectique du maitre et de l'esclave, ne peut-on pas être un homme libre, s'affranchir de ces rapports dominants-dominés avec autrui ?

Selon Épictète, l'être humain est défini comme l'être qui a « été confié au souci de soi ». Les hommes doivent veiller sur eux-mêmes individuellement et collectivement, non par « quelque défaut qui le[s] mettrait en état de manque et le[s] rendrait de ce fait inférieur aux animaux, mais parce que le dieu a tenu à ce qu'il[s] puisse[nt] faire librement usage d'eux-mêmes, c'est à cette fin qu'il les a dotés de raison ». Ce souci de soi n'est cependant pas vécu comme un repli sur soi, égoïste et indépendant, mai au contraire comme une pratique sociale reconnaissant l'interdépendance des êtres, une complémentarité entre soi et les

autres. La reconnaissance de sa fragilité intérieure porte donc chacun à œuvrer pour autrui, à l'intérieur mais aussi en indépendance des rapports de pouvoir ; le prince prend soin de ses sujets, le médecin des patients, les devoirs rendus aux Dieux ou aux morts, etc. S'admettre dépendant des autres permet de fonder un être ensemble. Par définition je suis l'« autrui » dépendant (pour) d'autres « autrui », et c'est cette reconnaissance, l'accès à cette dimension politique qui fait société – une société fondée sur le souci de soi et de l'autre.

Cette reconnaissance de l'interdépendance des Hommes dans la société porte également au respect de la morale et des règles. En d'autres termes, la forme de « souveraineté » que l'individu exerce sur lui-même est un « élément constitutif du bonheur et du bon ordre de la cité » (Foucault). L'homme est donc capable de dominer ses désirs, dominer ses envies de dominations, de devenir un « sujet tempérant », que ce soit pour une éthique du vivre ensemble ou pour un but purement utilitaire. « Se commander à soi-même », cette volonté individuelle d'orienter son action vers une sagesse personnelle permet également en réflexion que mon alter ego puisse faire de même. Je peux alors reconnaitre qu'autrui n'est pas un ennemi, mais un semblable avec qui je peux construire des rapports de liberté, d'égalité et de fraternité. L'affirmation de soi devient donc libération de l'autre, une émancipation collective des rapports de domination.

Cette approche est dite constructiviste car elle aborde la connaissance comme un outil dans le domaine de l'expérience, comme un modélisateur de la réalité, cette dernière n'étant donc plus une réalité factuelle indépendante, mais un construit social où la perception modifie la connaissance propre des faits. En effet, les membres d'une même communauté partage des idées, des normes et des valeurs qu'ont les différents acteurs. Le constructivisme se penche tout particulièrement sur l'intersubjectivité du savoir parce qu'il désire mettre l'accent sur l'aspect social de l'existence humaine, sur l'influence du milieu et des interactions sur la constitution de nos comportements.

De plus, la structure idéelle (l'espace intersubjectif) a un rôle constitutif sur les acteurs. C'est-à-dire que la structure invite les acteurs à redéfinir leurs intérêts et leurs identités dans un vaste processus d'interactions. Au contraire des théories dîtes « rationalistes » (néo-libéralisme et néo-réalisme) qui posent les intérêts des citoyens comme des constantes invariables pour définir la force causale qui sous-tend les relations individuelles, le constructivisme se penche sur la structure idéelle qui forme la façon dont les acteurs se définissent (qui ils sont, leurs intérêts et comment atteindre leurs buts).

En outre, la structure idéelle et les acteurs se constituent et se définissent constamment l'un l'autre. Si la structure définit le comportement et les intérêts des acteurs, ceux-ci altèrent la structure par leurs agissements. C'est qu'il est difficile, mais pas impossible pour un acteur 7 d'agir en dehors de la structure ou de manière originale. Ce type d'agissements transforment les dialogues et contribuent ainsi à altérer la structure. Les individus ou les États peuvent ainsi défier la structure et se sortir de certaines situations dysfonctionnelles qui perpétuent des pratiques de confrontation par exemple.

Ainsi, pour les constructivistes, il est essentiel de reconnaître que la réalité d'un acteur est toujours historiquement construite. Elle est le produit de l'activité humaine et peut, au moins en théorie, être transcendée en instituant de nouvelles pratiques sociales. Ce processus de transformation peut être lent, car il est en opposition avec d'autres conceptions du lien social. Même les structures les mieux enracinées peuvent être remises en question par la simple volonté.

Qu'est-ce que comprendre autrui ?

Quelles sont les exigences à remplir pour qu'il y ait vraiment compréhension de l'autre ? Faut-il le connaître intimement, et déjà un peu l'aimer ? Ou suffit-il d'une simple identification à soi ? Mais s'agit-il alors vraiment de le comprendre en tant qu'être différent ?

I. Comprendre autrui revient à l'identifier à soi.

a) Au sens intellectuel, la compréhension suppose la saisie des intentions, des propos, par la disposition commune de raison (cf. analyse de Malebranche).

b) Au sens affectif, la compréhension suppose le sentiment partagé à l'égard des plaisirs et des douleurs éprouvés par l'autre, via la sympathie naturelle (cf. analyse de Hume). Cela donne lieu au respect5 moral minimal, parfois au pardon.

Reconnaissance de la dignité d'autrui en tant qu'elle équivaut à la sienne propre. Kant définit le respect comme le sentiment par lequel nous prenons conscience de la loi morale en nous.

Transition : La compréhension repose alors sur ce qui est commun, et non sur ce qui est différent. L'autre en tant qu'autre n'est-il jamais saisi comme tel ?

II. Rencontrer l'autre, en tant qu'autre, revient à ne pas le comprendre.

a) Autrui est un sujet doté d'intériorité, je ne peux par définition jamais me mettre totalement à sa place, du fait de mon extériorité par rapport à lui (cf. analyse de Sartre).

b) Cette extériorité m'amène plutôt à le juger (exemple de la honte, développé par Sartre). c) Du point de vue affectif, son extériorité peut aussi devenir une rivalité, au point que l'amour propre en sort exacerbé (cf. analyse de Rousseau dans l'Émile).

Transition : Comment expliquer alors les relations d'amour ou d'amitié sincères ?

III. Autrui est compris dans la mesure où il peut et veut me comprendre.

a) La saisie de l'altérité fondamentale d'autrui se fait grâce à son visage, à la fois parfaitement singulier et totalement fragile : comprendre autrui signifie d'abord comprendre et expérimenter qu'il est autre (cf. analyse de Levinas).

b) Dans l'amour ou l'amitié, on attend même de ce sujet qu'il comprenne notre propre personnalité. La compréhension est en même temps un appel à la compréhension réciproque. c) Comprendre ne revient donc pas à posséder l'autre, mais à établir une relation d'enrichissement mutuel (exemple de l'amitié, développé par Kant). 8

Conclusion

Comprendre autrui suppose un désir de compréhension réciproque et respectueux.

LES PASSIONS

QUELQUES CITATIONS :

On peut définir la passion comme un état psychique causé par des objets extérieurs qui sollicite les facultés d'homme comme la sensibilité ou le désir.

Connaître les passions m, leurs natures, leurs causes et leurs effets a toujours été l'attache essentielle de la philosophie. Si tel est le cas c'est parce que les passions semblent s'opposer au projet de la philosophie qui est la recherche de la connaissance et de la vérité. Les passions peuvent empêcher à l'homme de véritablement agir par lui-même, de réfléchir et de décider car elle entrave le bon exercice de la raison.

L'enjeu de connaître les passions est inséparable de la vérité de les maîtriser. En clair l'objet de notre passion nous apparaît de façon illusoire comme une promesse de satisfaction complète et durable. L'objet de notre passion devient envahissant.

Étymologiquement la passion vient du latin Patier et du grec Pathos dont le sens est supporté, endurer, souffrir. La passion désigne en premier lieu tous les phénomènes passifs de l'âme. Dans la passion l'individu n'agit pas selon sa volonté propre, il est plutôt excave de ses sentiments et de ses désirs. Pour Descartes les passions essentielles sont aux nombres de six (6) : la haine, la tristesse, la joie, l'amour, et l'admiration, le désir.

Alors faut-il maîtriser ses passions ?
Peut-on combattre les passions ?
Peut-on être, à la fois libre et passionné ?
Sommes- nous toujours excave de nos passions ?
Les passions sont-elle nécessairement mauvaise ?
L'homme se reconnaît-il dans ses passions ou dans leurs maîtrises

I) QUELQUES DIVERGENCES AUTOUR DE LA PASSION

Emmanuel Kant critique la passion par le fait qu'elle paralyse l'action normal de la raison sur la conduite. Dans son livre anthropologie du point de vue pragmatique Kant attribue un caractère négatif, c'est une véritable maladie de l'âme dit-il.

Les stoïciens considères les passions également comme nocives et le sage doit en éloigner s'il veut accéder à la connaissance et à la vérité, s'il veut accéder au bonheur.

Cependant -elle n'est pas le point de vue de Baruch Spinoza pour qui l'homme étant un " microscope dans un macroscope " c'est-à-dire une partie d'univers, ne peut pas ne pas avoir de passions. Pour lui mieux vaut les vivres, enfin l'expérience pur ne peut être asservi par elle. De toutes les passions pur Spinoza refouler les passions c'est d'exposer à l'échec.

Hegel n'ont plus n'est pas d'accord avec la position des stoïciens et des moralistes et il donne à la passion une autre dimension, sa véritable dimension. Avec Hegel la passion devient le véritable moteur du progrès de l'histoire, de toutes réalisations objectif. Ainsi dans la raison de l'histoire (Dieu) il est écrit << Rien de grand s'est accompli dans le monde sans passion.

Rousseau quant à lui va insister sur le caractère ambivalents des passions qui sont à la fois bienfaisantes et mal faites selon l'usage que l'on a fait.

Au total les passions sont donc à la fois sources de progrès mais également source de malheurs. Cependant il faut distinguer la passion du sentiment et de l'émotion.

II) DIFFÉRENCE ENTRE LA PASSIONS, LE SENTIMENTS ET L'ÉMOTION

Le sentiment est une fixation d'une tendance sur un objet ou une personne. Ainsi nous éprouvons un sentiment d'amour pour des personnes que nous cherchons et un sentiment de haine pour des êtres que nous cherchons à fuir. Pour Maurice Pradines c'est grâce au sentiment que le monde prend pour nous une signification, une valeur, si ne nous éprouvons aucun sentiment nous avons serions comme absente du monde et tout nous serons indifférent ; le monde se cesserait d'exister en quelques sortes pour nous. Si le sentiment est régulateur de l'action, l'émotion est de régulatrice. Elle est un choc affectif, un trouble haletante, battement accélérer du cœur, Tam blot, transpiration....) C'est un trouble momentané qui concerne le corps et l'esprit. Ainsi la peur, la colère, la honte, l'angoisse sont des émotions. Dans l'émotion l'individu ne s'appartienne plus, il est hors de lui. Quant à la passion elle est un sentiment devenu tyrannique, exclusive et exagérer. Elle est la polarisation du psychisme, un seul objet envahissant.

III) SOURCE DES PASSIONS

(D'où viennent les passions ?)

1) L'explication cartésienne :

Selon Descartes la passion c'est l'action que notre corps fait subir à l'âme. Selon lui les passions ont une cause biologique. Ainsi l'amour serait lié à la sexualité BET l'ambition à une affirmation du moi. Cependant l'approche cartésienne peut être critiquée. Par exemple les animaux (chien, chat) ont bien un corps mais ils ne sont pas pour autant des passionnés. La passion est aussi un phénomène psychologique qui ne saurait être expliqué uniquement à partir de la mécanique psychologique. Un choix amoureux ou l'avarice ne peuvent être expliqué à partir du corps. L'avare qui retient tout est en fait dérangé psychologiquement; c'est un constipé psychique. L'avare se prive de tout pour accumuler de l'or et de l'argent.

2) L'explication psychologique

La passion est une pulsion, une force étrangère et inconscient qui se déploie à homme sans et malgré lui. C'est pourquoi la psychanalyse ramène tout au passé du sujet. Un passionné comme l'ambitieux est passionné d'une ancienne humiliation inconsciente et pour la compensé il se lance dans les entreprises de croire et de conquête. La situation de Don Juan est explicite à cet effet, ce dernier est certain de pas être aimé toujours il séduit et refuse de croire en amour. De même l'avarisme à pour cause quelques craintes enfantines de mourir de faim. Enfin c'est la même chose avec la passion de vole qui est liée à une frustration inconsciente qu'on chercherait désespérément à compenser (famille dissociée, violence familiale ou négligeable des parents.)

IV) VALEURS ET DANGER DES PASSIONS :

1) Les apologistes de la passion

Pour les apologistes de la passion serait positive car elle salue l'âme et lui inspire de vaste adjectif.
L'étude de la conception peut suffire à expliquer sa valeur. Pour Hegel en effet c'est grâce à la passion que les grands hommes parviennent à réaliser leurs adjectifs. En fait les grands hommes ont la passion de leur caractère tout leur temps, tout leur génie passion il y' aurait plus rien produit de valeur.
Pour Hegel l'individu, passionné ne se disperse pas dans une multitude d'objectifs.

Il est entièrement lié à sa passion qui est son véritable et unique but.

2) la passion chez les moralistes

Les moralistes et les religieux condamnent avec force les passions et leurs éloches.
Une véritable maladie de l'âme qui bouleverse le sujet. La passion nous limite dans l'espace et dans le temps.
Dans l'espace puisqu'elle réduit notre champ de conscience et dans le temps puisque le passionné est prisonnier de l'instant présent puisqu'il ne mesure pas à long terme les conséquences, le cœur du passionné ne bat pas au rythme du monde.
Par exemple le fumeur chronique de même que l'évoque ne pense plus à leur santé. L'amoureux ne pense pas au déshonneur et l'scandale qui peut lui arriver.
Le passionné n'agit pas selon sa volonté propre, il est plutôt soit dépendant et excave

3) Sens métaphysique des passions

L'objet est une passion (alcool, l'argent, la femme, le pouvoir, la collection des thèmes...) est comme un écran interceptant cet amour qu'il en fait le degré qu'il veut au fait à s'adresser à un être infini (Dieu) illusion passion. C'est donc la divinisation d'un objet ou d'un être.

Le passionné transforme le fini en infini, la passion est idolâtrique.
La possession est-elle brusquement la passion, car le comble enfin trouvé, la femme enfin possédé perdre une bonne part leur prestige.

CONCLUSION :

La passion est un sentiment ou une tendance très forte. Elle peut devenir une véritable maladie de l'âme. Elle demeure dépendante en un élément spécifique de notre existence. Descartes le rappel seul l'homme à des passions.

LE LANGAGE :

INTRODUCTION:

Le langage se présente comme l'ensemble des signes, des symboles, gestes, paroles, mimiques, codes ou tout autre moyen d'expression utiliser pour transmettre un message.

Cette définition en globe aussi bien la communication animale que le langage humain.
Dans son sens restreint qui ne fait référence qu'à sa spécificité humaine, le langage est la capacité à utiliser intentionnellement des signes à des fins de communication.

Le langage permet aux hommes de ce communiqué entre eux. Il est un moyen de communication. Cette fonction d communications qui le place au centre des liens et échanges sociaux est tellement dominante qu'on se donnera si elle ne constitue pas son unique fonction.

Le langage n'a-t-il pas aussi une fonction de révélation de l'homme à lui-même et aux autres ?
Les réponses à ses questionnements seront données à travers les réflexions qui porteront sur la spécificité du langage humain sur les rapports du langage avec la pensée et sur les pouvoirs qui lui sont associés.

• La spécificité du langage humain
Le langage n'est-il pas exclusivement humain ?
Une t'elle question revient à ce demander explicitement s'il y'a un " à parler de langage animal ? "
L'homme n'est-il pas le seul être qui doit capable de parler ?

Des expériences nous informes aussi que certains animaux ont la capacité de développer des formes multiple de communication. L'exemple illustratif le plus couramment référencé (cité) nous vient de la ruche des abeilles où des observateurs et des analyses faites par Karl Von Frish ont permis de découvert que les abeilles disposes de certaines formes de danses qui leur permette de se communiquer mutuellement des informations sur le lieu, la distance, l'importance du pollen retrouver par des butineuses.Cette forme de langage en apparence bien élaborée cache en réalité un code naturelle de signaux du thème un langage. Les signes que les abeilles utilisent pour communiquer entre elle le sont naturellement données. Ils sont innés.

Ils sont liés à leur structure biologique. Les signes que les abeilles utilisent dans leur communication se distinguent par la fixité et l'invariabilité de leur contenu du fait qu'elle n'utilise que des signes indéformable. La communication animale se prive par la même occasion d'être un langage articulé. La communication animale n'est pas un langage articulé. Les animaux ne parlent pas.

L'homme est selon Aristote le seul être divin qui procède à proprement parler. Contrairement aux animaux, l'homme dispose la faculté d'inventer des signes linguistiques non seulement pour communiquer et échanger mais aussi pour penser et réfléchir. Le langage humain permet mieux que les formes d'expressions animales d'exprimer aussi bien le réel que le possible. Le langage humain est un langage abstrait créatif évolutif et conventionnel. Le langage humain dans sa différence avec la communication animale déploie des caractéristiques qui lui sont propres. Le langage humain est appris. Il est par conséquent un héritage culturel. C'est une faculté purement humaine de symboliser les objets par des signes inventés.

Comme le dit : Emmil Benveniste : << l'animal exprime ses émotions, il ne peut les denormés.>>
Le langage humain ne montre sa spécificité que quand il cesse d'être simplement expressif de représentative pour communiquer un fait objectif plus éloigner des tendances. Le langage humain se démarque aussi des expressions animales par une autre capacité linguistique qu'on appelle dialogue. En effet dans le langage humain il y'a toujours la possibilité de répondre au message reçu par un autre message. Il faut aussi remarquer que le langage humain est un langage qui se analyse en élément significative (phonèmes, monèmes) qui peuvent se recombinées selon des règles en des milliers de façon donnant ainsi au langage une capacité de communication infiniment plus grande.

Pour Descartes aussi les animaux n'ont pas de langages. S'ils n'ont pas cela ne viendrait pas d'une quelconque capacité de leur part à proférer des paroles ainsi que le font les hommes, mais parce qu'ils sont dépourvus de pensée. Le langage sert à la fois à penser et à communiquer des pensées
Pour Descartes : << Les Pies et les Perroquets peuvent proférés des paroles ainsi que nous et toute fois ils ne peuvent parler ainsi que nous. >> C'est-à-dire en témoignant qu'ils pensent ceux qu'ils disent

Dans l'approfondissement de la pensée Cartésienne N.Chamsky pour démontrer la spécificité du langage humain par rapport autres systèmes de communication met accent sur cet aspect inventif et créateur du langage qui manifeste la raison et la liberté de l'homme. Il faut donc retenir que la distinction fondamental qui sépare le langage humain des systèmes de communication animaux c'est précisément cette puissance d'innovation, de créativité dont il persiste des traces y compris chez les hommes qui ont perdu l'usage normal de la raison.

Le langage est le manque de la raison et de la liberté, par le langage que l'homme utilise comme moyen de communication qu'il transmet des messages et révèle aussi son identité d'ordre de raison et de liberté.

LES RAPPORTS DU LANGAGE À LA PENSÉE:

La pensée précède-t-il le langage ?
Le sens commun suppose que nous pensons d'abord et qu'ensuite nous habillons notre pensée de mot.

Une pensée pur qui pourrait être complémentaire isolé de tout fait linguistique est celle de l'ordre du possible.

La pensée pure n'est pas aussi pure qu'on l'imagine. La pensée pure est en réalité un langage intérieur. Le langage et la pensée sont donc inséparables. Ils sont à l'image du recto et verso d'une feuille. C'est dans les mots que se forme la pensée. Les mots sont aussi des pensées pour Hegel c'est d'ailleurs le mot qui donne à la pensée ça réalité la plus vrai.

Le langage est une extérioration de la pensée. S'il éprouve moins de difficulté à exprimer des données impersonnelles il a moins réussi quand il lui faut traduire des données affectives. Il faut tout simplement retenir le langage peut entretenir avec la pensée les relations de trahison et de travestissement. Les pouvoirs du langage confère à l'homme sont inscrits dans les fonctions qu'ils jouent dans la société qu'ils utilisent. Le langage joue une fonction principale de communication et d'information, le langage a aussi une fonction expressive, une fonction magique (créatrice et une fonction esthétique). Le langage est sous toutes ses formes toujours étroitement liées à la vie sociale des hommes.

CONCLUSION:

Le langage est le moyen de communication qui est aussi une forme d'expression de la raison et de la liberté humaine.

L'ESPACE ET LE TEMPS :

Notre situation de cotangente vis à vis de l'espace et du temps, la date et le lieu de naissance
Par exemple sont des informations sur notre état civil qui sont dans ma société moderne
Inévitable dans toutes les nécessités d'identification auxquelles nous devons nous soumettre.
Autant ils sont indispensables à la régularisation de la vie quotidien pourtant ils sont
Impitoyable avec nous. L'espace et le temps sont comme le dit Miguel Uranuna : << Nos cruels
Tiran. >> Ils demeurent cependant que notre situation n'est pas exactement la même à l'égard

De l'un et de l'autre.

1. LA PUISSANCE HUMAINE SUR L'ESPACE :

L'espace est réversible. Il se laisse parcourus dans des directions complètements opposées. Il Se laisse aussi distance. On le nomme ainsi PROBLEME en Grèce, OB-JECTUM en latin, ce Qui signifie qu'il est problème objectif, c'est-à-dire << ce qui est jeter devant nous. >> Le faite qu'il soit placé devant nous en toute objectivité nous donne aussi la faculté de le voir, Le regarder, de le mesurer, le diviser, le travailler et l'aménager.

L'espace est le lieu privilégié des réalisations concrètes. La science elle-même ne parvient pas À formalisation de l'univers, à l'exprimer dans des formules mathématiques qu'en transposant Dans l'espace les données de l'expérience sensible. Si l'espace est comme le souligne JULES LAGNEAU << La forme de notre puissance >> le temps à lui, en croire le même penseur << La forme de notre impuissance. >>

2. L'IMPUISSANCE HUMAINE SUR LE TEMPS :

Le temps est irréversible, il a un sens d'évolution unique. L'irréversibilité de temps est absolue Et définitive, s'impose à tout ce qui existe, elle n'est susceptible d'aucune modification. Le Temps emporte tout avec lui dans un voyage sans retour. Tout change avec le temps au point Qu'il nous est impossible de trouver dans l'univers une seule de ses réalités qui est capable de Demeurer telle qu'elle est. Ceci à amener HÉRACLETE à affirmer dans une formule imagée Devenu célèbre de point : << On ne se baigne jamais deux fois dans le fleuve. >>.

Face à l'indifférence destructive du temps même le plus religieux d'entre nous ne peux S'empêcher de reconnaître << Le sage meurt aussi bien que le fou. >> Le temps n'est pas Comme le voulait PLATON << l'image mobile de l'éternité immobile. >>

Pour DESCARTES le temps est une succession d'instinct indépendant des uns des autres et L'espace la substance matériel des objets.

Pour ISAC NEWTON aussi l'espace et le temps sont des cadres réels absolus qui existent Indépendamment de l'objet qui s'y trouve ou de l'évènement qui s'y passent. L'espace et le Temps sont plus que des cadres conçut par Dieu contenir le monde.

LE TEMPS EN PHILOSOPHIE

Le temps, en philosophie, est une des questions majeures. Alors que dans l'Antiquité, Platon Accorde au temps une place de second plan et lui concède, tout au plus, d'être une Représentation inférieure de l'éternité, Kant, au XVIIIe siècle, grandit le rôle du temps, dans Lequel il voit une forme universelle permettant de saisir les phénomènes. Du latin tempus, il Induit la division de la durée ; Il est un moment, un instant. Il est souvent perçu comme un Changement continuel et irréversible, où le présent devient le passé. Au sens plus philosophie, Il est surtout le milieu homogène et indéfini, dans lequel se déroulent les évènements. Il est Alors analogue à l'espace.

Qu'est-ce que le temps pour les philosophes ?

Une donnée à laquelle on ne peut se soustraire. Le temps renvoie à la finitude de l'homme, le Cadre indépassable de son existence. Pour Pascal, par exemple, le temps provoque un effroi, Lié au sentiment de l'infini : "L'homme est un point perdu entre deux infinis"

Le temps et l'espace : définitions

Si le temps est la forme de notre impuissance, l'homme dispose d'une certaine liberté par Rapport à l'espace. Si le temps est en effet irréversible, l'espace, lui, est réversible (aller d'un Point A à un point B, puis revenir). Il est donc fugace. Pour Héraclite, ainsi, "on ne se baigne Jamais deux fois dans le même fleuve", tout est changement, mouvement.
Par conséquent : j'ai l'espace, mais je suis temps.
La mémoire, un défi au temps

La mémoire est le moyen à la disposition de l'homme pour lutter contre la fugacité du temps. Proust appelle cela la mémoire affective : "Pour la magie du ressouvenir, le passé pouvait être Restitué". Bien sûr, on ne retrouve jamais le passé tel qu'il était, on l'évoque toujours en Fonction de ce que l'on est devenu. Le passé est donc une réinterprétation. Les souvenirs Évoluent et se transfigurent avec nous.

Temps vécu et temps objectif (durée)
Le temps est compris de deux manières selon Bergson : soit par la conscience, soit par la technique. Le temps subjectif de la conscience est lié à nos représentations (pensées, sentiments, …) alors que le temps objectif, celui de l'horloge agit comme une mesure commune, universelle du temps. Pour Saint-Augustin, le temps est une intuition spontanée : on comprend ce qu'est le temps, mais on ne peut l'expliquer. Ainsi, le présent étant déjà du passé, le temps ne peut être rationnellement expliqué. Si le temps pouvait s'expliquer, il serait statique, donc le temps serait éternité. Le fait que le temps soit dans la conscience est appelé temporalité. Ainsi, le présent est à la fois Mémoire et anticipation.

L'homme et le temps : le divertissement
Si le temps est irréversible, l'homme cherche cependant à s'en extraire. Pascal appelle cela le Divertissement. En effet, pour lutter contre notre finitude, notre mort inéluctable, l'homme Cherche la conquête du pouvoir, à s'affairer, à s'approprier des biens: "Le présent n'est jamais Notre but, le passé et le présent sont nos moyens, seul l'avenir est notre fin". L'homme agité Croit se trouver lui-même, mais en réalité il se fuit, il n'agite que du vide :"Tout le malheur des Hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pouvoir rester en repos". La conscience est Incapable de supporter un face-à-face avec elle-même, c'est la source du malheur et de la Misère de l'homme.

Définition de Philosophes sur le temps :
– Kant : « Le temps n'est pas un concept empirique qui dérive d'une expérience quelconque. En effet, la simultanéité ou succession ne tomberait pas elle-même sous la perception, si la Représentation du temps ne lui servait a priori de fondement. Ce n'est que sous cette Supposition que l'on peut se représenter qu'une chose existe en même temps qu'une autre (Simultanément) ou dans des temps différents (successivement). »

– Aristote : – "Le temps est le nombre du mouvement"

– Platon : « [L'auteur du monde] s'est préoccupé de fabriquer une certaine imitation mobile De l'éternité, et, tout en organisant le Ciel, il a fait de l'éternité immobile et une, cette image Éternelle qui progresse suivant la loi des Nombres, cette chose que nous appelons le Temps. »
– "Le Temps est l'image mobile de l'éternité immobile"
– Sartre :
"Le temps de la conscience, […] c'est le néant se glissant dans une totalité comme ferment Démoralisateur." (L'Etre et le Néant)

L'HISTOIRE :

L'homme ne fait pas l'histoire qu'il veut. Il déclenche l'histoire sous la base des forces infrastructurelles et supers structurelles déjà existence.

Pour HEGEL se sont les grands hommes qui font l'histoire. Ils déclenchent l'histoire en fonction des mécanismes qui échappent à leur contrôle. Cela ne veut nullement dire pour HEGEL que l'histoire serait entièrement dominer par l'homme.

Dans la philosophie Hégélien de l'histoire, l'histoire est rationnelle, comme le dit lui-même (HEGEL) : << Tout ce qui est rationnelle est réel et tout ce qui est réel est rationnel. >> D'après MARKS << L'histoire de toutes sociétés jusqu'à nos jours, c'est l'histoire de la lutte de classe. >> L'histoire est le produit de l'activité de l'homme. Le résultat de tout enchevêtrement d'action manifeste un progrès de l'espace humaine.

Introduction

-Deux sens du mot histoire :
1) désigne le passé tel qu'il a été vécu et parcouru par l'ensemble de l'humanité (réalité Historique)

2) la connaissance de ce passé
-Plusieurs sens du mot sens :
1. signification : être intelligible ; ne pas être absurde ;

2. avoir une direction, être orienté vers quelque chose ;

3. fin finale, finalité

-Problématique :
On doit donc se demander si l'histoire au sens de réalité historique (sens 1) a un sens, i.e., à la
Fois si on peut la comprendre, si elle est cohérente, et si elle est orientée vers une direction et
Une fin précise. De même à propos de l'histoire au sens de connaissance du passé (sens 2). C'est plutôt à propos de l'histoire au sens de réalité historique que la question paraît avoir lieu de se poser. En effet, si on ouvre un livre d'histoire, on ne dit pas que c'est du charabia, mais que c'est un discours intelligible, rationnel, etc. L'histoire au sens de connaissance du passé fait donc immédiatement sens (le mot sens étant pris en son premier sens). La question de savoir si l'histoire au sens de connaissance du passé a un sens ne paraît donc pas très pertinente (encore qu'elle pourrait mener à s'interroger sur la rationalité du discours historique). C'est donc plutôt sur l'histoire au sens de réalité historique qu'il faut ici s'interroger. Ici, ce sont les sens 2) et 3) du mot " sens " qui peuvent être convoqués. L'histoire au sens de réalité historique a-t-elle un sens, i.e., ce que font les hommes est-il dénué de sens ?
Cela peut s'entendre comme suit : est-ce que l'histoire des hommes n'est que l'histoire de nos
Passions, de la violence, des guerres, etc. ? Ici, le sujet a une connotation morale ; il s'agit de
Savoir si l'histoire des hommes doit nous mener à dire que l'homme est mauvais. Doit-on
Désespérer de l'homme dans l'histoire ? Mais encore, on peut tout simplement se demander si l'histoire a une direction, si elle est orientée vers une fin. Mais alors, on rejoint la précédente question : car si on cherche à donner un contenu à cette fin de l'histoire, on peut très bien considérer que c'est une fin morale, un progrès moral de l'homme. L'histoire aurait un sens qui serait la réalisation de l'essence de l'homme, et l'avènement de la moralité.

Mais, finalement, un autre problème se pose : si on dit que l'histoire au sens de réalité
Historique à un sens, il faut bien en faire le récit. Ne peut-on pas dès lors se demander si ce ne
Ne serait pas au bout du compte à travers l'histoire au sens de connaissance du passé, qui suppose
Un historien recherchant le sens de l'histoire, donc, l'exercice d'un sujet connaissant, que
L'histoire au sens de réalité historique est supposée avoir un sens. Mais alors, peut-être ce sens
De l'histoire n'existerait que par cet historien même. Peut-être même l'histoire au sens de
Réalité historique n'existe-t-elle pas ?

I- Hegel, La raison dans l'histoire :

L'histoire comme réalité historique a un sens. C'est le philosophe qui retranscrit ce sens à travers l'histoire philosophique.

A) les différentes manières d'écrire l'histoire.
Nous allons voir, à travers un célèbre texte de Hegel dans lequel il expose quelles sont les
Différentes manières d'écrire l'histoire (=historiographie), que c'est bien, conformément à ce
Que nous avons soupçonné dans notre introduction, à propos de l'histoire comme réalité
Historique que se pose la question de savoir si l'histoire a un sens. C'est même précisément
Cette histoire-là qui a un sens.

Questions :

1) Hegel distingue trois grandes manières d'écrire l'histoire : quelles sont-elles ? Définissez-
Les.
2) retrouvez quelle est l'histoire que vous apprenez à l'école (histoire de l'historien actuel)
3) quelle est l'histoire qui a le plus de valeur ? Pourquoi ? Pour ce faire, trouvez les avantages
Et inconvénients de chacune

NB : chaque manière d'écrire l'histoire est rapportée à une faculté de l'esprit ; la première
Renvoie à la conscience immédiate, la seconde, à l'entendement, la troisième à la raison. Si on
Progresse dans ces manières d'écrire l'histoire, c'est donc aussi parce qu'on " utilise " une

Faculté mieux adaptée à la connaissance de l'histoire.

1) histoire originale

(Conscience immédiate : spontanée et subjective)

Définition : histoire vécue, immédiate : récit des événements par le ou les témoins directs d'une
Époque. Cf. Hérodote, Thucydide, César. C'est une histoire au présent, car l'historien est
Partie prenante de l'époque qu'il décrit.

Avantage :

-faire passer à leur postérité des événements vécus par les contemporains d'une époque ;
-permet de comprendre comment les hommes de l'époque ont vécu les événements
Inconvénients :
-naïveté et partialité car pas de recul de l'historien par rapport à l'époque ou l'événement qu'il
Décrit. Présence inévitable, dès lors, de préjugés, de jugements de valeur, et absence des conséquences et influences bref, les événements ne sont pas compris
-font souvent ça pour louer leur patrie, donc, servir des intérêts donnés.

2) Histoire réfléchissante

(Entendement : a pour spécificité de " séparer ")
Définition : reconstruction du passé, afin d'essayer de le revivre (en esprit) ; elle s'effectue
Sur documents (travail d'élaboration)

a) Histoire réfléchissante proprement dite :

Définition : histoire d'un pays ou du monde entier

Avantages : on prend du recul ; n'étant plus de la même époque, on dispose des influences et conséquences des événements historiques, on fait donc un véritable travail historique (on relie
Entre eux des événements) ;
Inconvénients :

- sa globalité même : pas de détail, donc, absence d'explication réelle ;
- repose sur des témoignages des historiens originaux, dont on a dit qu'ils étaient subjectifs ; -
-croit qu'on peut connaître et décrire en un récit sensé la totalité des événements historiques

b) Histoire pragmatique

Définition : Vise à connaître le passé afin d'en tirer des leçons morales, des normes de
Conduite. (Hegel souligne que c'est à cause du caractère général de l'histoire qu'on a pu faire ce genre
D'histoire : (1) histoire = attrait pour le passé ; (2) l'homme doit surtout, pour agir, s'intéresser
Au présent ; (3) on essaie donc de rendre l'histoire utile en s'en servant pour le présent ; (4)
Comment, en réfléchissant sur un autre point commun de l'histoire, qui se trouve autant dans
Passé que présent : la politique

Inconvénients :
-d'abord, confusion morale et politique (pas mêmes intérêts, pas mêmes buts) ;
-de plus, argument tiré de la nature du réel : on ne peut tirer des leçons de l'histoire car : (si
Des événements ou situations historiques peuvent avoir des ressemblances), elles ne sont jamais
Strictement les mêmes : " nul cas ne ressemble exactement à un autre " :

Ce serait donc néfaste (ça sert à rien car dans l'urgence et la nécessité de l'action, il vaut mieux S'attacher à ce qui se passe qu'au passé, ça sera sans doute plus efficace) ; et puis, un tout petit Changement dans les circonstances, même inaperçu, peut tout changer Exemple : Hitler a voulu tirer des leçons de l'échec des armées napoléoniennes, en 1812, à envahir le territoire russe. Il s'est dit que la vitesse supérieure de ses blindés l'aiderait à réussir là où Napoléon avait échoué ; ce qu'il a oublié, c'est que la Russie elle aussi avait évolué ! Le pire défaut de ce genre d'histoire est donc d'oublier que l'histoire est avant tout changement et singularité ; les événements sont uniques, ils ne se répètent donc jamais, et imprévisibles. On ne peut tirer des lois de l'histoire, du genre : " un pays de vaste dimension ne peut être conquis " ; " la défensive est supérieure à l'offensive " etc. Il peut toujours arriver l'imprévu. Sinon, pas d'histoire.

c) Histoire critique.
Définition : " histoire de l'histoire " (ici, à l'évidence, histoire au sens 1), et à la limite au sens D'Histoire): consiste à enquêter pour s'interroger sur l'authenticité des documents historiques (Connaissance par documents, à partir de traces).

Critique externe : forme du document :
Authenticité (original, copie, faux)
-provenance (écriture, composition papier, pour dater)

Critique interne : contenu (qu'a voulu dire l'auteur ? Est-ce crédible ?)

Avantages : l'historien cherche par-là à atteindre l'objectivité (pas à dénigrer) car il ne fait Pas intervenir sa propre subjectivité, mais s'arme de principes de critique et d'explication (Signifie par rapport à 1) qu'on ne peut bien comprendre que ce qu'on ne vit pas, et qu'il n'y A par définition pas d'histoire immédiate)

Comparaison histoire originale et histoire critique : illustre bien la différence journaliste et Historien. Il faut faire la distinction entre avoir le sentiment de l'importance de ce qui se passe, et L'importance de ce qui s'est passé (sa signification historique). De même, les émeutiers qui prennent la Bastille n'ont pas le sentiment de commencer une révolution. A l'inverse, certains députés de la IV siècle république peuvent avoir eu l'impression de vivre des séances parlementaires historiques, que l'histoire n'a finalement pas retenues.

Conséquence : i.e. n'est donc plus différent que le travail du journaliste et celui de l'historien : L'historien fait un travail de critique de la documentation, que le journaliste ne peut pas vraiment faire, parce qu'il est témoin. Ainsi, quand on parle d'histoire en direct ou d'histoire immédiate, on fait une erreur sur le mot d' " histoire ". Il y a ici un véritable paradoxe : en effet, il semble que moins l'événement est présent, moins il est directement rapporté, plus l'histoire racontée est crédible : on est plus sûr de ce qui s'est réellement passé en 1789 à Paris que de ce qui s'est passé en décembre 1989 en Roumanie, alors qu'on a beaucoup moins de documents.

Inconvénients : L'historien critique croit possible de sympathiser avec les acteurs du passé et leur époque (pas au sens d'attrait spontané pour quelqu'un, mais de communauté de sentiment ou de pensée avec un être ou une époque), or :

-il faut sélectionner les documents, les faire parler, donc, leur poser certaines questions (cf. L'affaire autour du spécialiste Eichmann) : pas absence de parti pris (valeurs de l'historien lui-même ou de son époque, projetées sur le passé) ou de jugement de valeur (esclavage)

-il commet une erreur sur la nature d'histoire : i.e., il ignore que l'homme est avant tout un Être culturel, et change au cours de l'histoire. Donc, cette manière d'écrire l'histoire n'échappe pas à la subjectivité. Tout ce qu'elle nous montre, c'est que le recul de réflexion n'est pas recul à 100%.

d) Histoire spéciale : art/religion, etc.
Avantage : vue d'ensemble, point de vue général
Inconvénient : brise la totalité d'une culture, d'une civilisation : donc, partielle et même Partial

Histoire philosophique (philosophie de l'histoire) :

1) Définition.

C'est l'idée d'une histoire qui posséderait un fil conducteur a priori. C'est elle qui est donc douée de sens (à la fois intelligible, rationnelle, et tendue vers une direction). Point de vue entièrement général : saisit l'histoire (devenir historique) dans son ensemble (ignore les détails). Possible grâce au fait que considère l'histoire comme réalisation de l'Esprit, qui correspond au progrès de la liberté et de la raison. (Cf. fin du texte : c'est l'esprit qui est le sujet de l'histoire et se réalise au cours de l'histoire.)

- exemple : selon Hegel, l'histoire a un sens au sens de direction vers laquelle elle tend (fin) et c'est cette direction qui permet de la lire, de la comprendre, i.e., de la rendre intelligible. Cette fin : liberté et raison. Cf. Principes de la philosophie du droit (1821), l'histoire mondiale : elle est considérée comme succession de quatre empires :

1. Empire oriental : type de domination Egypte pharaons = un seul est libre, le roi

2. Monde grec : naissance de la liberté ; les seuls exclus = femmes, enfants, esclaves ; mais pas
D'idée de la valeur de l'individu en tant que tel

3. monde romain : naissance du droit privé, du droit subjectif, de l'individu

4. monde germano-chrétien : tous sont enfin égaux et libres (Etat constitutionnel)
Progrès historique qui se repère facilement : l'Esprit du monde se promène et s'installe chez certains peuples. But poursuivi par l'Esprit dans l'histoire = la liberté du sujet. Système qui cherche à rendre compte de la totalité du devenir historique de l'humanité, à
L'aide d'un seul principe explicatif (pour Hegel, la raison/Esprit). On dit que son système est
"Idéaliste".

2) Origine de la philosophie de l'histoire :

Pas à proprement parler 19e, même si Kant en avait déjà parlé, et si c'est la révolution française qui a pu faire croire aux philosophes (Kant, Hegel, Marx) que l'histoire avait un sens, que l'homme progressait au cours de l'histoire. Son origine est plutôt due à l'émergence du christianisme. Cf. St Paul, Epître aux romains : derrière tout ce que font les hommes, se profile un plan caché de Dieu, de la Providence, qui guide les événements ; voici ce plan / fil directeur de l'histoire :

La Création (Dieu a créé l'homme à son image), la Chute (Péché d'Adam), et la lente histoire de la Rédemption (qui a commencé avec la mort du Christ) jusqu'au Jugement dernier (fin du monde).

Conclusion :

L'humanité est, à travers l'histoire, soumise aux épreuves d'une rédemption progressive (qui consiste à se guérir du péché originel). L'histoire est donc celle du salut de l'humanité. Ce n'est pas à proprement parler une philo de l'histoire, mais plutôt
Une théologie de l'histoire. Cf. St Augustin (354-430), La cité de Dieu; et Bossuet (1627-1704), Discours sur l'histoire universelle ("mais souvenez-vous, monseigneur, que ce long enchaînement de causes particulières, qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine providence"). Pour ce dernier, il n'y a aucun hasard dans l'histoire : si les hommes ne parviennent pas à voir comment l'histoire progresse vers sa fin, c'est parce qu'ils sont des créatures ignorantes du dessein divin et des moyens par lesquels il s'exerce.

3) La notion de "ruse de la raison".

Avec Hegel, ce qui n'était qu'un mode théologique d'explication du devenir humain va prétendre devenir une philo de l'histoire. Hegel reprend explicitement, dans La raison dans l'histoire, la notion de dessein divin. Il dit en effet que quand il affirme que c'est la raison qui gouverne le monde, il veut dire la même chose, mais de façon laïcisée. Tout comme derrière l'apparence extérieure des événements se cache un plan divin, derrière tout ce que font les hommes, et notamment, derrière tous leurs actes les plus absurdes ou les plus passionnels, se cache une raison/un Esprit, qui mène

le monde vers plus de liberté, plus de rationalité, plus de moralité. Cf. notion de "ruse de la raison" : la raison se sert des passions des hommes à leur insu, pour réaliser ses fins. Les hommes croient suivre leur volonté, alors qu'en fait, ils servent des desseins (divins ou rationnels). Mais attention : la raison est,
a) intérieure, non pas extérieure, au devenir historique (contrairement à l'histoire sainte)
b) elle est le devenir historique lui-même; C'est qu'elle n'est pas la capacité de compréhension, de distinguer le vrai du faux, de raisonner, mais ce qui se développe à travers l'histoire; bref, c'est une entité, et le réel lui-même. Cf. " ce qui est réel est rationnel et ce qui est rationnel est réel ".Toute philosophie de l'histoire admet quatre postulats :

1. la réalité historique est objective et existe indépendamment des hommes
2. l'histoire a un sens, i.e., une direction définie et une signification
3. le temps est conçu comme une ligne droite allant à l'infini (temps linéaire : avec un début, et une fin). C'est une conception du temps (rien ne nous assure que le temps soit en lui-même linéaire : c'est culturel ; ainsi les grecs croyaient que le temps était cyclique). Le temps linéaire est une conception chrétienne (cf. Jugement dernier)
4. elle a une finalité, elle poursuit un but, donc, le temps est efficace, il nous mène vers une fin.
Tout événement n'a de sens que rapporté à cette fin et est donc un avènement. (Histoire et temps=créateurs, révélation progressive de la raison à travers l'histoire)

4) Critiques.
a) d'un point de vue moral :
Manière de justifier tout ce qui arrive, et surtout, le mal ("théodicée") : tout ce que font les hommes, même ce qui nous paraît au premier abord le plus absurde et monstrueux (actes de barbarie comme Auschwitz ; Milosevic etc.), est en fait, si on ramène cela au point de vue de l'histoire philo, au plan divin, un progrès de l'esprit. Plus de morale et de raison au bout du compte. (Rejoint argument selon lequel la fin justifie les moyens)

b) d'un point de vue scientifique ou épistémologique : ce n'est possible que d'un point de vue général; dès lors, ça reste toujours trop vague pour prétendre être objectif (cf. Psychanalyse : tout peut par définition entrer dans ce genre de discours); cf. Marx, qui, lui, explique tout par la matière (ou les forces économiques)suppose des fins de la nature et des entités abstraites (cf. "Esprit du monde") existant réellement; or, on ne peut prouver par aucun outil scientifique leur existence

c) enfin, ignore que l'histoire a à voir avec la liberté et au bout du compte l'histoire ne se distingue plus de la nature : cf. fait que ce n'est pas l'homme qui fait l'histoire, mais elle n'est pas autre chose pour eux qu'un destin, ils sont des pantins; l'histoire est le royaume de la nécessité, du déterminisme.

Pourquoi alors distinguer l'histoire de la science?
Cf. distinction entre le nécessaire (ce qui ne peut pas ne pas être); le contingent : ce qui peut indifféremment arriver ou non domaine des choses terrestres, qui n'arrivent pas selon une nécessité absolue ; Aristote dit qu'elles sont régulières : " choses qui arrivent le plus souvent
" ; L'accident (imprévisible)

II- N'est-ce pas pour nous que l'histoire à un sens ?
N'est-ce pas une attitude propre à l'homme que de vouloir que les choses (et a fortiori l'histoire) aient un sens ? (cf. Fait que nous écrivons des histoires, avec un début, et une fin,
Etc.)
A. Kant : Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique : le sens de l'histoire est seulement un besoin de la réflexion.

1) Le questionnement initial de Kant : l'introduction.

A. Question que se pose Kant

b. Réponse immédiate
c. Quel " outil " paraît en premier lieu utile pour réfuter la réponse immédiate à sa question ?
d) pourquoi l'abandonne-t-il finalement ? (et à quoi lui a donc servi le recours à cet outil ?)

e) quel autre outil va-t-il alors utiliser ?

Réponses
a) Cf. début : question directrice : en raison de la liberté du vouloir, et du fait que les hommes tendent à réaliser leurs aspirations, une histoire ordonnée est-elle possible ?
b) L'histoire comme chaos. Au premier abord, non : en effet, cela ne crée que désordre : l'histoire a un aspect catastrophique (guerres, etc.).
c) D'abord, idée de recourir à statistique : ce qui paraît dénué de règle quand on considère les sujets à part, pourrait bien être soumis à des règles, quand il s'agit de l'espèce entière
d. Toutefois, ces régularités ne donnent encore aucun sens ni aucune fin aux événements. Mais
c) lui a quand même permis de dire, en s'appuyant sur un outil scientifique, que son projet de trouver une cohérence à l'histoire est possible, légitime
e. Ainsi passe-t-il à un autre outil (de pensée), à une autre question : il se demande si un dessein de la nature ne se cacherait pas derrière les événements historiques, derrière tout ce que font les hommes. Derrière l'ensemble absurde des choses humaines, de l'histoire des hommes, cherchons un dessein naturel qui permettrait à des créatures n'agissant selon aucun plan propre d'avoir pourtant une histoire sensée (conforme à un plan déterminé de la nature). C'est cette idée qu'il faudra mettre à l'épreuve des faits.

2) Le sens de l'histoire comme besoin de la réflexion.

Mais, et c'est là l'importance de sa thèse, le point final de l'histoire, qui lui donne un sens, qui la rend compréhensible, est seulement une hypothèse (cf. L'emploi du conditionnel), une supposition. Nécessaire car l'histoire ne paraît être intelligible que si on suppose une sorte de dessein de la nature. Ce n'est donc pas gratuit (imagination mais pas au sens de " folle du logis " !).

3) Le principe de finalité comme besoin de la réflexion.

L'idée d'un sens de l'histoire a exactement la même fonction, selon lui, que le principe de finalité (première et deuxième propositions) -qui servira donc de fil directeur. Ce principe stipule que la nature ne fait rien en vain. Cf. première proposition : dans l'ordre de la vie, l'idée de finalité peut légitimement servir de fil directeur pour la recherche.

ANNEXE : le principe de finalité : à insérer dans un cours sur le " vivant " (CF. fiche : le
vivant se réduit-il à ses conditions physico-chimiques ?)

1) L'Antiquité et le vitalisme : le corps animé

(1) les êtres vivants sont irréductibles à la matière brute ; en effet, a) c'est un individu, un organisme, i.e., un tout dont les parties sont solidaires ; b) il évolue, et ses transformations modifient sa nature ; c) il tend à se conserver et à se reproduire (à conserver son espèce) ;(2) par conséquent, on doit recourir à un principe autre que la matière inerte pour en rendre compte ; cf. Dieu, ou une " âme " (anima = le souffle qui anime), appelée par le vitaliste « principe vital "(3) on recourt aussi à un autre principe, le principe finaliste : on explique les parties par le tout et les organes par leur fonction (exemple : " on a des mains pour couper ", et non " on
Coupe parce qu'on a des mains ").cf. Aristote, De Anima : l'âme est inséparable du corps ; elle est précisément la forme d'un corps naturel organisé, ce qui le fait croître, ce qui le fait se mouvoir, etc. Chaque sorte d'être vivant a une âme. Par exemple :
-la plante a une âme "nutritive " (principe de reproduction de l'individu) ; la salade qui est dans votre assiette a une âme (certes pas aussi complexe que la vôtre, elle ne peut pas penser
Par_exemple, mais elle croît et se nourrit).
-Aristote attribue même une âme et une finalité aux objets inertes, tels la pierre : la pierre qui tombe " désire " aller vers le centre de la terre, car c'est son lieu naturel. Elle est faite pour y
Être.

2) Le 17e et le mécanisme : le corps-machine

Or, progressivement, on s'est mis à critiquer cette conception, en disant que c'est une attitude de type religieuse, qui consiste à projeter ce qui vaut seulement de l'homme, dans la nature. Ainsi, le principe de finalité, qui est adaptation de moyens à fins, qui se pense par rapport à un projet, est seulement humain. C'est surtout au 17e qu'on s'est rendu compte de ça, grâce à Galilée. Il invente, contre Aristote,

Une nouvelle manière d'expliquer les phénomènes. C'est ce qu'on appelle la science. On ne doit plus chercher l'explication des phénomènes dans les apparences immédiates des phénomènes, mais on doit les expliquer par des concepts mathématiques. Mais surtout, cette science va impliquer une conception du monde mécaniste (= tout doit s'expliquer par la matière et le mouvement). Faire intervenir autre chose, que ce soit une âme ou une finalité, pour expliquer la nature, est quelque chose de sacrilège, de non scientifique. Descartes, dans les Méditation seconde des Méditations métaphysiques, s'en inspire énormément (cf. Cours Descartes). Selon lui, tout corps, inerte ou vivant, relève entièrement de l'étendue et du mouvement mécaniques. Le corps est une machine ou un automate, semblable à une horloge. Les êtres vivants ne sont nullement une exception au sein de la
Nature. (Postulat fondamental : pas de finalité dans les choses, car c'est anti-scientifique).Descartes a donc très peur d'aller contre l'attitude scientifique, et c'est pour ça que dans la 2nde méditation il dit (et montre) que l'âme est esprit et le corps matière. Son dualisme reprend donc les postulats de Galilée, et utilise, pour se constituer, Aristote comme un Véritable repoussoir (cf. Méditations Métaphysiques, Ed. Bordas, § 6 et 7)

3) Kant, la Critique de la faculté de juger : les corps vivants ne sont pas des machines
Où il objecte à Descartes que les corps vivants diffèrent des corps artificiels, et ne sont pas du tout comparables à des horloges (surtout parce que la montre, par exemple, ne peut, contrairement au vivant, se réparer lui-même). On a donc besoin de quelque chose d'autre que la matière inerte pour en rendre compte -sans doute de la finalité (une chose existe comme fin de la nature si elle est cause et effet d'elle-même "(Kant applique au vivant une finalité " interne " ; il lui oppose une finalité " externe
", Qui concernerait, elle, l'ensemble de la nature ; plus précisément, la finalité externe désigne une relation d'utilité ou de convenance entre les choses ou les êtres (exemple : " si le mouton a une fourrure, c'est pour que l'homme puisse avoir chaud ") ; Mais rien ne nous dit qu'il existe réellement hors de l'esprit de l'homme une finalité ; c'est un besoin de la réflexion.
Problème de Kant : au bout du compte, on est obligé de dire que la nature ou l'être vivant été créée par Dieu ou une autre créature. Que la nature " veut " quelque chose. (NB : la machine de Descartes ne suppose-t-elle pas elle aussi un artisan ?)Solution : il soutient que c'est seulement pour notre esprit que la notion de fin naturelle a un sens et même est nécessaire. L'homme est ainsi fait qu'il ne peut faire autrement que penser le monde ainsi. C'est ce qui donne sens et cohérence au monde. Kant dit, non pas que la nature est organisée ou finalisée, mais que c'est comme si elle l'était. NB : On peut aussi consulter, pour comprendre à quel point la notion de finalité est " subjective " ou plus précisément propre à l'homme (Car Kant ne dirait pas que la finalité est subjective au sens de propre à chacun, ou de connaissance erronée, illusoire ; en effet, elle est propre à l'homme ; l'homme est ainsi fait qu'il ne peut faire autrement que d'interpréter les choses et le monde en général selon le principe de finalité.
), Le texte suivant de Claude Bernard, extrait de Cahiers de notes, " le Cahier rouge " (1850-1860), Ed. Gallimard, 1965, pp. 58-59 :" Quand nous voyons, dans les phénomènes naturels, l'enchaînement qui existe de telle façon que les choses semblent faites dans des buts de prévision, comme l'œil, l'estomac, etc., qui se forment en vue d'aliments, de lumières futures, etc., nous ne pouvons-nous empêcher de
Supposer que ces choses sont faites intentionnellement, dans un but déterminé. Parce qu'en effet, quand nous faisons les choses de cette manière, nous disons que nous les faisons avec intention et nous ne pourrions admettre que c'est le hasard qui a tout fait. Eh bien ! Il paraîtrait que si, quand nous faisons les choses de manière à ce qu'elles concordent pour un but déterminé, nous disons qu'il y a une intelligence intentionnelle de notre part : nous devons reconnaître dans l'ensemble des phénomènes naturels et leurs rapports déterminés pour des buts déterminés une grande intelligence intentionnelle ".

4) C'est donc par analogie avec la finalité de la vie organique que Kant va essayer de découvrir le plan caché de l'histoire.
Deuxième et troisièmes propositions :
(1) disposition naturelle de l'homme = la raison, la moralité ; pas l'instinct
(2) la nature ne fait rien en vain : elle a donc voulu que l'homme se gouverne, non par l'instinct, mais par la raison (et comme la raison est pour Kant morale, elle a voulu qu'il soit " moral ")
(3) or, la raison, contrairement à l'instinct, n'est pas immédiatement en exercice, même si elle est innée et naturelle à l'homme ;
(4) donc, en donnant la raison à l'homme, la nature a voulu qu'il produisit tout de lui-même (sinon, elle lui aurait donné la raison " toute faite ")

(5) or, il faudrait une vie illimitée pour que l'individu puisse développer pleinement cette aptitude ; en effet, les individus ne vivent pas éternellement, ils n'ont pas tout le temps devant eux ; ils ne peuvent donc rendre la raison la plus parfaite possible (cf. fait que Galilée à lui seul n'a pu parachever la raison scientifique : il a ouvert la voie à Newton, qui a ouvert la voie à Einstein…)
(6) C'est donc l'espèce qui, au cours de la succession continue des générations, développe les dispositions naturelles de l'homme (NB : cela revient à concevoir la société comme un grand individu, comme un seul homme, mais des limites imposées par la nature à l'individu. Cf. Pascal, Préface au traité du vide : voici comment il explique le progrès des sciences : il faut postuler que " la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours des siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement " (plus loin, il l'appelle " l'homme universel)
(7) l'essence de l'homme ne s'accomplit donc qu'au cours de l'histoire (progressivement, et
lentement ; et surtout pas au cours de la vie d'un individu)(8) résumé des propositions 4 jusqu'à la fin : la nature de l'homme ne se réalise que dans une société libérale (= plus précisément, une République) ; en effet, la République est un gouvernement régi par des lois ; et ces lois, loin de réprimer les libertés, permettent l'accord des libertés entre elles ; elles nous rendent donc libres à travers une discipline(9) au bout du compte, la nature de l'homme ne se réalise que dans une société des nations (=unification politique de tous les peuples) ; en effet, une société de droit, républicaine, ne semble possible que si elle n'est pas entourée d'Etats despotiques(10) Le dessein de la nature (but de l'histoire) est donc le suivant : comme chez Hegel : réalisation de liberté (et raison) humaines, dont l'instrument de réalisation est le gouvernement républicain (Il l'a donc dit avant Hegel)).
5) C'est non seulement un besoin de la réflexion, mais plus précisément, un besoin moral de penser une telle histoire : Cf. fait que, comme chez Hegel ou même dans le christianisme, la barbarie, les guerres, créent la moralité, et que la passion produit la rationalité. Mais la différence consiste en ce que c'est nous qui avons besoin de croire que l'histoire correspond à un progrès moral de l'espèce, car
Sinon, l'idée de moralité serait réduite à néant, et ferait de l'existence humaine une pure
Absurdité. Plus personne ne ferait d'enfants car on ne voudrait donner en héritage à nos
Enfants un tel monde…

Conclusion : On peut donc penser que l'histoire a un sens mais on ne peut pas en être certain. Ce n'est que pour notre esprit que l'histoire a un sens. Contrairement à Hegel, ce n'est donc pas l'histoire au sens 1) qui a un sens. Du moins, Kant sait très bien qu'on ne peut pas se prononcer. Ce n'est qu'une hypothèse (Rappel : la finalité nous donne un fil directeur pour nous orienter dans ce qui pourrait au premier abord apparaître comme pur chaos. Elle relève d'une recherche indéfinie du sens de toutes choses…).Mérites de la thèse de Kant :
- pas besoin de croire à un dessein réel de la nature ou de croire en Dieu ou en une quelconque entité presque surnaturelle-De plus, ne sert dans la réalité car cette idée peut être ce qui nous pousse à créer une SDN. Idée qui nous pousse à nous améliorer nous-mêmes, qui nous donne l'espoir et le devoir de
L'avènement d'une SDN, et d'une paix perpétuelle entre les nations
Objection: l'histoire est, comme chez Hegel, une sorte de roman, car on n'explique pas le
Passé de l'homme. Cette manière d'écrire l'histoire (i.e. : les philosophies de l'histoire) consiste
Toujours à nier les faits particuliers. Ne peut-on pas raconter tout ce qu'on veut par de tels
Projets unificateurs et très englobant ?

B-Analyse du statut du fait historique.
Il nous faut donc revenir à la question de savoir ce qu'est l'histoire, et plus précisément, ce qu'est un fait historique. Le problème posé se ramène donc au bout du compte à savoir quel est le statut des faits historiques- question à la fois ontologique et épistémologique (i.e. : qui porte sur sa nature, sur quel genre d'être c'est ; et sur sa connaissance) ; question qui n'est pas posée par Hegel et Kant, car elle ne les intéresse pas. Pourtant, c'est la question finalement la plus essentielle pour qui veut réfléchir sur la nature de l'histoire.
1) P. Veyne, Comment on écrit l'histoire : c'est la subjectivité de l'historien qui fait l'événement : il n'y a pas d'événement en soi, et tout peut être considéré comme historique…
La notion d'intrigue ou qu'est-ce qu'un fait historique. Veyne, Comment on écrit l'histoire, Seuil, 1971, p.57.

CONCLUSION GENERAL

Si l'histoire à un sens, ce n'est donc que parce que l'histoire est écrite par un historien, par un homme. L'histoire au sens 2) quant à elle ne peut avoir un sens en elle-même, car à partir du moment où il y histoire, il y a toujours

reconstruction du passé. Dès lors, le problème qui se pose maintenant est de savoir si l'histoire est une science -car ce qui caractérise la science, n'est-ce pas la neutralité totale, absence de subjectivité ?

LA RÉLIGION

Introduction

A. Définition

La religion est un ensemble de croyances qui pousse à penser qu'une transcendance divine existe au-delà de notre monde réel. La foi fait donc partie de la religion qui se veut la croyance à proprement parler irrationnelle en quelque chose en quoi l'on croit parce qu'on a la foi, parce qu'on a la confiance, mais indémontrable absolument. La religion est souvent l'affaire d'une civilisation (on parle de civilisation musulmane, civilisation bouddhiste, judéo-chrétienne, etc.), elle a donc une réelle force collective. De là il convient de distinguer deux étymologies de la religion. D'abord, la religion serait verticale, croire en quelque chose de supérieur, au-dessus de nous, selon le latin reléguer. Mais elle serait aussi horizontale, selon le verbe cette fois-ci de reléguer, qui suppose un lien entre les hommes. La religion relie donc les hommes entre eux en les reliant à Dieu. Deux grandes dimensions, donc, de cette dernière : son rapport à la socialité d'une part, son rapport à la rationalité d'autre part, qui est la problématique majeure de cette notion dans le cadre d'un cours de Terminale.

La religion est diverse et variée. Souvent institutionnalisée, on peut également parler de déisme, c'est l'attitude contraire qui consiste à croire en une existence supérieure mais sans se
Rattacher à des rites, à des religions particulières et institutionnalisés comme tels. Par ailleurs, la religion peut être monothéiste (croire en un seul dieu), polythéiste (croire en plusieurs Dieux), animiste (penser que la divinité n'est pas un être transcendant mais se trouve
Dans la nature parmi les plantes, les animaux).

La religion, on peut y être indifférent, ou en faire la critique, ou l'apologétique (la défendre
Coûte_que_coûte). Ce cours fera parts égales à ses trois attitudes. Toujours est-il que la religion tient du domaine de l'ontologie, elle a à dire quelque chose sur l'être, l'essence, la réalité. Elle pense en effet l'origine du monde, les choses telles qu'elles doivent être ou telles qu'elles sont réellement.

B. Problématique
La position de la philosophie à l'égard de la religion pourrait sembler des plus évidentes. Espace privilégié de la réflexion et de la remise en question, la philosophie se défierait naturellement de la religion, de ses dogmatismes et de ses préceptes rattachés au principe de la foi, d'une vague croyance au final. Pourtant leurs rapports est bien plus complexe, et ils peuvent se mesurer autour de trois axes principaux :
D'une part, dépassant le voile d'austérité et de rigorisme dont on les recouvre généralement,
Les religions sont elles-mêmes porteuses d'une certaine philosophie, et les textes qui les fondent
Se prêtent à une diversité de lectures et d'interprétations. D'autre part, certains philosophes n'expriment pas d'opposition radicale vis-à-vis de la croyance religieuse. Ici, cette dernière vaut principalement comme exigence morale, et la nature divine se pense dans la perspective de recherches ontologiques. Enfin, les principaux théoriciens s'érigeant contre la religion, fustigent en fait chez elle précisément le voile d'obscurantisme que d'aucuns lui ont fait porter.
Comment donc la philosophie comprend-elle la religion ? Quel sens lui donne-t-elle et
Pourquoi cette dernière, qu'on y croit ou non, est-elle porteuse et significative ?
REPÈRE. Il faut bien distinguer les deux étymologies de la religion, relégué, au sens vertical,
Relié à un Dieu ; reléguer, au sens horizontal, relier des personnes entre elles par la
Communauté de croyance.

I. LA RELIGION, AVANT TOUT LE DOMAINE DE LA FOI ET DE LA CROYANCE, MAIS PAS POUR AUTANT DÉTACHÉE DE LA RATIONALITÉ

A. La participation du monde sensible/terrestre au monde intelligible/divin/céleste « Accéder à la béatitude, il n'y a pas d'autres raisons de philosopher », déclare Saint Augustin dans La cité de Dieu. D'emblée les choses sont dites, a priori le but est partagé, entre la philosophie et la sainteté : la béatitude ! Platon l'évoquait déjà dans l'analogie de la ligne de la connaissance, dans son ouvrage La République ou encore le dialogue Phèdre, le but de l'existence humaine, c'est d'atteindre la vérité, et face à la vérité, nous sommes contemplatifs, béats, car totalement détachés de notre corps, de ses affections et illusions. Ainsi la vérité pour Platon se confond avec le divin, le ciel des Idées, cet autre monde, le monde intelligible, monde de la transcendance bien différent du monde sensible, de l'ici-bas, dans lequel nous évoluons. La philosophie a quelque chose de divin en ce que pour Platon elle transcende totalement l'individu de son monde sensible. Chez Saint Augustin il en va de même au sens où le principe d'évangélisation s'accompagne d'une singulière réflexion sur la question du sujet, sur la question du moi. En effet, si toute une part de l'acception commune de la chrétienté se focalise sur la stricte acceptation des enseignements religieux, tel n'est pas le cas pour Saint Augustin.
Sans que sa démarche ne s'assimile à de l'anthropocentrisme, elle invite fortement l'individu à l'interrogation de sa condition et de sa nature comme fondement de la pratique religieuse. Bien que l'homme, pêcheur dès l'origine, ne puisse de lui-même atteindre le salut, il possède une certaine liberté de conscience par laquelle il peut activement y participer. Alors la foi ici n'exclut pas la raison, tout au contraire la foi est ce qui nourrit la

compréhension. Les mystères de la foi et de la révélation chrétienne demandent à être crus, investis et expliqués. Cette consubstantialité de la raison humaine et du divin est particulièrement sensible chez Saint Augustin tout comme elle l'était avant chez Platon. Distinguant ici une cité terrestre et une cité céleste, là où le premier distinguait le monde sensible et le monde intelligible, Saint Augustin préserve l'ambigüité quant à la véritable localisation de la cité céleste. Au cours de son argumentation, la cité de Dieu prend ainsi tour à tour les traits du culte du divin, de sa providence, de l'appel aux saints, de l'Église ou encore à la citoyenneté idéale du juste et de la paix ; et elle n'est jamais totalement dissociée de la cité terrestre, de la cité pécheresse. Exactement comme chez Platon le monde sensible participe du monde intelligible, via l'homme qui est un double composé d'esprit et de corps.

B. Le pari pascalien, ou qu'il n'est pas irrationnel de croire, ce qui serait irrationnel serait même de ne pas croire !

Dans ses Pensées, Pascal écrit que « nous connaissons la vérité non seulement par la raison, mais encore par le cœur ; c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement qui n'y à point de part essaye de les combattre
». Autrement dit, le cœur, ici la foi, et la raison, n'ont pas à s'opposer, ils jouent sur un terrain
Différent, la raison a trait aux affaires logiques, théoriques, le cœur aux principes, à l'existence
De Dieu, l'origine du monde, etc.

Pascal a consacré la dernière partie de son œuvre à la défense et à l'apologie de la religion.
Entre autres signes de sa foi, il fut l'auteur d'un document témoignant d'un miracle qui
Conduisit sa nièce à la guérison par le recours à une épine de la couronne du Christ. Ledit
Document, particulièrement circonstancié, fut notamment approuvé par le pape Benoit XIII !
Si pour Pascal la foi et l'accès au divin sont avant tout l'affaire d'amour et d'intuition, de ce
Qu'il appelle le cœur, ceux-là ne répudient pas pour autant la raison. Pour Pascal il s'agit ainsi
D'attenter aux angoisses de la raison qui font obstacle à l'appel de Dieu, mais ce au moyen
Même de la raison. Le projet pascalien opère à l'attention des incrédules, et c'est sur le terrain même de leur logique qu'il entend opérer. Tel est le « pari pascalien ». L'argument de Pascal montre que rationnellement, l'homme même athée a tout intérêt à croire en Dieu, il n'a rien à y perdre. Pourquoi ? Car il n'y a rien à perdre à croire en Dieu, mais il y a tout à perdre à ne pas y
Croire. Si Dieu n'existe pas, le croyant se sera juste trompé et n'aura rien perdu, au contraire il aura été moins angoissé et aura trouvé un repère... Par contre si Dieu existe, l'athée qui ne pratique pas ou blasphème ce dernier risque ni plus ni moins que de se retrouver en enfer ! Donc pour Pascal, un esprit rationnel doit faire le pari de l'existence de Dieu. Il faut être sacrément audacieux à l'époque de Pascal pour oser parier sur l'existence de Dieu..., déjà cela pourrait être contraire à l'idée même de religion, ensuite la croyance en Dieu ne peut sans doute pas se commander de façon aussi volontaire...Reste que pour Pascal, c'est le moyen de montrer que la raison et la religion ne sont pas incompatibles, et qu'il n'est pas du tout irrationnel de croire en Dieu. Au pire, ce serait donc une preuve par défaut. Pascal ne cherche pas radicalement à s'opposer aux convictions de ses potentiels lecteurs, à la fois les sceptiques et les incrédules, soit ceux qui remettent en question l'existence de Dieu, il les conduit juste à leur épuisement. Ainsi Pascal démontre que la position de l'incrédule consiste paradoxalement à rejeter la raison, puisqu'il est contraire à la raison de parier la perte quand cela ne coûte rien de croire et que le risque est de tout gagner !
Une raison lucide selon Pascal s'accorde à la condition humaine, à sa vulnérabilité, au fait
Qu'elle ne peut en aucun cas tout connaître ou être omnisciente, la raison lucide reconnait ses
Propres limites dans l'existence des intuitions sensibles et morales sur lesquelles elle décide
Alors de se fonder, en toute humilité. C'est la raison du croyant qui explique bien que « le cœur
A ses raisons que la raison ignore ».REPÈRE. Le pari de Pascal est un argument extrêmement puissant pour contrer les incrédules ou les sceptiques, soit les athées. Que risque-t-on à croire en Dieu ? Rien. Que risque-t-on à ne pas y croire ? Tout, dont l'enfer. Ainsi, d'un point de vue de la raison, il serait rationnel de croire et

irrationnel de ne pas croire. A noter toutefois que l'argument du pari ne fonctionne évidemment que du point de vue de la raison récalcitrante, le vrai croyant lui ne doute jamais et est dans un tout autre point de vue, celui du cœur qui sent et qui sait.

II. RELIGION, COLLECTIVITÉ, HISTOIRE DE LA PENSÉE

Outre les rapports de la foi et de la raison, une autre grande problématique, c'est que
Dieu relève du principe premier que les philosophies antiques recherchaient déjà. C'est
Sur le principe premier de Dieu que pourra alors être pensée l'essence d'une vie sociale
Et politique plus morale que celle prônée et instruite par les institutions religieuses.
C'est ici le rapport à la collectivité qui est donc engagé.

A. Religion naturelle et religion civile, la force communautariste de la religion Pour bien distinguer les choses, la religion qui a trait au privé, à la sphère intérieure, au personnel, et celle qui a trait au public, au collectif, faisons appelle aux deux concepts que Rousseau s'attache à mettre en place, dans Du contrat social, un livre qui donc traite de la collectivité avant tout et non de la religion en tant que telle. Il y évoque : La religion naturelle, qui est le fait d'une expérience intérieure, elle est commune à toute personne qui sonde à travers sa conscience l'existence d'une transcendance à l'origine du monde et de ses lois. Expérience dont la mystique ne rejette pas tout regard critique et qui n'est pas assujettie à la conduite d'un culte. Et la religion civile, qui est quant à elle à dissocier de la religion institutionnelle. Rousseau stigmatise ici les méfaits perpétrés par certains pouvoirs religieux, ainsi que leur propension au sectarisme. La religion civile doit être pensée dans la continuité de la religion naturelle, elle est en quelque sorte son application sociale. Elle doit entreprendre l'ouverture à une divine nature, un dépassement des désirs du Moi. Toutefois, en ce qu'elle entend élever à la sainteté
Des lois de sociabilité et de respect d'autrui, la religion civile ne trouve dans la religion naturelle qu'une matière insuffisante à sa réalisation. Mais disons qu'elle est la base, le fondement de la vie en collectivité. Ici, nous avons en fait les deux sens de la religion, la religion au sens vertical, cette religion naturelle qui me relie, moi, individu particulier, à un dieu, et la religion au sens horizontal, cette religion civile qui va servir de substrat, de racines, de base, à la vie ensemble, et qui donc au nom d'un même principe, de valeurs communes, va relier les hommes entre eux. La religion est ainsi dotée d'une grande force de rassemblement, sans elle il est possible que la collectivité s'en porte moins bien ou soit moins soudée. Force est de constater que dans notre pays laïc qu'est la France, on assiste à un écartèlement des individus qui semblent bien souvent un amas d'étrangers les uns pour les autres, plus grand-chose ne nous réunit, d'où certains mouvements sociaux comme les Gilets jaunes, qui démontrent bien la quête d'un sens commun, d'une collectivité retrouvée. Ainsi que le dit fort éloquemment Rousseau, « De lui-même le peuple veut toujours le bien ; mais, de lui-même, il ne le voit pas toujours » (Du contrat social).REPÈRE. La distinction rousseauiste "religion naturelle"/"religion civile" est extrêmement importante en ce qu'elle distingue la foi d'un point de vue personnel et la foi d'un point de vue collectif, mais aussi la religion au sens de lien vertical à une transcendance et la religion comme lien horizontal communautaire entre individus. La force collectiviste de la religion a été mentionnée aussi notamment par Marx, dont la formule « la religion opium du peuple » (Capital) est à cet égard plus qu'éloquente, elle serait capable de transformer les foules, ce pourquoi d'ailleurs maints gouvernements jouent de la religion pour parvenir à leurs fins. Le sociologue Durkheim a montré son importance également, dans Les formes élémentaires de la pensée religieuse. Pour lui, le lien social de la religion est-elle que dans sa forme même, il « ne voit dans la divinité que la société pensée et transfigurée symboliquement ».

B. Que la pensée religieuse dépend de l'histoire de la pensée Il est ici question de voir que la manière de concevoir la religion dépend d'un contexte culturel
Et d'une évolution de l'histoire de la pensée. Selon le lieu où l'on habite, nos cultures, le temps
Plus ou moins avancé de la civilisation à laquelle on appartient, la notion de religion n'est
Absolument pas développée de la même façon. Hume, dans Dialogue sur la religion naturelle, fut l'un des premiers penseurs à voir cette corrélation. Ainsi, il met en exergue l'émergence tardive, dans l'histoire

religieuse, de la notion de « dessein intelligent ». Cette notion ne pouvait en effet que subvenir à une époque où la raison et la science furent suffisamment développées pour ne pas s'en remettre à la foi et aux croyances. Par la raison, l'homme reconnait dans la nature un ordre et une logique qui suppose un entendement démiurgique. Hume entreprend ainsi une étude de l'histoire religieuse sur le modèle des études de l'histoire naturelle. Chez lui l'histoire religieuse ne s'envisage pas suivant l'avènement de la providence qu'elle présuppose, mais suivant la logique des enchaînements de causes à effets. Ainsi en vient-il à poser la question suivante : « En quoi, vous autres mystiques, qui affirmez l'incompréhensibilité absolue de la Divinité, différez-vous des sceptiques et des athées, qui prétendent que la cause première de toute chose est inconnue et inintelligible ? ». Pour lui en effet, la religion est explicable et cette théorie dépend de l'évolution suffisamment avancée de la pensée en son temps.

III. L'ÉTERNEL DIVIN ET L'ÉPHÉMÈRE HUMAIN, LE PROBLÈME DE L'ALIÉNATION DE L'HUMAIN COMPLEXÉ FACE À LATRANSCENDANCE

Dans cette troisième partie nous nous intéresserons à une critique constante en matière de
religion, tellement constante qu'elle nous amènera de Lucrèce, philosophe antique, à Nietzsche, philosophe moderne, qui révèle de fait une dimension du religieux qui perdure, à savoir celle d'une aliénation de l'humain à l'impuissance qu'il ressent face au mystère de sa condition.

A. Accepter sa finitude et sa condition de mortels

On peut penser que sans pour autant nier l'existence des dieux, on n'est pas obligé de
Leur accorder le statut de créateur de l'humanité ni le pouvoir de légiférer sur le devenir de
Celle-là. L'un des premiers penseurs non athéistes à considérer les choses ainsi fut Lucrèce. Ce dernier fustige tour à tour, dans les religions polythéistes de son temps, les dieux despotiques, les cultes de superstitions, les prêtres aux préceptes iniques. Pour lui il est absolument regrettable que l'on tente de résorber les incertitudes liées à notre condition d'être humain par le biais de bienfaiteurs divins. Plutôt que de chercher refuge dans les voies célestes il nous faut bien plutôt éprouver la vulnérabilité de notre essence terrestre. C'est dans l'éphémère et la relative précarité de notre monde que se trouve la félicité. Ainsi Lucrèce se questionne-t-il théoriquement, dans De la nature : « Maintenant, quelle cause a répandu parmi les grandes nations l'idée de la divinité, a rempli d'autels les villes, et fait instituer ces cérémonies solennelles dont l'éclat se déploie de nos jours pour de grandes occasions et dans des lieux illustres ? D'où vient encore aujourd'hui chez les mortels cette terreur qui, sur toute la terre, leur fait élever de nouveaux sanctuaires aux dieux, et les pousse à les remplir en foule aux jours de fête ? Il n'est pas si difficile d'en donner la raison ».

B. Dieu est mort ! Non à l'arrière-monde

Chez Nietzsche aussi on retrouve une virulente critique de la religion. C'est principalement à la religion chrétienne que s'adressent les critiques du philosophe allemand. Ses ouvrages ont des titres à cet égard saisissants : Crépuscule des idoles, L'Antéchrist !Nietzsche reproche à la religion d'avoir élaboré des idéaux et une morale des plus dogmatiques, la religion chrétienne aurait ainsi à la fois instruit fortement les manichéismes de l'opinion commune, et contribué à l'abstraction du monde et de l'expérience vécue en créant de toutes pièces un arrière-monde, un monde d'idéaux (on reconnaît le monde rêvé de Platon), qui doit dire non au corps, à la vie, à l'image d'un Saint-Paul qui s'écrit, dans l'Épître aux Romains : « Vivez selon la chair et vous mourrez, vivez selon l'esprit et vous vivrez ! ». C'est donc contre la mise à la marge du sensible, de la chair, du corps et de ses pulsions que s'élève Nietzsche. Au caractère figé et éternelle de certaines doctrines religieuses, Nietzsche oppose les dynamiques et les fulgurances du monde de la vie, qui n'ont pas à être soumises ou limitées. Pour lui, Dieu tue l'homme et ses aspirations, et seule la mort de Dieu pourra révéler l'homme et l'élever. Le voici donc écrire : « Maintenant seulement la montagne de l'avenir humain va enfanter. Dieu est mort : maintenant nous voulons - que le Surhumain vive » (Ainsi parlait Zarathoustra).

Conclusion

À travers ce parcours philosophique il est entendu que la foi religieuse et la raison humaine n'ont pas de valeurs fondamentalement antinomiques, et que les principes des institutions religieuses ne sont pas incompatibles avec une rigoureuse démonstration rationnelle ou philosophique. Nombre de philosophes étaient d'ailleurs de fervents croyants, et nombre de scientifiques aussi (Pascal, Auguste Comte, etc.).Si la religion et la philosophie se sont parfois opposé l'une à l'autre, c'est plus à la raison des tournures et des courants qu'elles ont pris respectivement dans l'histoire que par le fait d'une fondamentale opposition.

LE PETIT + DANS TA COPIE

Lorsque tu dissertes sur la religion, ton avis existentiel sur le sujet (si tu es croyant, non Croyant, bouddhiste, musulman, chrétien, juif, ou que sais-je) ne doit absolument pas Transparaître. La religion fait partie des notions casse-cou, comme la politique. On vous Demande une pensée philosophique, pas une idéologie ou un parti-pris.

POUR ALLER PLUS LOIN …

Parcourir l'excellent livre de Lenoir, Comment Jésus est devenu Dieu, qui veut relativiser les Origines de la religion judéo-chrétienne et donner quasiment raison à Freud ou Feuerbach, ces Philosophes qui pensaient que Dieu était de toutes pièces créé par l'homme, le premier y voyait UN infantilism

TRAVAIL, TECHNIQUE, SCIENCE

L'animal dépend de son milieu naturel obligatoire et nécessairement. L'homme ne dépend de son milieu naturel de façon relative qu'il transforme par son travail. Cette activité nécessite un effort physique et intelligent pour dompter les forces aveugles et sauvages, on peut alors définir le travail comme toute activité physique ou intellectuelle effectué par l'homme en vue de subvenir à ses besoins. Du " Tripoluim " le travail évoque donc la souffrance, la torture... D'ailleurs si on se réfère aux deux grandes religions (l'islam et le christianisme) le travail est une sorte de punition liée à la désobéissance d'Adam et Ève qui ont mangé la pomme interdite. Pour l'homme = << Tu mangeras désormais à la sueur de ton front>>. Pour la femme = << Tu enfanteras dans la douleur. >> Mais par la suite, le travail sera compris comme un moyen par lequel on rachète le paradis perdu. Cependant tout travail fait appelle à une technique. Qu'est-ce donc la technique ?

Du " Techne " c'est à dire (art) est toute activité par laquelle on adopte des moyens à des fins, en vue d'un but pratique et utile. Plus tard quand il découvrira les lois de la nature, il fonde la science qui désormais va se mettre au service de la technique. Ce progrès scientifique de l'homme a permis son développement. Toutefois, il nous revient de réfléchir sur les conséquences de la science et la technique.

I) "Hominisation" et " humanisation" de l'homme pour le travail

Le travail est une activité qui permet à l'homme de subvenir à ses besoins en fournissant des efforts. Cet effort a servi non seulement à non physique (Hominisation) mais aussi son développement intellectuel culturel et scientifique (humanisation) c'est pourquoi Karl Marx définie l'homme par le travail l'homme réalise des veilleurs, des cultures et des civilisations, on distingue l'âge de la pierre poulie, l'âge des métaux et même de la cybernétique.

II) Portée morale et métaphysique du travail :

Sans travail l'homme ne serait inachevé. Pour Kant le travail est un activité providentielle, un obligation morale, un devoir de l'homme envers lui-même et envers sa société, L'homme est donc obligé de travailler, sinon il est marginalisé. En travail l'esclave fini par définir son propre maître.

IV) Le travail comme activité de production

Le travail est d'abord une activité de production. Ce qui compte c'est le résultat, le but à atteindre, sinon c'est une perte de temps. C'est en ce sens que Paul Élément Jacot dans son livre intitulé les lois du succès écrit : << toute tâche exécuter [.....] Et une unité du succès. >>
Un bon travail est un travail efficace, on gagne toujours en travaillant surtout on a choisi de travailler librement. Le travail est une activité qui s'accompagne de fatigue et de stress. C'est pourquoi il est répressif. Le travail nous empêche le plus souvent le repos et le loisir. Il est aussi instrumentant quand on effectue un travail sans l'avoir choisir ou s'il ne permet pas à l'homme de se réaliser et de gagner sa vie, il est aussi instrumentant lorsqu'il est mal payer, harassant et pénible.

V) LA TECHNIQUE ET LA SCIENCE :

La technique vient du Techné "c'est-à-dire dire art" est toute activité par laquelle on adopte des moyens pour atteindre un pratique et utile. Elle a longtemps précédé la science à laquelle elle s'oppose comme le pouvoir ou savoir, la pratique à la théorie, l'action à la connaissance. La science quant à elle recherche une explication systématisée des phénomènes naturels. Elle est une activité donc désintéressés elle est apparût pratiquement dans l'histoire. Cependant les lois scientifiques maîtrises par l'homme seront mises au service de la technique.

Cela va donner résultats extraordinaire qui vont booster le développement de l'humanité toute entière. La science explique par exemple comment il y'a le froid, la technique se propose de répondre à nos soucis pour qu'on n'est plus froid où qu'on n'est le froid en abondance (climatisation, réfrigération.) Aussi la combinaison science et technique fruit du travail de l'homme a permis de réduire le taux de mortalité et morbidité par la découverte des médicaments, qui permet de soigner les maladies. Mais c'est surtout dans le domaine de transport qu'on note les progrès les plus extraordinaires (avions, train, voiture, TGV...)

LES CONSÉQUENCES NÉGATIFS DE L'ESSORS SCIENTIFIQUE NÉGATIF:

En accédant aux lois de la nature et de les transformer l'homme a vu son milieu se modifier souvent qualitativement mais parfois négativement se croyant tout permis parce-que maîtrisant certaines techniques l'homme à oublier de se dresser une limite sur le plan morale, les mœurses se dégrade. La science a fait nous des << dieux>> avant que nous méritions d'être des hommes disait Jean Rostand, autrement dit grâce au progrès scientifique technique l'homme rentre dans le plan de Dieu en menant des modifications qui se retourne contre lui. L'avènement des OGM en est un exemple. L'homme va jusqu'au clonage humain ou à l'euthanasie. Sur le plan des transports en soulageant l'homme par la réduction de la distance et du temps perdu. Ce secteur peut être considéré comme bénéfique. Pourtant il va se retourner contre l'homme avec le nombre d'accidents et de morts qu'il occasionne. Le développement des armes a poussé les hommes à se détruire et à détruire leur environnement en témoigne les deux bombes lancées à Hiroshima et Nagasaki. Les nouvelles technologies de télécommunication, progrès notable du 21 ème siècle sont entrain desservir l'homme au lieu de le servir. La combinaison de l'informatique aux autres domaines du savoir n'a donc pas eu que des retombées positives. Très tôt d'ailleurs François Rabelais nous a prévenu << science sans conscience n'est que ruine de l'âme >>

CONCLUSION :

Force et admettre qu'en dépit des retombées inattendu et imprévu de progrès scientifique et technique et du caractère aliénant du travail. Ils demeurent tous pour l'homme un mal nécessaire. Être faible dans la nature est dépourvue physiquement de défense naturelle, l'homme doit mettre son intelligence à son propre service pour arracher à la nature les éléments nécessaires à sa substance. Il doit également rendre le travail moins aliènent et le rendre plus formateur, plus libérateur de l'homme et de l'humanité.

LA LIBERTÉ

Introduction

La liberté est généralement définie comme la possibilité d'agir sans contrainte ni obstacle. Pour l'homme du sens commun, être libre, c'est faire ce qu'on veut. L'homme qui se croit libre, l'est-il réellement ? Etre libre, est-ce une réalité ou une illusion ? Deux conceptions se sont dégagées autour de cette question. Une conception idéaliste (rationaliste ou imaginaire) qui réfléchit sur l'idée de liberté sans la rattacher à la réalité et une conception réaliste qui met la liberté en rapport avec les contraintes.

I- Liberté et libre-arbitre

La notion de liberté est au cœur du débat philosophique. Pratiquement, tous les philosophes en ont parlé, mais de diverses manières. Dans l'antiquité, Platon s'était fait une idée précise de la liberté. Pour lui, la liberté consiste à débarrasser l'âme du corps, car il estime que le corps est le tombeau de l'âme. Et tant que l'homme obéit aux passions du corps comme l'envie, la jalousie, l'appétit sexuel, la fureur etc., il sera l'esclave de son corps. Platon en déduit que la liberté n'est possible que si l'homme lutte contre ses passions, son ventre et son

bas-ventre. Voilà pourquoi il dit que « philosopher, c'est apprendre à mourir », c'est-à-dire à renoncer à ses désirs, à se priver des délices mondains et à consacrer son âme à la méditation. Les philosophes du Moyen-âge se sont également intéressés à la liberté. C'est le cas de Descartes qui considère que la liberté repose sur le libre-arbitre, c'est-à-dire le pouvoir de choisir sans aucune contrainte. Pour lui, tout homme dispose du libre-arbitre et c'est cela qui le rend maître de lui-même et responsable de ses actes. Descartes précise que l'homme est d'autant plus libre qu'il fait bon usage de son libre-arbitre. Par exemple, même si un mensonge est avantageux pour l'homme, il est libre de ne pas mentir. Mais l'homme peut faire un mauvais usage de son libre-arbitre et choisir de faire le mal comme le relate André Gide dans son ouvrage Les Caves du Vatican. Un personnage mystérieux du nom de Lafcadio, en voulant tester qu'il est libre, a choisi de jeter un vieil homme (Amédée Fleurissoire) hors d'un train qui roulait à vivre allure. Selon André Gide, ce geste que rien ne justifie est appelé acte gratuit. Dans tous les cas, qu'il l'utilise à bon ou mauvais escient, tout homme est doté de libre-arbitre et est obligé de faire un choix. C'est le point de vue de Sartre pour qui l'homme est condamné à choisir. Même ne pas choisir, pour lui, c'est choisir. Et quel que soit son choix, il en sera responsable. Mieux, Sartre affirme dans L'Etre et le néant que «l'homme est condamné à être libre», c'est-à-dire qu'il agit toujours librement et il est responsable de ses actes. Etre condamné à être libre, signifie que l'homme ne peut pas échapper à sa liberté. La liberté est un fardeau que l'homme est obligé de supporter. La pensée de Sartre peut être éclairée par celle de Georges Bernanons qui déclare que « l'homme ne peut pas se libérer de sa liberté ». La liberté apparaît ainsi comme une ombre qui suit l'homme partout et toujours.

II- La liberté n'est-elle pas une illusion ?

L'homme est un être qui aspire à la liberté, mais plusieurs obstacles l'empêchent d'être libre. Déjà, la société avec ses normes est un frein à la liberté, c'est ce qu'on appelle le déterminisme social. Egalement, il y a eu l'homme une force qui le manipule et qui fonctionne comme un obstacle à sa liberté, c'est le déterminisme psychologique.

Concernant le déterminisme social, retenons qu'il y a des normes ou règles sociales qui nous empêchent de faire ce que nous voulons. En plus, elles prévoient des sanctions contre toute personne qui les transgresse. Marx analyse l'influence de la société sous un autre angle pour justifier que l'homme n'est pas libre. Il souligne que l'homme pense en fonction de ses conditions de vie. S'il vit dans une société pauvre, il pense en homme pauvre. S'il vit dans une société riche, il pense en homme riche. C'est ce que Victor Hugo confirme en ces termes : « On pense différemment selon qu'on vit dans un château ou dans une chaumière ». Si la société détermine notre manière de penser, il est évident que nous ne pouvons pas être libres. Au contraire, nous sommes conditionnés à notre insu. L'autre frein à la liberté de l'homme, c'est le déterminisme psychologique. Freud montre que nous sommes déterminés par l'inconscient qui nous manipule à notre insu. Du moment que l'inconscient fait agir l'homme, ce dernier ne peut prétendre être libre. Avant Freud, Spinoza avait découvert que les hommes sont dans l'illusion de la liberté. Ils se croient libres parce qu'ils ignorent les causes qui les font agir. C'est dans ce cadre que Spinoza a écrit : «Les hommes sont conscients de leurs désirs et ignorent ce qui détermine ces désirs». Ils sont comme des aiguilles d'une montre qui croient qu'elles tournent d'elles-mêmes alors qu'elles sont tournées par autre chose. C'est ce qui amène Spinoza à conclure que seul Dieu est véritablement libre par ce qu' « il agit par les seules lois de sa nature et sans subir aucune contrainte ».

Les déterminismes social et psychologique ne sont pas les seuls à freiner la liberté de l'homme. Il y a aussi le fatalisme, défini comme la doctrine selon laquelle tous les évènements sont fixés à l'avance par le destin. Si le destin est fixé à l'avance, c'est que l'homme subit la volonté de Dieu. Par conséquent, il ne peut pas être libre. D'où l'idée que la liberté est une illusion. Pourtant, il est bien possible que l'homme soit libre face au fatalisme. Selon les stoïciens, c'est en se soumettant au fatalisme que l'on est libre.

III- La liberté comme acceptation de la nécessité.

Les stoïciens distinguent ce qui dépend de nous (nos pensées) et ce qui ne dépend pas de nous comme la vie, la mort, la maladie, le temps, la vieillesse, nos parents, notre terre de naissance etc. Tous ces phénomènes relèvent du destin et nous n'y pouvons rien. Les accepter, c'est être libre. Les stoïciens sont des fatalistes, ils acceptent courageusement, sans se lamenter, tout ce qui leur arrive. Pour eux, le fatalisme n'est pas un obstacle à la liberté. Ils affirment que l'attitude la plus sage est de se soumettre au destin. C'est dans ce cadre qu'ils ont dit que « le destin mène qui veut et traîne qui ne veut pas ». Celui qui n'accepte pas son destin, il le subira par force, mais celui qui s'y soumet, vivra en paix. L'homme doit donc être un fataliste, il doit se dire que tout ce qui arrive, arrive nécessairement par la volonté de Dieu. C'est ainsi que le célèbre stoïcien, Epictète, a enseigné qu'il ne faut pas vouloir que les choses arrivent telles que nous les désirons, mais il faut les accepter telles qu'elles viennent. Ainsi, nous pourrons atteindre l'ataraxie, c'est-à-dire la paix de l'âme.

Conclusion

Dans l'histoire de la philosophie, deux conceptions majeures sur la liberté se sont opposées. Celle qui affirme que la liberté est une illusion à cause des contraintes intérieures et extérieures et celle qui défend l'existence de la liberté. On pourrait ajouter une troisième conception selon laquelle la liberté est une conquête. Il est possible de conquérir la liberté si on comprend le fonctionnement de la nature. En effet, découvrir les causes des phénomènes naturels permet à l'homme de prévoir, de ralentir ou d'empêcher le déroulement de ces phénomènes. Sous ce rapport, la découverte des lois de la nature ou des agrandit la liberté de l'homme.

L'ETAT

Introduction

L'Etat est une organisation politique dotée d'un ensemble d'institutions et d'une autorité souveraine s'exerçant sur l'ensemble d'un peuple dans un territoire déterminé. Trois éléments apparaissent dans cette définition : un territoire, une population et un pouvoir. L'Etat est souvent perçu comme une force contraignante envers les citoyens : il interdit ! Mais, ne peut-on pas voir aussi ce qu'il permet ? Au fait, d'où vient l'Etat ? Quel rapport entretient-il avec la liberté des citoyens ? L'Etat est-il plus à craindre que l'absence de l'Etat ?

I- L'origine de l'Etat

L'Etat n'a pas toujours existé. Avant son apparition, il existait des sociétés primitives qui n'avaient pas connu l'Etat. Et pourtant, elles étaient bien organisées selon des règles qui garantissaient la stabilité et la cohésion du groupe. Alors, quand l'Etat est-il apparu ? Son origine peut être doublement analysée : historiquement et philosophiquement. Au plan historique, l'Etat est apparu dans l'antiquité avec les premières formes de démocratie en Grèce et en Rome. Au plan philosophique, l'Etat vient de ce que Rousseau et Hobbes appellent l'état de nature. Tous deux sont partis d'un postulat (hypothèse) selon lequel il existait un état de nature avant l'avènement de la société. Pour sauver l'humanité, les hommes ont conclu un pacte appelé « contrat social » pour vivre en société et c'est ainsi que l'Etat est né. Selon Rousseau, tous les hommes participent à l'exercice du pouvoir, c'est ce qu'il appelle la démocratie. Un tel Etat, dit-il, a pour fin de garantir la liberté. Alors que chez Hobbes, les hommes ont confié le pouvoir à un seul homme appelé le Léviathan. Ce dernier est redoutable et est chargé de garantir l'ordre et la sécurité. Bref, Rousseau est favorable à un Etat démocratique et Hobbes à un Etat absolutiste. Mais la démocratie et l'absolutisme ne sont pas les seules formes d'Etat, il en existe d'autres.

II- Formes et fonctions de l'Etat

L'Etat revêt plusieurs formes assimilées à des régimes politiques comme la démocratie, la monarchie, le totalitarisme, l'aristocratie etc. La monarchie est un régime dans lequel l'autorité réside entre les mains d'un seul homme et est exercée par lui ou par ses délégués. L'aristocratie est le gouvernement des meilleurs ou des nobles. Le totalitarisme est un régime qui n'admet qu'un parti politique, donc aucune opposition. Exemple l'Allemagne nazie sous Hitler, l'Italie sous Mussolini et l'ex-Urss. Parmi tous ces régimes, la démocratie est considérée comme le meilleur, car on suppose que le pouvoir appartient au peuple. Quel que soit le régime politique, l'Etat a pour fonction d'assurer la sécurité des citoyens. Pour être plus précis, l'Etat a deux fonctions. Sur le plan intérieur, il assure la sécurité des biens et des personnes. Pour cela, il dispose de moyens contraignants que Louis Althusser appelle appareils répressifs d'Etat comme la police, la gendarmerie, l'armée, la douane, les sapeurs-pompiers etc. Ils sont dits répressifs parce qu'ils répriment, punissent et rappellent à l'ordre ceux qui violent la loi. C'est dans ce cadre que Max Weber a dit que l'Etat revendique « le monopole de la violence physique légitime ». Il légitime le recours à la violence qui, seule, peut garantir la sécurité dans la société. Sur le plan extérieur, l'Etat a pour rôle d'assurer la sécurité territoriale au moyen de l'armée.

Etant donné que l'Etat a la possibilité de sévir par le biais de ses institutions, il est fine source de contrainte sur les individus. Néanmoins, il leur accorde des droits et veille sur leurs libertés et sécurité, d'où les rapports entre l'Etat et la liberté.

III- Etat et liberté

1- La nécessité de l'Etat

L'Etat a connu beaucoup de défenseurs appelés étatistes. Ils pensent que l'Etat est nécessaire pour plusieurs raisons. Cette nécessité a même amené Hegel à diviniser l'Etat. Pour lui, « tout ce que l'homme est, il le doit à l'Etat ». Si nous remontons à la conception de Rousseau et de Hobbes, nous voyons que le but poursuivi par l'Etat est la liberté pour Rousseau et la sécurité pour Hobbes. Rousseau avance qu'Etat et liberté sont compatibles. Il affirme que lorsque les hommes élaborent des lois et s'y soumettent, ils n'obéissent qu'à eux-mêmes. Or, obéir à soi-même, c'est être libre. C'est dans ce cadre qu'il dit que « l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté ». La loi est donc compatible avec la liberté. C'est pourquoi il ajoute : « Il n'y a point de liberté sans loi ». Si pour Rousseau, l'Etat vise la liberté, pour Hobbes c'est la sécurité qui est visé. Hobbes estime que le pouvoir de l'Etat doit être absolu, faute de quoi les hommes tomberaient de nouveau dans la violence. Pour éviter cela, l'Etat doit utiliser tous les moyens pour garantir la sécurité. Cet Etat est confié à un être cruel, le Léviathan, qui n'hésite pas à punir et à priver les gens de leurs droits, pour assurer la sécurité. Max Weber inscrit également la violence au cœur de l'Etat. Pour lui, lui, l'Etat ne peut exister qu'à la condition que les hommes soient dominés. Machiavel partage cet avis et soutient que la violence est liée au pouvoir de l'Etat. Machiavel ne tient pas compte des considérations morales. En politique, dit-il, « la fin justifie les moyens », c'est-à-dire que tous les moyens sont bons pour atteindre son objectif. C'est pourquoi le Prince doit être « fort comme un lion et rusé comme un renard », assez fort pour violenter les citoyens en cas de nécessité et assez rusé pour les tromper. Si tout Etat est nécessairement violent, selon les auteurs cités, cette violence est-elle légitime ? Il semble que non, car il arrive très souvent que l'Etat abuse du pouvoir qui lui est confié. C'est ce qui justifie les critiques qui lui sont adressées par les anti-étatistes comme les marxistes et les anarchistes.

2- L'Etat, une menace pour la liberté

En principe, l'Etat a été créé pour jouer le rôle d'arbitre. En réalité, il n'est jamais neutre. Il est toujours au service de la classe dominante. Pour Marx, toute société humaine, de l'antiquité à nos jours, est marquée par l'antagonisme de deux classes : une classe dominante et une classe dominée, une classe exploitante et une classe exploitée. Selon Marx, tout état est au service d'une classe dominante. Par exemple, dans les sociétés capitalistes, l'Etat défend les intérêts de la bourgeoisie. Les bourgeois utilisent l'Etat comme instrument de domination pour mieux exploiter les prolétaires. Pour mettre fin à la misère de la classe ouvrières ou prolétarienne, les marxistes préconisent le dépérissement de l'Etat, c'est-à-dire sa disparition progressive. Les marxistes mènent le même combat que les anarchistes. Seulement, là où les marxistes parlent d'une disparition progressive, les anarchistes comme Proudhon, Bakounine et Max Stirner souhaitent la disparition immédiate de l'Etat. Leur position est radicale, car ils considèrent que « l'Etat, c'est l'ennemi ». Dans les Confessions d'un révolutionnaire, Proudhon dit que « le gouvernement de l'homme par l'homme, c'est de la servitude » et il ajoute que « l'Etat est un monstre dévorant qui se nourrit de sacrifices humains ». Même le gouvernement démocratique, pris pour le meilleur régime politique, n'est pas épargné. En considérant l'Etat comme le mal absolu et « un immense cimetière où viennent s'entasser les libertés individuelles », les anarchistes sont persuadés que toute forme d'Etat est liberticide. Etat et liberté n'étant pas compatibles, ils rêvent de voir l'Etat disparaître pour l'avènement d'un homme enfin libre. L'une des plus sévères critiques adressées à l'Etat est celle de Nietzsche qui compare l'Etat à un monstre et un menteur. Dans son ouvrage Ainsi parlait Zarathoustra, il dit : « Etat, qu'est-ce cela donc ? Je vais vous parler de la mort des peuples. L'Etat, c'est le plus froid des monstres froids. Il ment froidement et son mensonge consiste à dire ''moi l'Etat, je suis le peuple''. C'est un mensonge ! ». Renforçant sa haine contre l'Etat, Nietzsche ajoute que quoi que l'Etat puisse avoir il l'a volé, quoi qu'il dise il ment, et il ment dans toutes les langues.

Le mépris éprouvé pour l'Etat à cause de ses dérapages n'est pas une raison pour souhaiter sa disparition. S'il disparaît, le chaos s'installera. C'est pourquoi il est plus raisonnable et prudent d'opter pour la présence de l'Etat, mais pas un Etat fort qui prive les citoyens de leurs droits. L'Etat doit plutôt être souple. John Locke le confirme lorsqu'il dit que l'Etat ne doit pas être violent, ni même empiéter sur la propriété privée des citoyens. Il l'invite à limiter son pouvoir et à intervenir de moins en moins dans les affaires des hommes. C'est ce que Paul Valery renforce avec ces propos : « Si l'Etat est fort, il nous écrase ; s'il est faible, nous périssons ». Il insiste sur le fonctionnement équilibré de l'Etat pour le respect des libertés sans que ces libertés menacent le pouvoir de l'Etat.

Conclusion

Même si l'Etat est considéré comme un appareil de violence et d'oppression qu'il convient de supprimer selon les anti-étatistes, il faut avouer qu'il garantit quand même les libertés. Et c'est dans l'Etat démocratique qu'il y a plus de respect des libertés, car dans la démocratie, les pouvoirs sont séparés. Il s'agit du pouvoir exécutif, du pouvoir législatif et du pouvoir judiciaire.

NATURE ET CULTURE

Introduction

Considéré comme un être biologique, l'homme n'est pas différent de l'animal, car tous les deux ont les mêmes besoins naturels à satisfaire comme manger, boire, dormir et se reproduire. Au-delà des besoins naturels qu'ils ont en commun, l'homme se différencie de l'animal par la culture. Dès lors, se pose la question des rapports entre la nature et la culture. Nature et culture s'opposent-elles ou sont-elles complémentaires ? Par ailleurs, pour se faire une place dans la société, l'homme doit travailler. Le travail est-t-il source de dignité ou d'aliénation ? Enfin, pour communiquer, l'homme a besoin de langage. Qu'est-ce que le langage et quels sont les rapports qu'il entretient avec la pensée ? Quels sont enfin les formes, fonctions et pouvoirs du langage ?

I- Rapports entre nature et culture

Les notions de nature et culture sont polysémiques, c'est-à-dire elles ont plusieurs significations et peuvent être employées dans des contextes différents. La nature désigne l'environnement ou le milieu physique dans lequel nous vivons. Quand on parle de la nature, on pense à la faune, à la flore et aux minéraux, bref à tout ce que l'homme n'a pas créé. Dans un autre sens, la nature renvoie à l'organisation biologique de l'homme. Le corps (couleur de la peau, forme de la tête, l'aspect des cheveux etc.) et ses besoins comme manger, boire, dormir, se reproduire etc. relèvent de la nature. On peut dire qu'ils sont innés c'est-à-dire naturels. La culture, par contre, se définit dans son sens le plus large comme tout ce que l'homme ajoute à la nature. Dans un sens restreint, la culture correspond au mode de vie d'une société : ses valeurs, coutumes et traditions. L'individu ne nait pas avec ce mode de vie dans son patrimoine génétique, il le trouve établi dans la société et l'acquiert par le biais de l'éducation. Ainsi, tout ce que l'individu acquiert dans la société est appelé acquis. Dès lors, l'inné renvoie à la nature et l'acquis à la culture. Quels sont donc les rapports entre la nature et la culture ? Pour répondre à cette question, une comparaison entre l'homme et l'animal s'impose.

D'une part, l'homme et l'animal vivent dans la même nature mais de manière différente, car pendant que l'animal s'adapte à la nature, l'homme la transforme et modifie son environnement en fonction de ses goûts. D'autre part, sur le plan biologique, l'homme et l'animal ont un corps et les mêmes besoins naturels, mais ils ne les satisfont pas de la même manière. L'animal satisfait ses besoins sans tenir compte de rien alors que l'homme tient compte des interdits moraux, sociaux ou culturels. Enfin, l'homme est capable de transformer son corps en fonction de ses goûts ou de sa culture, ce que l'animal ne peut pas faire. Ceci est la preuve que l'homme passe son temps à modifier la nature extérieure (l'environnement) et la nature intérieure (son corps), ce qui fait de lui un être qui refuse le naturel. Comme l'écrit Georges Bataille, « l'homme est un animal rebelle ». C'est un animal qui nie son animalité, il passe son temps à transformer la nature et sa nature en tenant compte de la culture. En résumé, si tout est naturel chez l'animal, chez l'homme, tout est naturel et culturel. C'est pourquoi on le définit comme un animal bio-culturel. Il est « naturellement culturel et culturellement naturel », dit Claude Lévi-Strauss. L'homme a des potentialités naturelles, mais il doit les mettre en valeur par la culture. Par exemple, si manager et boire sont naturels, la manière de manger et de boire est culturelle. Au regard de ce qui précède, la nature et la culture n'entretiennent pas des rapports d'opposition chez l'homme, mais de complémentarité. Elles sont si liées que Claude Lévi-Strauss a avancé qu'elles coexistent, elles se superposent au point qu'il est difficile de les séparer.

1- La culture est-elle la négation de la nature de l'homme ?

Les transformations culturelles que l'homme apporte à la nature ou à sa nature sont considérées comme une négation de la nature. Pourtant, ce sont des transformations généralement positives qui donnent de la valeur à nos potentialités naturelles. Par exemple, un enfant laissé à lui-même, dès sa naissance, ne pourra jamais valoriser ses facultés naturelles comme la raison, le langage etc. La culture acquise par l'éducation est donc nécessaire pour faire de l'homme un être civilisé. La preuve nous est donnée par Lucien Malson dans son ouvrage Les enfants sauvages. Il y donne l'exemple d'enfants abandonnés à la naissance qui ont été recueillis et élevés par des loups. Ces enfants agissaient comme des animaux. Mais lorsqu'ils ont été retrouvés et intégrés dans la société, ils ont subi une éducation pour apprendre à se comporter comme des hommes. On peut ainsi tirer l'enseignement selon lequel l'enfant, à la naissance, est comme un animal, mais c'est avec l'éducation qu'il devient homme. C'est pourquoi Erasme de Rotterdam (humaniste, théologien néerlandais et écrivain du 16ème siècle) a affirmé qu' « on ne naît pas homme, on le devient ». A travers cette citation, on comprend que l'homme est un être inachevé, prématuré. Il est différent de l'animal qui est programmé. Ce que l'animal est à la naissance, il le reste jusqu'à la mort alors que l'homme évolue et se perfectionne par le biais de la culture. Ainsi, on peut dire que la culture réduit le degré de notre animalité.

Même si la culture est un processus de dénaturation ou de suppression de l'animalité de l'homme, elle n'est pas une négation totale de la nature. Autrement dit, la culture ne supprime pas totalement l'animalité, car il y a des moments où la culture ne peut rien ne contre l'animalité de l'homme. Par exemple, si l'homme est en colère, et que son animalité se réveille, il devient agressif et ne peut plus se contrôler. En ce moment, la culture devient faible. Il en est de même avec l'appétit sexuel, il suffit que l'homme atteigne un certain stade de sa libido pour que la culture soit incapable de contrôler la nature. En définitive, même si la culture se veut la négation de la nature, elle ne peut pas toujours nier notre animalité. Malgré tout, on reconnait que c'est la culture qui peut civiliser et discipliner l'homme. La culture étant différente d'une société à une autre, on peut se demander quelles sont les relations que les cultures entretiennent entre elles ?

2- Universalisme et diversité culturels

L'universalisme culturel pose l'idée que la culture est universelle. Toutes les sociétés au monde ont leur culture ou leur propre manière de vivre, d'où la diversité culturelle. Malgré cette diversité, il existe des phénomènes qu'on retrouve dans toutes les sociétés : c'est ce qu'on appelle les « universaux culturels ». Dans toutes les sociétés, on trouve la pratique du mariage, du baptême des enfants et des funérailles. Mais la manière de les célébrer varie d'une société à une autre. Par exemple, dans certaines sociétés, on enterre les morts, ailleurs on les incinère. Puisque chaque société à sa propre manière de faire, on peut alors considérer que tout est relatif, tout dépend de la société où on est. Malheureusement, la différence culturelle s conduit souvent à l'ethnocentrisme, c'est à dire la conviction que sa culture est supérieure à la culture des autres. Tant qu'on minimise autrui parce qu'il est d'une autre culture, on reste prisonnier de l'ethnocentrisme. Or l'ethnocentrisme est source de conflit culturel. C'est pourquoi Claude Lévi-Strauss dit qu'il faut se méfier de toute « perspective ethnocentrique », ne pas considérer la culture étrangère comme barbare, car toutes les cultures se valent. L'intolérance culturelle est telle qu'on considère l'autre comme un barbare. Or, selon Claude Lévi-Strauss, le barbare, c'est celui qui croit à la barbarie ». En d'autres termes, dès qu'un individu pense qu'il existe un barbare, c'est lui-même le barbare. Hélas, les occidentaux sont tombés dans le piège de l'ethnocentrisme, de la xénophobie, du racisme. Cette intolérance culturelle conduit à ce que Samuel Huntington appelle « le choc des civilisation » qui est souvent source de conflit. Exemple, le génocide rwandais est dû à des problèmes culturels. Parce que sur le plan matériel, les occidentaux sont plus outillés, ils se croient supérieurs aux Noirs et les méprisent. La mission civilisatrice en Afrique entrait dans le cadre de faire du Noir barbare un homme civilisé. En réalité, il n'y a pas de culture supérieure à une autre. Toutes les cultures se valent, car tout dépend de la société où on est. On ne peut parler de supériorité que dans la civilisation. En effet, les occidentaux ont très tôt conquis la science et ont une technique plus avancée que celles des Africains. De ce point de vue, on peut

cautionner l'idée que la civilisation occidentale est supérieure à celle de l'Afrique. Mais du côté de la culture, il n'y a pas de supériorité. Dès lors, il ne doit pas y avoir des relations d'infériorité entre les cultures, mais de complémentarité. Au demeurant, la diversité des cultures n'est pas nécessairement négative parce qu'elle peut être source d'enrichissement lorsque des personnes de différentes cultures sont en contact. En tout cas, c'est l'avis de Marcien Towa selon qui la diversité culturelle n'a aucune importance, car l'humanité est une et indivisible. Malgré leurs races, religions, cultures et langues, les hommes appartiennent à la même espèce.

II- LE TRAVAIL

Quel est l'origine du travail ? Dans la tradition judéo-chrétienne, le travail procède d'une punition infligée à Adam et Eve pour avoir gouté à l'arbre interdit. Dieu leur avait interdit le pommer et ils y ont touché, alors ils furent frappés de la malédiction de travailler. Sous ce rapport, le travail apparait comme une peine, une souffrance. Cette conception négative du travail est confirmée par l'étymologie du mot. En effet, étymologiquement, le mot vient du latin tripalium qui signifie instrument de torture. Dans cette définition étymologique, le travail renvoie aussi à l'idée de souffrance. C'est cela qui fait que certains ne voient dans le travail que punition et contrainte. Mais tout travail est-il une contrainte ? Le travail ne procure-t-il pas à l'homme sa dignité ? Sur ces questions, les philosophes ont divergé. Certains considèrent que le travail libère l'homme de la dépendance et lui procure une certaine dignité dans la société tandis que d'autres y voient une aliénation.

1- La fonction libératrice du travail

Le travail peut être défini comme une activité intellectuelle ou physique de transformation de la nature en vue de la satisfaction de nos besoins. Il permet à l'homme de se libérer doublement. D'abord, il le libère de la dépendance vis-à-vis de la nature. Autrement dit, tant que l'homme se limitera à la pêche, à la chasse et à la cueillette, il sera toujours dépendant de la nature. Mais avec l'agriculture, l'élevage et la métallurgie, il parvient à domestiquer la nature, à produire plus que le nécessaire, et donc à pouvoir stocker des réserves lui permettant d'affronter un avenir incertain. De ce point de vue, le travail libère l'homme de la nature. Ensuite, il permet à l'homme de se libérer de la dépendance vis-à-vis d'autrui. Cette dimension libératrice du travail est illustrée par Hegel qui raconte l'histoire d'un maître et d'un esclave dans la « Dialectique du maître et de l'esclave ». Au terme d'une lutte qui a opposé deux hommes, le vaincu qui est l'esclave a accepté de travailler pour le vainqueur qui est le maître. A première vue, on a l'impression que c'est l'esclave qui dépend du maître. Or, c'est le contraire, car par le travail, l'esclave connait mieux que le maître les secrets de la nature et maîtrise mieux que lui les techniques du travail. Si l'esclave cesse de travailler, le maître ne sera pas nourri. Dès lors, les rôles sont inversés : le maître devient l'esclave de son esclave et l'esclave devient le maître de son maître. Dans cette relation, on constate que c'est par le travail que l'esclave s'est humanisé et s'est libéré. Au-delà de ce rôle libérateur du travail, c'est un devoir pour l'homme de travailler. Ne pas travailler est socialement inacceptable et tout individu qui ne travaille pas est considéré comme un parasite. Max Weber est même allé jusqu'à assimiler le refus de travailler à un péché. On retrouve la même conception chez Kant pour qui le travail participe à la formation de l'homme. Il écrit à ce propos : « L'enfant doit jouer, il doit avoir des heures de récréation, mais il doit aussi apprendre à travailler (…) Il est de la plus haute importance que les enfants apprennent à travailler ». Pour Kant, c'est par le travail que l'homme se forme et forme le monde, c'est aussi par le travail qu'il se réalise et devient digne.

Si le travail est libérateur, dans certaines conditions il peut être source d'asservissement transformer l'homme en animal.

2- Le travail comme perte de l'humanité

Tout travail n'est pas forcément libération. Exercé dans certaines conditions, il devient aliénation, car il fait perdre à l'homme son humanité, il le déshumanise. Pour Marx, le capitalisme entraîne l'aliénation, dépossède l'ouvrier de lui-même et de son produit. Dans ce système d'exploitation de l'homme par l'homme, Marx dit à propos de l'ouvrier : « Il est lui quand il ne travaille pas, et quand il travaille il n'est pas lui ». Le travail que fait l'ouvrier n'est pas une activité grâce à laquelle il s'épanouit et se réalise, c'est une contrainte pour pouvoir survivre. L'ouvrier n'est pas heureux parce que exploité, et cette exploitation risque de l'affecter jusqu'à ne pas pouvoir développer son intelligence. Le travail de l'ouvrier, dit Marx, « mortifie son corps et ruine son esprit ». Au-delà de la pensée de Marx, on peut dire dans le cadre général qu'un travail dans lequel on ne s'épanouit pas, est une activité qui aliène et déshumanise. Nombreux sont ceux qui souffrent dans leur travail et qui perçoivent des salaires misérables. On se souvient de Zola qui, dans Germinal, relate la vie misérable des travailleurs. Bref, un travail contraignant ôte à l'homme son humanité, il le déshumanise.

3- Le travail, une activité spécifiquement humaine

L'homme n'est pas le seul être vivant à travailler, mais il est le seul à travailler comme il le fait, c'est-à-dire en utilisant sa raison. La différence entre l'activité de l'animal et celle de l'homme réside dans le fait que là où l'animal est guidé par son instinct, l'homme fonde son activité sur la raison. Il conçoit d'abord l'idée de ce qu'il veut réaliser dans sa tête avant de le concrétiser. Selon Marx, le travail humain implique la conscience d'un projet alors que l'activité de l'animal est instinctive et n'est pas perfectible. Il compare l'abeille au tisserand, puis l'araignée à l'architecte. L'araignée tisse sa toile de manière inconsciente sans innovation, alors que l'architecte fait d'abord son plan dans sa conscience avant de le mettre en application ; de plus, il innove dans son travail. Chez Marx, le travail est donc une activité spécifiquement humaine. On retrouve la même conception chez Leibniz qui, dans Nouveaux essais sur l'entendement humain, affirme : « Les hommes deviennent plus habiles en trouvant mille adresses nouvelles, au lieu que les cerfs ou les lièvres de ce temps ne sont pas plus rusés que ceux du temps passé ». Il veut dire que l'homme devient de plus en plus intelligent et perfectionne son travail, ce qui n'est pas le cas des animaux. C'est exactement ce que Spinoza confirme lorsqu'il affirme que l'homme découvre de nouvelles techniques avec le temps tandis que l'animal n'innove. C'est parce que l'homme est doté de raison alors que l'animal est fait d'instinct. Spinoza donne l'exemple des oiseaux d'aujourd'hui qui construisent leurs nids de la même manière que les tout premiers oiseaux. Pour toutes ces raisons, Kant considère que le travail est spécifiquement humain et estime que c'est par abus de langage que l'on parle de travail animal. Pour lui, on devrait plutôt dire « activité animale ». Cette activité, conclut Kant, est inconsciente et n'a pas la même valeur que le travail humain. Autant le travail est spécifique à l'homme, autant le langage lui est exclusivement réservé.

III- Le langage

Le philosophe Alain dit que « celui qui n'a jamais réfléchi sur le langage n'a pas encore vraiment commencé à philosopher ». Si la philosophie réfléchit sur le langage et lui accorde une grande importance, c'est parce que l'homme, en plus d'être un homo sapiens et un homo faber, est aussi un homo loquens c'est-à-dire un locuteur, un être qui parle ou encore un être doté de langage. Dans sa définition, le langage admet deux sens. Au sens large, le langage désigne tout système de signe servant de moyen de communication. On peut alors parler du langage des gestes, de l'écriture, du regard, de la peinture, de la musique, des couleurs et des fleurs sans oublier le langage des animaux. Mais au sens restreint, le langage est l'expression verbale de la pensée. Dans ce deuxième sens, il y a une relation entre les mots et la pensée, ce qui fait du langage une spécificité humaine.

1- Le langage, une activité spécifique à l'homme

Défini au sens restreint comme l'expression verbale de la pensée, le langage exclut l'animal. Dans cette définition, la pensée est liée à la parole. Etant donné que l'homme est le seul être doté de voix et de pensée, étant donné aussi qu'il pense et parle, on peut conclure que le langage est spécifique humain. C'est l'avis de

Descartes qui dit que la pensée et le langage sont intimement liés. Pour lui, seul l'homme est capable d'arranger des mots pour composer un discours rationnel et faire comprendre sa pensée. L'animal, dit-il, n'en est pas capable. Dans la 5ème partie du Discours de la méthode, Descartes donne l'exemple du perroquet et dit que même s'il répète des sons déjà entendus, il n'est pas capable d'en créer de nouveaux. Ceci l'amène à rejeter l'existence d'un langage animal. Mais que faire des messages que les animaux transmettent entre eux ? En fait, on a constaté que les animaux communiquent entre eux. Pour communiquer, les chats miaulent, les éléphants barrissent, les moutons bêlent, les chiens aboient etc. Il est donc évident que les animaux ont leur propre langage et c'est ce que démontre le spécialiste des abeilles, Karl Von Frisch. Dans son ouvrage Vie et mœurs des abeilles, publié en 1955, il montre que les abeilles communiquent avec des danses. Après avoir découvert une fleur, l'abeille retourne à la ruche pour informer ses congénères de sa découverte. Elle accomplit une danse qui livre 4 informations :

- L'existence de la fleur : sinon il n'y aurait pas de danse

- La direction de la fleur :

- La nature du butin : le parfum de la fleur imprègne les poils de l'abdomen de l'éclaireuse et les abeilles savent de quelle fleur il s'agit

- La distance du butin par rapport à la ruche : danse relativement lente en forme circulaire si la fleur est située à 100 mètres au maximum ; danse frétillante en forme de 8 si le butin est à plus de 100 mètres.

Même si Karl Von Frisch a démontré que les abeilles s'expriment entre elles, il avoue que ce n'est pas suffisant pour parler de langage. C'est le même constat que fait un autre spécialiste des abeilles, en l'occurrence Emile Benveniste. Dans Problèmes de linguistique générale, il énumère les limites de la communication des abeilles. C'est une communication qui ne connaît pas le dialogue, n'est pas reproductible et se fait uniquement sous l'éclairage du soleil. Autant de limites qui amènent Emile Benveniste à conclure que les abeilles n'ont pas de langage mais un système de communication et c'est valable pour tous les animaux. En conclusion, le langage est spécifique à l'homme. L'expression « langage animal » est impropre, il est préférable de parler de communication animale. Si le langage est spécifique à l'homme, c'est parce que ce dernier est doté de raison. On peut alors se demander quels sont les rapports entre langage et pensée.

2- Langage et pensée

Les rapports entre la pensée et le langage sont d'habitude posés en termes d'antériorité de l'un par rapport à l'autre. Pense-t-on avant de parler ou bien pensée et langage sont-ils liés ? Logiquement, c'est la pensée qui vient avant le langage. Ce qui fait dire à Louis Gabriel Ambroise de Bonald (homme politique et écrivain français du 18ème siècle) que « l'homme pense d'abord sa parole avant de parler sa pensée ». C'est pourquoi il nous arrive de chercher les mots pour exprimer une pensée déjà faite. C'est tout le sens du proverbe qui dit qu'avant de parler, il faut remuer sept fois la langue, c'est-à-dire pensé mûrement à ce que l'on dit. Vu sous cet angle, la pensée précède le langage. Mais Hegel et Oscar Wilde (écrivain irlandais du 19ème siècle) affirment que la pensée et le langage s'effectuent simultanément. Pour eux, penser à ce que l'on dit, c'est déjà parler silencieusement. Dès qu'on pense on parle, car on ne peut penser qu'avec les mots. Plutôt qu'un rapport d'antériorité, langage et pensée entretiennent un rapport de simultanéité. On pourrait même dire que la pensée et le langage sont comme le recto et le verso d'une feuille. Penser, c'est parler intérieurement. La pensée serait même une sorte de langage intérieur. Platon dit dans Le Sophiste que c'est « le dialogue silencieux de l'âme avec elle-même sans la voix ». Puisqu'ils sont inséparables, peut-on dire que le langage traduit fidèlement la pensée ?

L'expérience a montré que ce que nous disons ne traduite pas souvent la pensée. C'est pourquoi on dit que le langage est parfois infidèle à la pensée. La preuve est que nos sentiments, émotions et sensations ont du mal à

être exprimées. Ainsi, il arrive que l'on soit sous l'effet d'une colère excessive ou d'une joie débordante, et on a du mal à exprimer nos sentiments. Aussi, il arrive qu'on ne trouve pas les mots qu'il faut devant une foule ou une star ou même quand on est étonné. Ce qui pose le problème des limites du langage. Face aux situations où on perd les mots, il est préférable de se taire. C'est dans ce cadre que Ludwig Wittgenstein dit dans le Tractatus Logico Philosophicus : « Ce qu'on ne peut dire, il faut le taire ». Mais selon Hegel, il est faux de dire que le langage est limité. Il invite l'homme à ne pas renoncer à chercher les mots. Pour lui, tout peut se dire, car tout a un mot. A son avis, une pensée qui ne trouve pas son mot, c'est parce qu'elle n'est pas encore arrivée à maturité. Une fois qu'elle est bien construite, elle trouvera son mot. D'ailleurs, l'analyse de Hegel nous fait penser à Nicolas Boileau qui dit : « Ce qui se conçoit bien, s'annonce clairement et les mots pour le dire viennent aisément ». Dans tous les cas, le langage est le véhicule de la pensée et il peut être utilisé pour plusieurs choses, d'où ses multiples fonctions.

3- Fonctions du langage

Les fonctions du langage sont diverses, mais la principale fonction est la communication. On entend par communication l'échange d'idées entre un émetteur (locuteur) et le récepteur (interlocuteur). A côté de la communication, le langage a une fonction expressive qui permet d'exprimer notre intériorité. Lorsqu'on parle, notre vie intérieure ne nous appartient plus, car on livre à autrui notre intériorité. Hegel dit justement que le langage est une manifestation par laquelle l'individu ne s'appartient plus parce qu'il sort de lui-même pour livrer à autrui son intimité. Il y a la fonction magique ou créatrice que l'on retrouve chez Dieu et le magicien, la fonction thérapeutique qui confère au langage le pouvoir de consoler l'individu de ses souffrances. Celui qui a un remords peut se soulager lorsqu'il se confesse. Les fonctions du langage sont nombreuses et cela conduit à l'idée qu'avec le langage, on peut tout faire. Ce qui pose du coup la question des pouvoirs du langage.

Conclusion

L'examen des rapports entre l'homme et la culture nous a permis de constater que la culture protège l'individu contre lui-même. Elle met en place des règles qui assurent la sécurité de l'individu et l'empêchent de suivre le libre cours de ses désirs, de ses instincts. En même temps qu'elle nous protège, la culture nous opprime parce qu'elle nous empêche de réaliser tous nos désirs. Par ailleurs, il s'est révélé que le travail occupe une place centrale dans la société et fait la dignité de l'homme. Dans le même temps, nous avons vu qu'il est spécifique à l'homme tout comme le langage lui est spécifique. Pour toutes ces raisons, il y a lieu de dire que l'homme occupe une place particulière dans le monde.

UN DES SUJETS DE PHILO AU BAC:
" LE TRAVAIL PERMET-IL DE PRENDRE CONSCIENCE DE SOI ? "
ET VOUS PAPA ET MAMAN VOUS AURIEZ RÉPONDU QUOI ?
BEN..
..QU'ON EST DÉJÀ CONSCIENTS D'ÊTRE AU CHÔMAGE !
CHIMULUS
Urtikan.net

INDIVIDU ET SOCIÉTÉ

Introduction

La société et l'individu entretiennent des relations complexes. Il y a un rapport de préséance qui voudrait savoir entre l'individu et la société qui existe avant l'autre. Il y aussi un rapport qui cherche à déterminer si les deux sont en situation conflictuelle ou pacifique. On sait que toute société est régie par des normes, l'homme de son côté est un être de désir et de liberté. C'est pourquoi il n'accepte pas passivement les normes, il les défie souvent. Or, c'est à partir des normes que l'individu est jugé. Il est dit normal lorsqu'il se conforme aux normes et anormal s'il ne s'y conforme pas, et des sanctions sont prévues contre lui. En d'autres termes, quand dit-on qu'un individu est normal ou anormal ? L'homme peut-il se passer de la société ? Est-il ce que la société fait de lui ou ce qu'il se fait lui-même ?

I- Individu, personne et société

1- Rapport d'antériorité entre la société et l'individu

L'individu est une unité appartenant à une famille ou à une espèce. De ce fait, on peut parler d'individu dans le règne animal et le règne végétal. Mais on utilise le plus souvent le terme individu pour désigner la personne. La société, quant à elle, est un ensemble d'individus. Là encore, le terme société n'est pas exclusivement réservé à l'espèce humaine puisqu'on parle de société animale ou végétale. Etant donné qu'une société est constituée d'individus, ou plus exactement de personnes, on pourrait se demander qui préexiste à l'autre.

Dans l'établissement du rapport d'antériorité entre l'individu et la société, Aristote part de l'analyse du tout et de la partie. Il affirme que « le tout existe avant la partie », c'est à dire que la société (le tout) existe avant l'individu (la partie). Ainsi, dans un rapport de préséance, concevoir l'individu avant la société ou sans la société est absurde aux yeux d'Aristote. Pour lui, la société est naturelle et l'homme ne peut vivre que dans la société. Il affirme qu'il y a une sociabilité innée en l'homme, c'est pour dire que les hommes sont, par nature, des êtres sociaux. « L'homme qui vit en dehors de la société est soit un dieu soit une bête brute », pense Aristote. Marx pense la même chose et considère que l'individu réel ne préexiste jamais à la société.

Jean Jacques Rousseau et Thomas Hobbes ne partagent pas la conception d'Aristote et de Marx. Dans leur hypothèse de l'état de nature, ils estiment que l'homme est homme sans la société et qu'il existe avant la société. Dans son Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, Rousseau avance que l'homme vivait solitaire, heureux et libre, il n'avait pas besoin de ses semblables car la nature pourvoyait à tous ses besoins. Mais des circonstances telles que les catastrophes naturelles et la menace des bêtes fauves amenèrent les hommes à se regrouper et à vivre en société. Hobbes avance qu'à force de s'entretuer, les hommes se sont rendu compte que leur race risque de disparaître, alors ils se sont regroupés en société. On constate, chez Rousseau comme chez Hobbes, que l'individu existe avant la société. Si l'homme ne peut pas vivre en dehors du groupe, cela voudrait-il signifier qu'il n'est rien sans la société ? En tout cas, il semble que c'est dans la société que l'homme se socialise et se réalise par l'éducation.

2- L'homme est-il ce que la société fait de lui ?

La question de la dépendance de l'homme vis-à-vis de la société a suscité de profondes divergences entre les auteurs. Selon Aristote, l'homme est un « zoon politicon » c'est-à-dire un animal politique (social). Dire qu'il est un animal fait pour vivre en société, c'est admettre que la société est la condition de son achèvement et de

son épanouissement. L'homme vient au monde inachevé, incomplet et c'est dans la société qu'il s'humanise, s'achève et se réalise par le biais des instances de socialisation comme la famille, l'école, les groupes, l'armée, la prison etc. L'homme est donc un produit de la société et il est ce que la société fait de lui. Auguste Comte confirme les propos d'Aristote et avance que ce qui fait l'homme, ce n'est pas lui-même, mais le langage, la pensée, le savoir et le savoir-faire, toutes choses qu'il acquiert non de lui-même mais de la société. Sans la société, l'individu ne serait pas un être humain. Mais pour Sartre, c'est faux de dire que l'homme est le produit de la société. A son avis, l'homme est ce qu'il se fait lui-même. C'est dans ce sens qu'il a écrit : « L'essentiel n'est pas ce qu'on a fait de l'homme mais ce qu'il fait de ce qu'on a fait de lui».

Au-delà de cette différence de conception, il faut néanmoins reconnaître que l'homme acquiert son humanité dans la société. Hors de la société, il n'est qu'un animal. Certes, l'homme possède des facultés innées comme le langage et la pensée, mais il ne peut mettre en valeur ses facultés ou aptitudes naturelles que dans la société. La preuve que l'homme ne peut vivre que dans la société nous est donnée par Lucien Malson dans son ouvrage Les enfants sauvages. Ce sont des enfants qui agissent comme des animaux parce qu'élevés par des loups. Mais lorsqu'ils ont été retrouvés et intégrés dans la société, ils ont subi une éducation leur permettant de se comporter comme des hommes. C'est la preuve que sans la société, l'homme n'est rien, sinon un animal. Par exemple, un chat domestique lâché dans la nature, retrouvera instinctivement les comportements naturels propres à son espèce comme ses instincts de chasse ou de reproduction, instincts qu'il n'a d'ailleurs pas totalement perdus dans sa domestication. L'être humain, au contraire, lorsqu'il est privé, dès ses premières années de son environnement culturel, survivra difficilement. Même s'il survit, il restera dans l'animalité si la société le récupère trop tard. En même temps, la société lui impose des normes à respecter, mais l'homme passe son temps à les transgresser et la société le punit, d'où les relations conflictuelles entre l'individu et la société.

II- Rapports conflictuels entre l'individu et la société

La vie en communauté rend difficiles les rapports entre hommes. Deux hommes qui cohabitent ont forcément des intérêts, humeurs et caractères différentes. L'envie, la jalousie et la haine qu'ils éprouvent les uns pour les autres éveille en permanence des conflits. Si chacun veut s'imposer, alors la cohabitation sera très difficile. Kant résume une telle situation en montrant que l'homme est habité par deux tendances contradictoires : un penchant à se replier sur lui-même c'est-à-dire à être égoïsme et un penchant à s'associer avec son semblable. C'est cette double tendance que Kant appelle « l'insociable sociabilité de l'homme ». Insociable par nature mais sociable par calcul, intérêt, nécessité ou besoin. Ainsi, la divergence des intérêts va obliger les hommes à élaborer des normes qui règlementent la vie en société afin que chacun réalise son désir sans heurter son semblable.

Au-delà du conflit entre individus, il y a un autre conflit qui oppose l'individu à la société. En effet, la société repose sur des normes ou règles qui fixent le permis et l'interdit. A côté de l'interdit, elle prévoit des sanctions contre toute personne qui viole les normes. Etant donné que l'individu tient à sa liberté, il a tendance à défier la société en violant certaine normes. Mais la société réagit à chaque fois que l'individu commet un interdit. Et c'est précisément cette sanction constante que la société inflige à l'homme qui explique le conflit. Donc on peut dire que l'individu et la société sont en permanente contradiction et pourtant ils sont indissociables. Ainsi, tant qu'il y aura des normes, des individus les violeront et la société les sanctionnera. Mais il faut reconnaître que la transgression des normes est bénéfique pour l'évolution de la société, car c'est à force de transgresser les normes qu'elles sont améliorées.

III- L'individu face aux normes sociales

Une norme est une règle imposée à l'individu pour le bon fonctionnement de la société. Elle fixe une frontière entre le permis et l'interdit et prévoit une sanction pour corriger les individus qui commettent un interdit. C'est pour dire que toute société surveille ses membres et les punit suivant la gravité de leurs fautes. Malgré les sanctions qui lui sont infligées, l'individu continue à transgresser les normes du fait qu'il est un être libre et surtout un être de désir. C'est pourquoi il y a constamment un conflit entre ce que l'homme veut et ce que la société permet. Puisque c'est à partir des normes que l'individu est jugé, il est dit normal s'il se conforme aux normes et anormal s'il ne s'y conforme pas.

Face aux normes sociales, l'individu a le choix entre s'y conformer ou ne pas s'y conformer. Celui qui se conforme aux normes est considéré comme un conformiste ou un individu normal, car il respecte les normes sociales. Par contre, celui qui ne s'adapte pas aux normes est considéré comme un anticonformiste ou un individu anormal parce qu'il refuse de se plier aux règles établies. On distingue deux types d'anticonformistes : les déviants et les marginaux. Ce qui caractérise les marginaux, c'est qu'ils veulent s'adapter aux normes, mais ils ne peuvent pas le faire, alors ils sont exclus. Ils n'ont pas d'idée à proposer à la société et leur vie traduit une incapacité à vivre comme les autres. C'est l'exemple des Sans Domicile Fixe (SDF) ou des clochards. Quant aux déviants, ils peuvent s'adapter aux normes sociales, mais ils ne veulent pas, ils refusent de le faire parce qu'ils ne sont pas d'accord avec la société. Ils s'excluent volontairement et défient les règles sociales en leur opposant d'autres valeurs. Leur déviance est généralement porteuse de progrès pour la société. C'est le cas des prophètes, réformateurs, révolutionnaires, mais aussi des intellectuels engagés, philosophes et artistes. Leur caractéristique commune, c'est qu'ils ont des idées à proposer à la société pour améliorer les comportements. Au départ, les comportements déviants sont mal vus, mais ils finissent souvent par gagner toute la société et triompher. Cette forme de déviance est positive, car elle permet à la société de faire un examen de conscience et de s'améliorer. Hélas, il y a des déviances négatives qui portent atteinte à la stabilité de la société en la plongeant dans le chaos et le désordre. C'est le fait des criminels, agresseurs, voleurs et pervers sexuels comme les violeurs, pédophiles, homosexuels, zoophiles, nudistes, exhibitionnistes etc.

Conclusion

Les normes apparaissent comme la condition de possibilité de toute existence collective. Elles sont le moyen par lequel l'homme régule sa conduite et s'affranchit de l'animalité. Sous ce rapport, les normes apparaissent comme un puissant facteur d'humanisation. Au fil des temps, la société va subir des mutations qui vont l'amener à s'élargir et à se consolider en des institutions à travers l'Etat.

DESSINE-MOI LA PHILO!
?!

Esthétique

Introduction

L'esthétique est la partie de la philosophie qui traite de l'art. André Lalande définit l'art comme toute « production de la beauté par les œuvres d'un être conscient ». Mais l'art n'a pas toujours désigné les beaux-arts. Dans l'antiquité, le mot était synonyme d'habileté, de savoir-faire ou de maîtrise. Exemple, l'art culinaire, l'art martial, l'art de gouverner, de parler, de vivre etc. Ce n'est qu'au 18ème siècle, avec Alexander Gottlieb Baumgarten, l'inventeur du mot esthétique, que le terme art est utilisé pour désigner les beaux-arts. Quels sont ces beaux-arts et quelles sont les fonctions de l'art ? Quels rapports l'art entretient-il avec la nature ? Est-il imitation de la nature ou création ? Peut-on expliquer une œuvre d'art ? Enfin, qu'est-ce qui motive l'artiste à faire de l'art ?

I- Rapport entre l'art et la nature

1- L'art comme imitation de la nature

On a longtemps conçu l'art comme une imitation ou une reproduction de la nature. Cette conception est développée depuis l'antiquité par Platon qui considère l'art comme une mimésis (imitation). Pour lui, l'art est une imitation imparfaite, car l'artiste imite un objet qui, lui-même, est une fausse imitation. Il y a donc chez Platon une dévalorisation de l'art. En tout état de cause, l'art reste une imitation. Le peintre Léonard de Vinci s'inscrit dans la même perspective en montrant que le regard et l'esprit du peintre sont comparables à un miroir qui reflète fidèlement la réalité. En littérature aussi, on retrouve une telle conception de l'art imitatif. Charles Baudelaire affirme : « Je crois que l'art est et ne peut être que la reproduction exacte de la nature ». Selon ces auteurs, l'artiste doit disposer d'un talent pour imiter fidèlement la nature, et ce n'est que dans cette mesure que son œuvre aura de la valeur. C'est la conviction du peintre allemand Albert Dürer qui s'adresse à l'artiste en ces termes : « Plus ton œuvre sera conforme à la nature, meilleure elle sera ». Il invite l'artiste à user de tout son talent pour que son œuvre soit la copie conforme de l'objet imité à l'instar de Zeuxis. Ce peintre grec avait le don d'imiter identiquement la nature comme cela apparait dans son tableau où figure un enfant qui porte sur sa tête un panier de raisins. Des raisins dont l'apparence est tellement réelle qu'ils ont trompé les oiseaux qui venaient les picorer. Cependant, une telle conception réduisant l'art à une simple imitation de la nature sera critiquée par d'autres auteurs.

2- L'art comme création

Copier, imiter ou reproduire la nature, est-ce réellement faire de l'art ? Et puis, en reproduisant fidèlement la nature, qu'est-ce que l'artiste nous apprend de nouveau ? Selon Hegel, il est impossible de reproduire fidèlement la nature. Pour lui, l'artiste qui essaie d'imiter la nature ressemble à un vers rampant qui imite inutilement un éléphant. Hegel critique l'art imitatif et souligne que « l'imitation de la nature est une occupation oiseuse et superflue » c'est-à-dire inutile. L'artiste s'inspire certes de la nature comme modèle de départ, mais son esprit créatif doit le pousser à produire du nouveau. C'est justement l'intervention de l'esprit, dit-il, qui fait la valeur ou la grandeur d'une œuvre d'art. C'est ce qui l'amène à faire la différence entre la beauté naturelle et la beauté artistique. A son avis, la beauté artistique est supérieure à la beauté naturelle, parce que grâce à l'esprit, on peut ajouter dans l'art ce qui ne figure pas dans la nature. En somme, on peut dire avec Hegel que l'art n'est pas une simple imitation des merveilles de la nature, il est une recréation au sens où l'artiste est un démiurge qui rivalise avec Dieu et qui, du lait, crée du beau. C'est dans cette logique que s'inscrit Kant qui dit que « l'art n'est pas la représentation d'une belle chose, mais la belle représentation d'une chose ». Autrement dit, une chose peut paraître laide, horrible ou tragique dans la nature, mais dès qu'elle est représentée sur un tableau avec un esprit créatif, elle devient belle.

Aussi, selon Bergson, « l'artiste ne doit pas avoir la modeste ambition de reproduire ce monde vulgaire que nous appelons le réel, mais la prétentieuse ambition de lui opposer un autre monde ». Cela signifie que l'œuvre d'art dément le monde, le contredit et le transforme. C'est ce qui fait dire à Aristote que « l'art complète en partie ce que la nature ne peut pas achever », c'est à dire que l'artiste s'inspire de la nature et y ajoute du nouveau. Ainsi, plus qu'une imitation, l'art achève des choses que la nature est incapable de réaliser. On peut dire que l'artiste à un monde intérieur qu'il tente d'exprimer à travers son œuvre. La mission de l'artiste serait, selon René Hugues, « de faire rentrer dans le visible ce monde invisible qui n'existe que dans notre tête ou dans notre cœur ». Il y a donc un pouvoir de l'artiste et c'est un pouvoir de création. Cela demande un génie, un talent ou un don.

Que l'art soit imitatif ou créatif, l'artiste semble exprimer un message à travers son œuvre d'art et il est possible d'interpréter l'œuvre pour saisir le message que l'artiste veut véhiculer.

II- L'interprétation de l'œuvre d'art

L'œuvre d'art est le produit d'un homme qui a une histoire et qui appartient à une classe sociale, autant d'éléments qui influencent l'artiste. Cela suppose qu'une œuvre artistique est le miroir des préoccupations d'un homme ou de sa société. Pour les psychanalystes, à travers une œuvre d'art, on peut savoir qui se cache derrière. C'est pourquoi dans l'interprétation psychanalytique qu'il fait de l'œuvre d'art, Freud montre que l'œuvre d'art relève de la sublimation. Pour lui, c'est dans l'art que l'artiste satisfait ses désirs ou rêves. Il donne l'exemple de Leonardo de Vinci et de Toulouse Lautrec qui transfèrent leurs personnalités sur leurs tableaux d'art. Freud estime que si Leonardo de Vinci sait peindre la femme comme nul ne peut le faire (l'exemple de la Joconde), c'est qu'il est un obsédé sexuel. Quant à Toulouse Lautrec, Freud dit qu'il voulait se soulager de son infirmité, c'est pourquoi il peignant des acrobates aux jambes souples et agiles. Bref, selon Freud, tout ce que les artistes ne peuvent pas avoir dans la vie, ils le représentent dans l'art pour satisfaire leurs fantasmes.

Selon Karl Marx, l'artiste appartient à une société, à une classe, à un temps déterminé. En cela, il vit des problèmes qui sont spécifiques à sa société. Son œuvre reflète ses problèmes et permet de comprendre sa société. En d'autres termes, l'œuvre d'art doit avoir pour fonction de traduire la réalité sociale, elle doit être engagée. L'artiste crée pour rendre visible ce qu'il porte en lui.

Mais peut-on toujours expliquer une œuvre d'art ? Il semble que non, car il arrive souvent que la beauté d'un objet nous fascine et nous laisse bouche bée. Dans ces circonstances, le langage se montre si impuissant qu'aucun mot ne sort. Au-delà des limites du langage, il y a aussi l'idée qu'il est impossible d'expliquer une œuvre puisque l'art n'a pas de message à véhiculer. Selon Kant, puisque l'art ne transmet aucun message, ce serait vain de vouloir l'expliquer. L'œuvre d'art, dit-il, n'exprime que la beauté. C'est pourquoi il soutient qu'on ne peut pas expliquer une œuvre d'art, car il n'y a rien à expliquer, on ne peut que contempler sa beauté, s'émerveiller et dire « Oh, que c'est beau ! ». Ainsi, s'adressant à l'œuvre d'art, Kant lui dit : « Sois belle et tais-toi ». Le poète indien Tagor renforce les propos de Kant et dit : « Lorsqu'on me demande ce que signifient mes œuvres, comme elles je me tais. Il ne leur appartient pas de signifier, mais d'exprimer ». En résumé, l'œuvre d'art n'explique rien, elle exprime simplement sa beauté. Ce qui signifie qu'il n'a qu'une fonction esthétique. Mais il ne faut pas ignorer que l'art peut servir à plusieurs choses, ce qui pose le problème de ses fonctions.

III- Formes et fonctions de l'art

L'art est multiforme et multifonctionnel. Il revêt plusieurs formes qu'on appelle les beaux-arts. Exemple, la sculpture, l'architecture, la musique, la peinture la poésie, la rhétorique, le cinéma, la télévision, la bande dessinée etc. Quant aux fonctions, on note une opposition entre les penseurs. Certains estiment que l'art à des fonctions à remplir, mais pour d'autres il n'a qu'une fonction esthétique. Par cette fonction, l'art ne vise qu'à représenter le beau, c'est l'avis de Kant considéré comme le représentant de la théorie de l'art pour l'art. A la question « A quoi sert l'art ? », Kant répond qu'il ne sert à rien. C'est ce qui l'amène à dire que « le beau est une finalité sans fin », c'est à dire que le beau est désintéressé, il ne sert qu'à être contemplé. Cette théorie de l'art pour l'art ou de l'art désintéressé a été reprise par les parnassiens pour qui l'art ne sert à rien. C'est ce que Théophile Gautier, tête de file du Parnasse, traduit en ces mots : « Il n'y a vraiment de beau que ce qui ne peut servir à rien, tout ce qui est utile est laid ». Selon Kant et les parnassiens, l'art se limite exclusivement à la fonction esthétique.

Mais dans le cas négro-africains, l'art remplit des fonctions multiples. Une fonction magico-religieuse qui se manifeste à travers certains objets et rites comme les masques ou le bois sacré. Une fonction thérapeutique qui consiste à soigner quelqu'un d'un maléfice comme le vaudou chez les indous ou le ndëpp chez les lébous. Les chants et les danses sont les moyens de guérison. Une fonction commémorative par laquelle l'art permet de célébrer la mémoire des anciens par les emblèmes et de se souvenir de leurs exploits. Une fonction socio-politique où l'art est au service d'une cause. Il s'agit de l'art engagé qui a marqué toute la littérature africaine dans la période postindépendance et une partie de la littérature occidentale. En Afrique, juste après les indépendances, la production artistique s'était donnée pour mission de dénoncer le colonialisme. Les auteurs de la négritude avaient mis leurs plumes au service du Nègre. L'œuvre d'Aimé Césaire entre dans ce même cadre. C'est une œuvre qui dénonce la domination étrangère. Et pour montrer son engagement, Aimé Césaire disait : « Ma bouche sera la bouche des malheureux qui n'ont point de bouche ; ma voix la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir ». L'art africain n'a pas pour but le beau ou le divertissement, il est engagé et vise l'utile. L'artiste doit utiliser sa plume, sa voix ou son pinceau pour dénoncer une injustice. Par exemple, quand on écrit un livre, ce n'est pas pour divertir, mais pour éveiller des consciences. Sous ce rapport, Frank Kafka s'interroge en ces termes : « Si les livres que nous lisons ne nous réveillent pas d'un coup de poing sur le crâne, à quoi bon les lire ? ».

Conclusion

L'art fait partie des activités les plus anciennes de l'humanité. Elle existe dans toutes les sociétés, des primitifs à nos jours. Il n'y a pas une civilisation où l'art n'a pas joué un rôle, mais les défenseurs de l'art pour l'art disent que l'art ne sert à rien, il est désintéressé. Cependant, pour Hugo, l'art doit être engagé. C'est dans ce cadre qu'il disait : « L'art pour l'art, c'est beau, mais l'art pour le progrès est plus beau encore ». Il dénonce l'attitude des artistes qui ne s'engagent pas pour dénoncer une injustice. En cela, il rejoint Lamartine qui dit : « honte au poète qui dort pendant que Rome brûle ».

Epistémologie

Introduction

L'épistémologie est la partie de la philosophie qui traite de la science, mais la science n'a pas toujours existé. Comme le Gaston Bachelard, « elle est une conquête tardive de l'esprit humain ». Avant la science, d'autres formes de pensée ont existé : le mythe, la magie et la religion. On les appelle les premières approches du réel. Quels sont leurs rapports entre la science ? Par ailleurs, la science est considérée comme le modèle par excellence de la connaissance exacte. Est-ce une raison pour dire qu'elle détient le monopole de la vérité ? La

vérité scientifique est-elle absolue ou provisoire ? La science n'est-elle pas parfois nuisible à l'homme ? La philosophie devrait-elle ou non se taire devant les dérapages de la science ?

I- Les premières approches du réel : le mythe, la magie et la religion

Le réel désigne le monde physique et le monde métaphysique. Une approche est une démarche ou un moyen. Ainsi, une approche du réel est une démarche pour expliquer les phénomènes de l'univers. Les approches du réel qui existaient avant la naissance de la science sont le mythe, la religion et la magie.

Le mythe est un récit imaginaire qui, à travers les exploits d'êtres fabuleux (dieux ou héros), tente d'expliquer des phénomènes comme l'origine de l'univers, de l'homme, des choses etc. Le mythe raconte comment, grâce à des êtres surnaturels, quelque chose se produit. La religion est un attachement entre l'homme et un être divin. Tout ce que l'homme ne parvient pas à comprendre, il le met sur le compte de Dieu ou des dieux en disant que c'est la volonté de Dieu ou des dieux. Le mythe et la religion ont un point commun, car dans les deux cas, il y a l'intervention d'une divinité. La magie, par contre, n'est pas une explication mais une pratique exercée sur les choses et les êtres pour obtenir un effet. Il faut faire la différence entre la magie noire et la magie blanche. La magie noire est assimilée à la sorcellerie, mais la magie blanche relève surtout de la prestidigitation, de l'illusionnisme et des pratiques mystiques de guérison. Le magicien a une force mystique qui lui permet de maîtriser la nature. Mais avec l'avènement de la science, ce sont les outils techniques et la découverte des lois de la nature qui permettent à l'homme de dominer la nature et d'être, comme l'avait prédit Descartes, « maître et possesseur de la nature ».

Puisque la science ne procède pas de la même manière que le mythe, la magie et la religion, elle a rompu avec eux tout comme avec la philosophie. En effet, dans son histoire, la science a connu deux ruptures : l'une avec les premières approches du réel, l'autre avec la philosophie. Concernant la première rupture, Auguste Comte développe son point de vue à travers la loi des trois états : l'état théologique, l'état métaphysique et l'état scientifique ou positif. Les deux premiers états correspondent au mythe et à la magie alors que le dernier état correspond à l'avènement de la science. Gaston Bachelard a abondé dans le même sens en considérant qu'il y a effectivement une rupture, c'est ce qu'il appelle rupture épistémologique. La deuxième rupture entre la science et la philosophie s'est effectuée parce que la science reprochait à la philosophie d'être théorique, abstraite et spéculative. Pour les scientifiques, la philosophie est en retard. C'est ce que Louis Althusser traduit en ces termes : « La philosophie se levait tard le soir tombé lorsque la science a parcouru l'espace d'une journée », c'est pour dire que la philosophie réagit après que science agit. Mais ce n'est pas une raison pour déclarer l'inutilité de la philosophie, car la philosophie réfléchit sur les dangers liés aux découvertes de la science, fixe à l'homme un code de conduite dans la société et l'aide à mieux vivre. Si la science a rompu avec la philosophie, c'était pour avoir sa propre démarche afin d'être plus efficace. Ainsi, elle va se diversifier en plusieurs branches et chacune s'est spécialisée dans un domaine, d'où les différentes formes de science.

II- Les différentes formes de science

En épistémologie, on distingue trois grandes formes de science : les sciences logico-formelles ou hypothético-déductives, les sciences expérimentales ou de la nature et les sciences sociales.

a- Les sciences logico formelles ou hypothético-déductives

Elles sont constituées de la logique et des mathématiques. Leur démarche se fait par. Du point de vue formel, elles sont dites exactes, car elles procèdent par hypothèse et déduction.

1er exemple :

- Si A = B

- Si B = C

- Donc A = C

2ème exemple :

- Si tous les Sénégalais sont des Baol Baol,

- Si Jean est un Sénégalais,

- Donc Jean est un Baol Baol.

Avec le deuxième exemple, on voit que ce qui est dit est faux, mais la manière de le dire est logique et cohérente. Les sciences logico formelles ou hypothético-déductives ne s'intéressent pas à ce qui est dit, mais à la manière de le dire.

b- Les sciences humaines

Les sciences humaines réfléchissent sur les hommes et leurs comportements. Elles comprennent la sociologie, la psychologie, la psychanalyse, la linguistique, l'histoire, la géographie humaine (démographie), l'anthropologie etc. Les sciences humaines sont-elles de véritables sciences au même titre que les mathématiques ou les sciences expérimentales ? La question se pose à cause de l'objet des sciences humaines, c'est-à-dire l'homme. Ce dernier est un être imprévisible, inconnaissable et mystérieux. C'est pourquoi on leur conteste leur statut de science, et certains préfèrent même parler de disciplines humaines. Malgré tout, les sciences humaines ont le mérite de donner à l'homme un certain savoir sur lui-même.

c- Les sciences expérimentales ou sciences de la nature

Elles sont dites expérimentales parce que leur méthode est l'expérimentation. Les sciences expérimentales comprennent la physique qui étudie la matière, la chimie qui étudie les composantes de la matière, la biologie qui a pour objet la matière vivante et l'astronomie qui s'intéresse aux corps célestes. La méthode expérimentale est constituée de trois étapes : l'observation, l'hypothèse et la vérification. Une observation minutieuse des phénomènes permet de dégager une hypothèse. Si l'hypothèse est vérifiée ou confirmée, on dégage une loi scientifique universelle qui permet d'expliquer les phénomènes de la nature. Mais si on découvre une loi plus performante, la première loi disparaît. C'est ce qui fait le caractère provisoire des vérités scientifiques, d'où le problème de la vérité en science.

III- Le problème de la vérité en science

La science définit la vérité comme l'adéquation (conformité) de la pensée et de l'objet. Mais ce qui est dit peut-être momentanément vrai, ce qui signifie que la science n'est pas à l'abri des erreurs. Elle en commet souvent et c'est ce qui lui permet d'évoluer comme le souligne l'épistémologue français Gaston Bachelard : « la science progresse en rectifiant ses erreurs ». On a constaté avec les sciences expérimentales qu'une loi scientifique n'est pas à l'abri, elle peut être modifiée ou supprimée à tout moment par la découverte d'une loi plus performante ou qui la remet en cause. C'est pourquoi Gaston Bachelard dit que les vérités d'aujourd'hui sont

les erreurs de demain ». Dans le domaine de la physique, des erreurs ont été commises et, la science les a corrigées pour pouvoir avancer. Par exemple, on est passé du géocentrisme à l'héliocentrisme grâce à Copernic puis à Galilée. Dans le domaine de la biologie, notamment en médecine, on est passé de la nivaquine (comprimé contre le paludisme) à l'A.C.T. En astronomie, la science a récemment découvert que la lune se rétrécit. Ces exemples sont la preuve que la science est pleine d'erreurs. Elle ne doit pas les craindre, car ce sont les erreurs qui lui permettent de progresser. Gaston Bachelard l'a si bien compris pour avoir dit que « les vérités scientifiques sont en sursis », c'est-à-dire provisoires. Elles sont constamment approfondies, complétées ou rectifiées. Les vérités scientifiques ont un délai de validité. Passé ce délai, elles disparaissent pour être remplacées ou améliorées. Si les vérités scientifiques ont le temps de naître, de grandir et de mourir, c'est que la science n'a pas le monopole de la vérité. On ne peut pas posséder la vérité en science, on ne peut que la rechercher. On retient alors que la science a des limites, elle n'a pas le monopole de la vérité et ne satisfait pas toute la curiosité de l'homme.

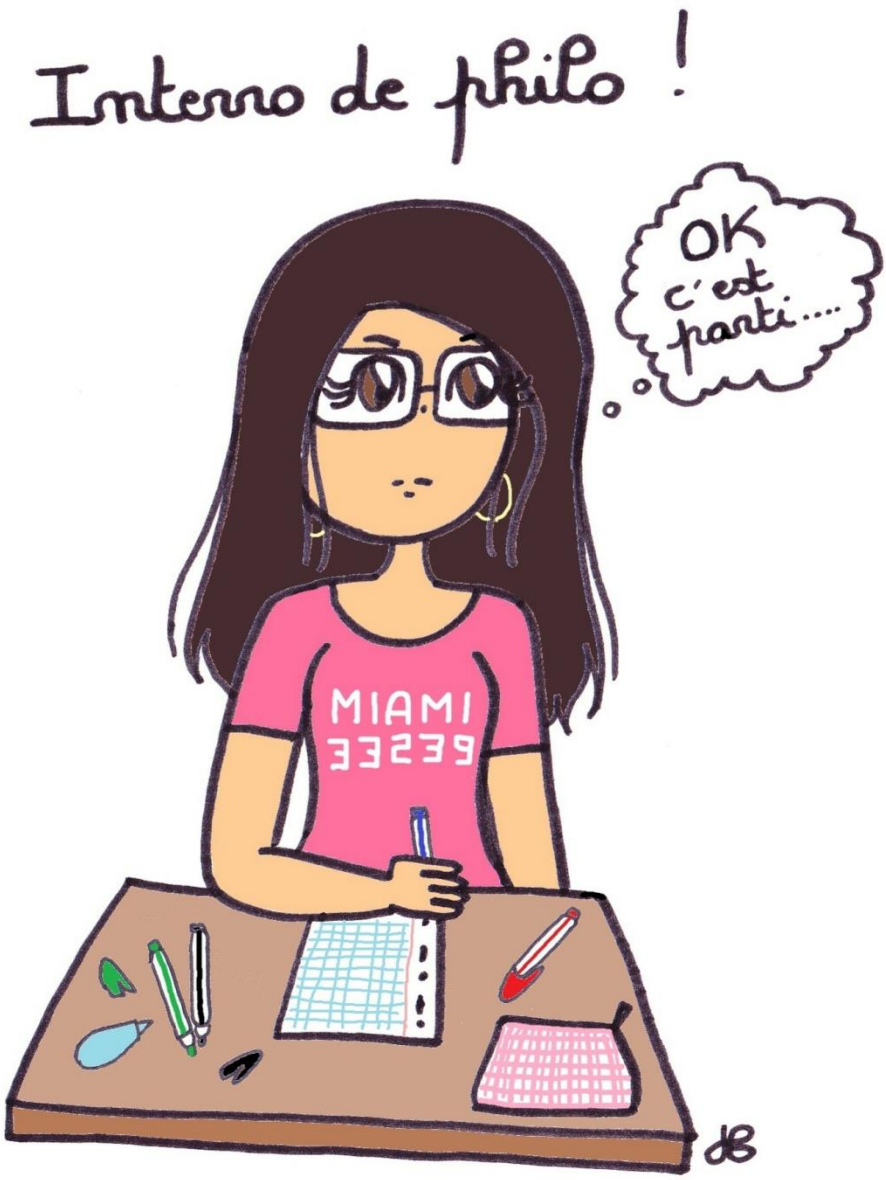
La vérité scientifique est différente des vérités religieuses, sociales et morales. La vérité scientifique est le produit de l'expérimentation et de la démonstration logique. C'est une vérité marquée par l'objectivité. Elle est universellement acceptée et est provisoire alors que la vérité religieuse est révélée, absolue ou dogmatique. La vérité sociale ou morale peut être assimilée à une règle, un principe établi par la société pour assurer l'ordre et elle peut varier d'une société à une autre. Face à ces différentes formes de vérité, peut-on dire que tout ce qui n'est pas scientifique n'est pas connaissance ? Il serait injuste de soutenir cela, car chaque discipline a son propre mode de fonctionnement et ses propres réalités. Par conséquence, tout ce qui n'est pas science est une connaissance.

IV- Science et éthique

La science est un ensemble de théories et la technique l'application de ces théories. C'est justement l'application des théories scientifiques qui pose des problèmes éthiques. Ainsi, dans la mesure où les avancées scientifiques posent des problèmes à l'humanité, il est urgent de contrôler la science et de lui définir des limites sur le plan éthique. Ce contrôle est urgent, car si on analyse les découvertes scientifiques, on se rend compte que la science ne s'occupe pas de la morale. Tout au contraire, elle incite l'homme à l'animosité en le dotant d'armes comme les bombes, les armes nucléaires, les gaz toxiques, la détérioration de la couche d'ozone etc. La science est, aujourd'hui, à l'origine de plusieurs maladies cancéreuses comme le cancer de la peau causé par les produits de dépigmentation ou par les rayons ultraviolets, conséquence de la destruction de la couche d'ozone. De plus, à travers la médecine, la science a fait des découvertes jugées immorales comme les manipulations génétiques, le clonage, l'insémination artificielle, la conception in vitro des bébés éprouvettes, l'hymnographie, l'avortement, la contraception etc. C'est au regard de ces techniques immorales que l'on dit que les critiques que la philosophie adresse à la science sont surtout orientées vers la médecine. Ce pouvoir immense que la science a mis à notre disposition a amené Jean Rostand à dire que « la science a fait de nous des dieux avant que nous méritions d'être des hommes ». En somme, la science est une discipline pour l'homme et contre l'homme. Bien qu'elle continue à nous fasciner, elle doit néanmoins prendre en compte la morale sinon l'humanité risque de périr et c'est l'avertissement que François Rabelais a lancé en ces termes : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ».

Conclusion

Nous vivons aujourd'hui dans un monde marqué par le développement de la science et de la technique. L'union entre science et technique donne la techno science qui a permis de dominer et de maîtriser la nature. Même si les applications techniques de la science posent des problèmes éthiques, elles contribuent à l'amélioration des conditions de vie de l'homme. C'est pour cette raison que d'aucuns disent que la science peut rendre l'homme heureux. Mieux, il y a une idéologie appelée scientisme qui considère que la science est toute puissante et qu'elle peut tout faire. Mais la science à des limites, elle ne peut satisfaire tout le désir de savoir de l'homme


Interro de philo !
OK c'est parti....
MIAMI
33239

DEUXIÈME PARTIE.

EXEMPLE DE CORRECTION D'UN SUJET DE DISSERTATION :

APPLICATION

SUJET: AUTRUI EST- IL LIMITE OU CONDITION DE MA LIBERTÉ ?

EXEMPLE D'INTRODUCTION PAR DÉFINITIONS DE CONCEPTES :
Autrui désigne toute autre personne différente de moi. Quant à la liberté elle est la capacité de décider et d'accomplir des actes dont nous avons l'initiative, des actes qui ne sont pas déterminés par des externes et internes. / Pour certains l'autre apparaît comme celui qui entrave mon épanouissement. / Par contre d'autres pensent que c'est autrui qui favorise cet épanouissement. De cette divergence naît le problème suivant : Autrui est-il source d'aliénation ou de libération ? / En vue de résoudre ce problème, nous analyserons les questions suivantes : dans quelle mesure les autres peuvent-ils me nuire ? Toutefois n'est-ce pas par les autres que ne m'épanouis ?

2ème CAS : COMMENCER PAR UNE CITATION

1. CITATION EN RAPPORT AVEC LE THÈME ET PRÉSUPPOSÉ DU SUJET
2. EXPLICATION DE LA CITION
3. CONSTAT QUI REMET EN CAUSE LE PRÉSUPPOSÉ DU SUJET
4. POSITION DU PROBLÈME
5. ANNONCE DU PLAN DE PRÉFÉRENCE SOUS FORME DE QUESTION

APPLICATION:

SUJET: AUTRUI EST-IL LIMITE OU CONDITION DE MA LIBERTÉ ?

EXEMPLE D'INTRODUCTION PAR CITATION:
Dans Huis-clos, J-P SARTRE, écrit ceci: l'enfer c'est les autres. >>. / Par ce propos, ce penseur veut nous dire qu'autrui est la cause de mes malheurs. / Or je sais aussi que c'est par les soins qu'ils m'apportent que je m'épanouis. Dès l'hors, nous sommes amenés à nous interroger : autrui est- il vraiment source d'aliénation pour moi ? En vue de résoudre ce problème, nous analyserons les questions suivantes : dans quelle mesure autrui limite- il ma liberté ? Toute fois n'est-ce par lui que je m'épanouis ?

3ème CAS : COMMENCER PAR UN CONSTAT

1. Constat en rapport avec le thème du sujet
2. Reformulation du présupposé
3. Réfutation de se présupposé
4. Poser le problème à partir de la contradiction qui naît de l'opposition entre 2 et 3
5. Annonce du plan de préférence sous forme de question.

APPLICATION

SUJET: AUTRUI EST- IL LIMITE OU CONDITION DE MA LIBERTÉ ?

EXEMPLE D'INTRODUCTION PAR CONSTAT
La relation avec autrui est sans doute un des thèmes majeurs de la réflexion philosophique. C'est que cette relation influence profondément notre liberté. Si pour certains philosophes, autrui empire sur ma liberté, pour

d'autres au contraire, autrui est celui qui favorise ma liberté. De cette divergence, il se pose le problème, nous analyserons les questions suivantes : dans quelle mesure autrui limite-t-il m'a liberté ? Toutefois n'est-ce pas par lui que je m'épanouis ?

4ème CAS : QUAND LE SUJET EST UNE CITATION À APPRÉCIER

1. THÈME DU SUJET
2. JUSTIFICATION DE LA THÈSE CONTENUE DANS LA CITATION
3. ENONCIATION DE LA CITATION
4. CONSTAT QUI REMET EN CAUSE LA THÈSE CONTENUE DANS LE SUJET
5. POSITION DU PROBÈME
6. ANNONCE DU PLAN DE PRÉFÉRENCE SOUS FORME DE QUESTION ?

APPLICATION

EXEMPLE: << L'ENFER C'EST LES AUTRES >>
Les rapports avec les autres ne sont pas toujours aisés. En effet, par leur comportement, les autres constituent un frein à notre épanouissement, c'est sans doute cette situation qui amène à affirmer : << l'enfer c'est les autres >>. Or ce qui nous est donné de constater aussi, c'est qu'autrui nous assiste pendant nos épreuves. Dès lors, nous sommes amenés à nous poser des questions suivantes : dans quelle mesure autrui entrave notre épanouissement ?
N'est- il pas au contraire indispensable à notre bien- être ?

COMMENT ARGUMENTER ?

1. RAPPELER LA THÈSE À SOUTENIR
2. REFORMULER CETTE THÉSE
3. JUSTIFIER CETTE THÈSE AVEC UN ARGUMENT (ARGUMENT EN UNE PHRASE SUIVI DE SON EXPLICATION EN 3 OU 4 PHRASES)
4. ILLUSTRER AVEC UN EXEMPLE SI POSSIBLE.
5. TROUVER UNE CITATION OU UN RÉFERENCE PHILOSOPHIQUE
6. REFORMULER/ EXPLICITER LA CITATION EN LA METTANT EN RAPPORT AVEC LA THÈSE SOUTENUE (EN 1 OU 2 PHRASE)

EXEMPLE D'ARGUMENR : (AXE 1)

PREMIER ARGUMENT
ÉTAPE 1 & 2

Autrui apparaît comme une limite de la liberté. / On entend ainsi dire que dans ma quête d'un mieux- être les autres constituent un obstacle. /

ÉTAPES 3 & 4

En effet même s'il diffère de moi, autrui éprouve les mêmes désirs et sentiments que moi. De ce fait il convoite le travail, la famille que je convoite. Cette concurrence qu'il m'impose réduit sans doute mes possibilités et ma chance. Ce qui est source d'angoisse. Chose que je n'aurais pas vécu s'il n'avait pas été là/. C'est considérant cela que

ÉTAPE 4 & 5

SARTRE, dans l'Être et le Néant a pu affirmer ceci: << Ma chute originelle c'est l'existence de l'autre

DEUXIÈME ARGUMENT

ÉTAPE 1 & 2
Par ce propos, il veut dire que la présence même d'autrui me réduit à rien.

ÉTAPE 2 & 3
Ensuite, si les autres menacent ma liberté cela vient de ce qu'ils cherchent à m'assujettir. Cela arrive quand par exemple les autres veule m'imposer leur façon de voir, de faire, j'apparais à l'autre comme un être à exploiter, un être inférieur. C'est ce qui justifie le travail forcé, l'esclavage. Ce mépris de l'autre et le conflit dans lequel il m'entraîne est de nature à compromettre mon épanouissement. /

ÉTAPE 5 & 6
Dans le Léviathan, HOBBES nous dit que ce conflit est caractéristique de l'état de nature : << Aussi longtemps que les hommes vivent sans un pouvoir commun qui les tient tous en respect, ils sont dans cette condition qui se nomme guerre, et cette guerre est guerre de chacun contre chacun. >> / En d'autre termes cela veut dire qu'avant la vie en société les hommes sont en conflit en permanence. Si les autres sont en conflit avec moi, c'est qu'ils ne favorisent pas ma liberté.

COMMENT REUSSIR UNE TRANSITION D'UN AXE A UN AUTRE ?
1. FAIRE UN BREF RÉSUMÉ DE L'AXE 1 (THÈSE QUI PRÉCÈDE).
2. METTRE EN QUESTION BRIÈVEMENT LA VÉRACITÉ DE CETTE THÈSE.
3. POSER UNE QUESTION INVITANT À LA POSSIBLITÉ D'UNE AUTRE THÈSE.

EXEMPLE DE TRANSITION

Au terme de ce passage, autrui se présente comme une personne qui aliène ma liberté. /
Mais cette approche est-elle absolue ? / Les autres ne sont-ils pas ceux qui je peux réaliser liberté ?

COMMENT FAIRE UNE CONCLUSION DE DISSERTATION ?

1. RAPPELER LA PREMIÈRE THÈSE SOUTENUE
2. RAPPELER LA DEUXIÈME THÈSE SOUTENUE
3. PRENDRE POSITION

EXEMPLE DE CONCLUSION

ÉTAPE 1 & 2
A la fin de notre analyse, on peut noter que dans un premier temps l'autre est apparu comme un ennemi de ma liberté pour se présenter dans un second temps comme partenaire de cette liberté. /

ÉTAPE 3

POUR NOTRE PART NOUS PARTAGEONS CETTE DERNIÈRE POSITION C'EST-À-DIRE QUE NOTRE DÉSIR DE LIBERTÉ SERAIT ILLUSOIRE SANS LES AUTRES

ELABORATION COMPLÈTE

SUJET : AUTRUI EST- IL LIMITE OU CONDITION À MA LIBERTÉ ?

La relation avec autrui est sans doute un des thèmes majeurs de la réflexion philosophique. C'est que cette relation influence profondément notre liberté. Si pour certains philosophes, autrui empiète sur ma liberté, pour d'autres au contraire, autrui est celui qui favorise ma liberté. De cette divergence, il se pose le problème suivant: autrui est- il vraiment source d'aliénation pour moi ?

En vue de résoudre ce problème, nous analyserons les questions suivantes : dans quelle mesure autrui limite-il ma liberté ? Toutefois n'est-ce pas par lui que je m'épanouis ?
Lorsque l'on dit qu'autrui est limite de ma liberté, cela revient à dire que l'autre constitue une entrave à mon épanouissement. Cela dans la mesure où ayant les mêmes désirs que moi et convoitant les mêmes choses que moi, l'autre réduit mes chances et mes possibilités. C'est par exemple lorsque nous sommes deux à postuler. Si j'étais seul, je n'aurais aucun souci. Dès lors que l'autre est là, je perds toute sérénité et toute assurance. C'est en ce sens que SARTRE, dans L'être et le Néant écrit ceci << Ma chute originelle c'est l'existence des autres. >>. Cela veut revient à dire qu'autrui est obstacle à ma liberté

De même, autrui dans nos rapports, il cherche à m'exploiter à son profit, à me dominer. Face à mon refus, le conflit éclate. Cette tendance de l'autre à vouloir m'agresser, suscite de l'angoisse et de la peur en moi dans Le Léviathan, HOBBES affirme en ce sens: << aussi longtemps que les hommes vivent sans un pouvoir commun qui les tient tous en respect, ils sont dans cette condition qui se nomme guerre et cette guerre est guerre de chacun contre chacun. >>. En d'autres termes, la relation que j'entretiens avec les autres sources de conflits parce que l'autre cherche toujours à m'aliéner.

Au regard de ce qui précède, l'auteur apparaît comme obstacle à ma liberté. Mais cela est-il toujours vrai ? N'est- il pas autrui qui favorise cette liberté que je cherche ?
En effet, autrui est condition de ma liberté cela revient à dire que l'autre constitue un facteur favorable à ma réalisation. Cela dans la mesure où l'autre me permet de faire face aux dangers de la nature.

EXEMPLE DE COMMENTAIRE DE TEXTE EN TROIS (3) MOUVEMENTS
N.B : Les textes à trois (3) comportant tous les types de mouvements, nous avons jugé pertinent d'en étudier un à titre d'exemple
D'après l'opinion courante, la beauté créée par l'art serait même au- dessus du beau naturel, et le plus grand mérite de l'art consisterait à se rapprocher, dans ses créations, du beau artistique. S'il en était vraiment ainsi, l'esthétique, comprise uniquement comme science du beau artistique, laisserait en dehors de sa compétence une grande partie du domaine artistique. / Mais nous croyons pourvoir affirmer, à l'encontre de cette manière de voir, que le beau artistique est supérieur au beau naturel, / parce qu'il est un produit de l'esprit. L'esprit était supérieur à la nature, sa supériorité se communique également à ses produits et, par conséquent, à l'art. C'est pourquoi le beau artistique est supérieur au beau naturel. Tout ce qui vient de l'esprit est supérieur à ce qui existe dans la nature. La mauvaise idée qui traverse l'esprit d'un homme est meilleure et plus élevée que la plus grande production de la nature, et cela justement parce qu'elle de participe de l'esprit et le que spirituel est supérieur au naturel.
HEGEL, ESTHÉTIQUE,

PROBLÉMATIQUE DU TEXTE

THÈME : de quoi s'agit-il dans ce texte ?
Dans ce texte il s'agit de la comparaison entre le beau naturel et le beau artistique

PROBLÈME: A quelle question précise répond l'auteur ?
Le beau naturel est-il supérieur au beau artistique ?

THÈSE : Quelle est la position de l'auteur face à la question posé ?

Selon HEGEL le beau naturel n'est supérieur au beau artistique, c'est plutôt le artistique qui est supérieur au beau naturel parce qu'il est un produit de l'esprit.

L'ANTITHÈSE : à quelle opinion l'auteur s'oppose-t-il ?
Le beau naturel est supérieur au beau artistique.

L'INTENTION : QUEL EST L'OBJECTIF IMMÉDIAT DE L'AUTEUR

ENJEU : QUEL EST L'OBJECTIF FINAL DU TEXTE ? QUE GAGNE-T ON QUE PERD- ON À SOUTENIR LA THÈSE DE L'AUTEUR ?

VALEUR DE L'ESPRIT

STRUCTURE LOGIQUE : combien de mouvements comporte le texte et quels sont ses différents mouvements ?

Ce texte comporte trois mouvements. De << d'après l'opinion courante...
Domain artistique. >> L'auteur rejette l'opinion selon laquelle l'art serait inférieur au beau naturel (critique de l'antithèse) ; de
<< Mais...de l'esprit >> il affirme la supériorité du beau artistique sur le beau naturel (thèse); de << l'esprit...au naturel >>, il s'explique et se justifie (justification)

INTRODUCTION :

Elle se construit à partir du thème, du problème, de la thèse et de la structure logique.

Ce texte soumis à notre étude est extrait d'Esthétique de HEGEL. / Dans ce texte il s'agit de la comparaison entre le beau naturel et le beau artistique. /Ainsi, il pose le problème suivant : beau naturel est-il supérieur au beau artistique ?/ Selon HEGEL, le beau naturel n'est pas supérieur au beau artistique. C'est plutôt le beau artistique qui est supérieur au beau naturel parce qu'il est un produit de l'esprit. /Ce texte comporte trois mouvements. De << D'après l'opinion courante.....domaine artistique. >> L'auteur rejette l'opinion selon laquelle l'art serait inférieur au beau naturel (critique de l'antithèse); de << l'esprit étant....au naturel>>, il s'explique et se justifie (urtication).

ÉTUDE ORDONNÉE :

Elle faite à partir de l'explication des mouvements

1er MOUVEMENT :
L'auteur critique l'antithèse: << D'après l'opinion courante...du domaine artistique. >>
1- De Quoi s'agit-il dans ce mouvement ?
Dans ce premier mouvement HEGEL rapporte une opinion courante sur la valeur du beau naturel et du beau artistique.

2-Quelle est cette opinion ?
Selon une croyance répandue les choses de la nature (pierres, plantes, animaux) suscitent plus d'admiration que les peintures, sculptures et musiques produites par les artistes. Aussi l'artiste gagnerait-il à imiter les belles choses de la nature s'il veut donner de la valeur à ses œuvres
3-L'auteur partage-il ce point de vue ?
HEGEL n'est pas d'accord avec ce point de vue. Il doute même de sa pertinence.
4-Par quels mots, expressions, tournures montre-t-il son désaccord ?
Il le montre à travers l'usage du conditionnel qui marque le doute (serait, consisterait, laisserait, s'il en était vraiment ainsi) et des expressions qui marquent l'opposition (mais, l'encontre de).
5- Pourquoi réfute-il cette opinion ?
Pour l'auteur une telle conception ne peut être retenue car l'esthétique, étude et réflexion sur l'art se viderait de son sens, vu que son objet n'existerait plus à proprement parler.
6- Que peut-on retenir à la fin de ce passage ?
On peut retenir que selon HEGEL, l'art n'est pas inférieur à la beauté naturelle

2ème MOUVEMENT

THÈSE DE L'AUTEUR : << Mais nous croyons...au beau naturel. >>

1- De quoi s'agit-il dans ce deuxième mouvement ?
Après avoir réfuté l'opinion, Hegel expose sa propre thèse dans ce deuxième mouvement
2- Qu'affirme l'auteur précisément ?
Il affirme : << Mais nous croyons pourvoir affirmer à l'encontre de cette matière de voir, que le beau artistique est supérieur au beau naturel parce qu'il est un produit de l'esprit. >>
3- Que signifie chaque mot clé contenu dans la thèse de l'auteur ?
Par beau naturel, il faut entendre les objets de la nature qui suscitent de l'admiration et du plaisir.
Par exemple les fleurs, un chant d'oiseau.
Par beau artistique il faut entendre les objets créés par les artistes qui suscitent de l'admiration et du plaisir. Par exemple un morceau de musique, les tableaux d'art.
4- À partir de ces définitions, qu'est-ce l'auteur veut dire en d'autres termes ?
En d'autres termes, HEGEL, veut dire par exemple que la musique composée par un musicien est plus belle que le chant d'un oiseau. Et la raison c'est que cette œuvre musicale tire ses origines de l'esprit, c'est-à-dire de la conscience humaine
5- Qu'est-ce qu'on peut retenir à la fin de ce mouvement ?
À la fin de ce mouvement, on peut retenir que HEGEL, en rejetant la thèse naturaliste conçoit pour sa part qu'il n'Ya de beauté réelle qu'artistique.

3ème MOUVEMENT : Justification de la thèse : << L'esprit étant...supérieur au naturel. >>
1- de quoi s'agit-il dans ce troisième mouvement
Dans ce troisième mouvement l'auteur justifie sa thèse.
2- comment l'auteur se justifie-t-il ? Est-ce par argument, exemple, citation, procédé de style ?
Il se justifie par un argument
3- Quel est cet argument ?
Cet argument consiste à dire ceci :
<< L'esprit étant supérieur à la nature, sa supériorité se communique également à ses produits et par conséquent à l'art. >>
4- Que signifie cet argument ?

En d'autre terme selon HEGEL, la conscience humaine est au-dessus de la nature, c'est-à-dire le monde physique. Or l'œuvre d'art est une création de la conscience humaine. Donc l'œuvre d'art est supérieur au produit naturel, la musique est plus belle que le chant d'oiseau.
5- Pourquoi l'auteur utilise-t-il précisément cet argument ou cet exemple ou cette citation ?
HEGEL utilise ici un raisonnement de type logique, il s'agit d'une déduction. Et cela pour montrer que ce qu'il dit ne souffre d'aucun doute. En d'autres termes, il est absolument vrai que le beau artistique est de loin supérieur au beau naturel.
6- Que peut-on retenir à la fin de ce passage ?
On peut retenir que HEGEL, il n'y a___20 pas de comparaison possible entre la beauté artistique et la beauté naturelle. Celle-ci est à un niveau inférieur. Celle-là est un niveau supérieur.

TRANSITION
Après cette explication des mouvements, quels jugements pouvons-nous porter sur le texte e ?

L'INTÉRET PHILOSOPHIQUE

Il est fait de la critique interne et de la critique externe.

LA CRITIQUE INTERNE

1- le texte est- il facile ou difficile à comprendre ? Pourquoi ?
Sur le plan interne, nous pouvons noter que les notions essentielles comme beauté, art, nature, esprit et création ne sont pas définies. Mais d'une façon générale le texte est accessible. Les mots utilisés par l'auteur sont courants, ce qui facilite notre compréhension

2-Quelle est la démarche de l'auteur ? Cette démarche est-elle en conformité avec son intention ?
La démarche de l'auteur est une déduction logique. Il part d'une généralité pour en arriver à un cas particulier. De la supériorité de l'esprit, il arrive à la supériorité des produits l'esprit. Cette démarche est conforme à son intention qui est de valoriser l'art

LA CRITIQUE EXTERNE

1- Quelle est la thèse de l'auteur ?
Selon HEGEL, le beau naturel n'est pas supérieur au beau artistique. C'est plutôt le beau artistique qui supérieur au beau naturel parce qu'il est un produit de l'esprit.

2- Dans l'histoire de la philosophie ou de la pensée, quels penseurs partagent la thèse de l'auteur ?
BOILEAU et OSCAR WILSE partagent la thèse de HEGEL
BOILEAU conçoit que l'art suscite plus d'admiration que les réalités naturelles. Dans l'art poétique, il écrit en ce sens : << il n'est point de serpent ni de monstre odieux, qui, par l'art imité ne puisse plaire aux yeux. >> Par ce propos, il veut dire que la preuve que l'œuvre d'art est au-dessus des choses de la nature c'est que d'ordinaire nous avons peur des bêtes féroces, cependant nous admirons leur peinture dans les ateliers, musées et galeries d'art.
De son côté, OSCAR WILDE montre cette supériorité par le fait que désormais le comportement de l'homme s'inspire plus des œuvres d'art que de la nature, de la réalité. Dans Intentions, il écrit: << Les choses sont parce que nous les voyons, et ce que nous voyons et comment nous le voyons, dépend des arts qui nous ont influencés. L'Art crée en effet incomparable et unique. La Nature, elle se met à répéter cet effet jusqu'à ce que nous en devions absolument las. >> En d'autre termes l'art est supérieur car il est le modèle de la vie.
3- Dans l'histoire de la philosophie ou de la pensée, quels penseurs s'opposent à la thèse de l'auteur ?
PASCAL et PLATON s'opposent à la thèse de HEGEL.

PASCAL pense que l'art est vain, c'est-à-dire n'a aucune valeur. Dans son ouvrage Pensées il écrit ceci au sujet de la peinture: << Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux>>.
PLATON disait aussi dans La République que l'art est vil, méprisant parce qu'il est une pâle copie des réalités, des idées originales: << L'art d'imiter est bien loin éloigné du vrai et, s'il peut tout exécuter, c'est, semble-t-il qu'il ne touche qu'une partie de chaque chose, laquelle n'est d'ailleurs qu'une ombre>>. L'art est inférieur à la réalité parce qu'il nous éloigne de la vérité, il la déforme.

CONCLUSION

Elle est faite à partir du bilan de la discussion et du point de vue personnel du candidat.

- BILAN :
En conclusion nous pouvons retenir que selon HEGEL, l'opinion courante doit être renversée : à savoir que l'œuvre crée par les artistes est nettement supérieurs aux produits naturels.
- Point de vue personnel :
Si cette thèse est vraie, elle reste relative car la conception contraire est aussi valable d'autant plus que le goût est relatif.

DEVOR DE NIVEAU DE PHILOSOPHIE

Dégager l'intérêt philosophique de ce texte à partir de son étude ordonnée

<< Tu crois savoir tout ce qui se passe dans ton âme, dès que c'est suffisamment important, parce que ta conscience te l'apprendrait alors. Et quand tu es sans nouvelles d'une chose qui est dans ton âme, tu admets, avec une parfaite assurance, que cela ne s'y trouve pas. Tu vas même jusqu'à tenir << psychique >> pour identique à << conscient >>, c'est-à-dire connu de toi, et cela malgré les preuves les plus évidentes qu'il doit sans cesse se passer dans t'a vie psychique bien plus de choses qu'il ne peut s'en révéler à ta conscience. Tu te comportes comme un monarque absolu qui se contente des informations que lui donnent des hauts dignitaires de la cour et qui ne descend pas vers le peuple pour entendre sa voix. Rentre en toi-même profondément et apprends d'abord à te connaître, alors tu comprendras pourquoi tu vas tomber malade, et peut-être éviteras-tu de le devenir. >>

C'est de cette manière que la psychanalyse voudrait instruire le moi: les processus psychique sont en eux-mêmes inconscients, et ne deviennent accessibles et subordonnés au moi que par une perception incomplète et incertaine,....le moi n'est pas maître dans sa propre maison.

FREUD, Essais de psychanalyse appliquée

BONNE COPIE D'ÉLÈVE :

Dans ce texte soumis à notre étude, il est question du psychisme de l'homme. Dès lors, faut-il admettre que le psychisme humain est dominé par l'inconscient ? Selon FREUD, les processus psychiques sont eux-mêmes inconscients. Pour mieux cerner ce texte, nous le scindons en deux mouvements: de ligne 1 – ligne 12, l'auteur critique la surestimation de la conscience par l'homme. De la ligne 13 – ligne 16, l'auteur met sa thèse en exergue.

Dans le premier mouvement, l'auteur fait la critique de la surestimation de la conscience par l'homme. En effet, l'homme place sa confiance en la conscience sur le fait qu'elle lui permet d'avoir la connaissance de tous ses états psychiques. Il critique également le fait que l'être humain confond la conscience au psychisme malgré les multiples preuves de l'insuffisance de la conscience. Il le dit en ces termes de la ligne 4 à la ligne 7 : << tu vas même jusqu'à tenir << psychique>> pour identique à << conscient>>, c'est-à-dire connu de toi, et cela

malgré les preuves les plus évidentes qu'il doit sans cesse se passer dans la vie psychique bien plus de choses qu'il ne peut s'en relever à la conscience >>. Tout en faisant cette critique à l'égard de la conscience, FREUD, nous fait savoir que la compréhension de soi est possible que lorsque nous pénétrons en nous et apprenons à nous connaître. A la fin de ce mouvement, nous pouvons retenir que selon FREUD, la surestimation de la conscience porte atteinte à la compréhension de la vie psychique.
Mais qu'en-est-il de sa position sur le problème ?

C'est ce qui sera l'objet du deuxième mouvement. Ici l'auteur exposera sa thèse. En effet, à la ligne 14, il dit ici : << les processus psychiques sont en eux-mêmes inconscients. >> Cette phrase fait transparaître l'idée que l'être humain est déterminé par l'inconscient et dans une certaine mesure, même la conscience est déterminée par l'inconscient en ce sens que les actes conscients que nous posons, sont d'origine inconsciente. Il déclare à ce propos ceci de la ligne 15 à 16 : << le moi n'est pas maitre de sa propre maison. >>
Après avoir fini l'explication du texte, quel jugement pouvons-nous apporter ?

Du point de vue de la forme, le texte est accessible et compréhensible car l'auteur utilise des expressions explicites qui favorisent la compréhension. Non obstat le fait qu'il possède par une critique et ensuite expose sa thèse, le texte est compréhensible, nous pouvons dire aussi que la démarche argumentative est en adéquation avec son intention qui est de montrer que l'inconscient détermine et que la conscience n'est pas source fiable de connaissance de soi.

Du point de vue externe, cette question se présente à nous : la thèse de l'inconscient permet-elle la connaissance de l'homme ?
Tout comme FREUD, GUSTAVE LE BON pense que l'homme est déterminé par l'inconscient et non par la conscience, nos actes dits conscients sont d'origine inconsciente. Dans la psychologie des foules, il nous faut savoir que nos actes conscients dérivent (d'un substratum inconscient venant de nos ancêtres. Aussi, le contenu de l'inconscient est plus riche que celui de la conscience. Outre GUSTAVE LE BON, KARL MARX à une question similaire sur le sujet. Pour lui, la critique de l'économie politique, MARX écrit : << ce n'est pas les consciences des hommes qui détermine leur existence, mais au contraire, c'est leurs existence sociale qui détermine la conscience >>.
S'il est juste pour ces penseurs, que c'est l'inconscient qui détermine l'homme et que la conscience est insuffisante, ce n'est pas l'opinion de tous. En effet, pour ALAIN, il existe qu'un seul moi, un moi conscient de ses actes et qui assume ses responsabilité au plan moral.il nous dit également que nous avons le droit Fe citer le terme inconscient, cependant le fait de le grossir serait une erreur, plus grave, une faute. A l'instar d'ALAIN, JEAN PAUL SARTRE pense que la conscience est l'essence de l'homme. Selon lui, être pesant doué de conscience qui brandit le terme d'inconscient, est de mauvaise foi. Dans l'existentialisme est un humanisme, il déclare que: << l'inconscient est la mauvaise foi de la conscience>>.

Au terme de notre analyse, il semble convenable d'affirmer que l'inconscient détermine l'homme à son insu, toutes ses activités tiennent leur origine de l'inconscient. Toutefois, il se caractérise par la conscience, faculté lui permettant de se connaître et de connaître le monde.
Pour notre part, la conscience de l'homme, bien que possible, reste une tâche difficile car l'homme est un être complexe.

MODÈLE DE BARÈME APPLIQUÉ À LA CORRECTION DU BACCALAURÉAT

AVERTISSEMENT :

Les barèmes que nous proposons sont parfois différents de ceux proposés par la commission nationale du Baccalauréat. Cette différence ne doit être perçue comme une contestation des barèmes officiels.
Notre intentent ion est de permettre au candidat s'avoir une diversité de compréhension. En second lieu, il s'agit de faire comprendre plus que jamais qu'il est nécessaire de concilier programme, cours de philosophie et sujets du Baccalauréat. Les cours dispensés obéissent à des objectifs généraux et spécifiques indiqués par le

programme. Il s'agit de faire comprendre que selon ces contenus et ces objectifs le candidat peut percevoir le sujet sous un angle qui sans être celui des commissaires officiels n'est pas pour autant arbitraire, impertinent. Ne l'oublions pas, il s'agit avant tout de réflexion philosophique.

EPREUVE DE DISSERTATION:

INTRODUCTION		
Démarche conduisant au problème	1 point	**5 points**
Problème pertinent et bien posé	3 points	
Cohérence et style	1 point	
Pertinence des axes	2 points	**12 points**
Pertinence des arguments	4 points	
Culture philosophique	4 points	
Transition	1 point	
Cohérence et style	1 point	
CONCLUSION		
Cohérence et style	1 point	
Bilan et pertinence de la réponse	2 points	**3 points**

PREUVE DE COMMENTAIRE COMPOSÉ

INTRODUCTION		
Thème	1 point	**4 points**
Problème	1 point	
Thèse	1 point	
Cohérence et style	1 point	
ÉTUDE ORDONNÉE		
Structure logique et maitrise de la technique d'explication de texte	2 points	**6 points**
Fidélité à la pensée de l'auteur	3 points	
Cohérence et style	1 point	
INTERET PHILOSOPHIQUE		
critique interne	2 points	**8 points**
Critique externe	5 points	
Cohérence et style	1 point	
CONCLUSION		
Point de vue clairement et exprimé	2 points	**2 points**

TROISIÈME PARTIE.

Le sujet 1 : « Est-il possible d'échapper au temps ? »

La problématique du sujet

• Nous sommes des êtres temporels puisque nous avons conscience du temps : notre mémoire, notre attention, notre imagination, nous permettent en effet de convoquer le passé, le présent et l'avenir dans ce que nous faisons ou pensons. Pourtant ce pouvoir empêche-t-il le temps de passer ? De fait, le temps est également ce en quoi se déploie notre existence, et ce qui nous voue inéluctablement à la mort. Mais alors, sommes-nous nécessairement impuissants face à lui ?

• Echapper au temps pourrait signifier se soustraire à son passage, donc d'être immortel, ou encore lutter contre le passage du temps en essayant de se soustraire à ses effets ou en créant des points de résistance à son passage. Enfin, il pourrait s'agir d'oublier que nous allons mourir ou de fuir la tristesse de l'idée de la mort.

Plan détaillé

1. L'homme ne peut échapper au temps

A. L'HOMME EST MORTEL

• Le temps donne sa forme et sa limite à notre existence : la finitude définit l'existence humaine, si bien qu'il peut d'abord semblé vain de vouloir s'extraire du temps en désirant être immortel ou en masquant les signes du vieillissement.

• Dans la Lettre à Menacée, Épicure fait ainsi du « désir d'immortalité » le pire des désirs vides, à savoir ces désirs qu'il est impossible de satisfaire et qui en cela nous vouent au malheur et à l'excès. Effacer les signes du vieillissement n'est pas échapper au temps mais se livrer à lui par la souffrance d'un combat perdu d'avance.

B. L'HOMME EST UN ÊTRE TEMPOREL QUI FAIT EXISTER LE TEMPS

• Vivants promis à la mort, nous sommes également liés au temps par notre mémoire, notre attention et notre imagination, qui font que nous avons l'idée du temps, et que cette idée est celle d'une chose dont, comme le souligne saint Augustin, tout l'être est de passer.

• Face à cet adversaire insaisissable, nous ne pouvons qu'envier l'insouciance de la vie animale qui se trouve allégée du poids du temps inscrit en l'homme par le développement même de ses facultés intellectuelles. C'est le sens de l'analyse nietzschéenne de l'oubli : si la mémoire qui nous rapporte au passé est ce qui rend possible la connaissance, elle est aussi ce qui nous fait souffrir en ce qu'elle nous rapporte à tout ce que nous avons perdu. Or, comment « apprendre l'oubli » ?

2. Il nous est possible de résister au passage du temps
A. IL EST POSSIBLE DE LUTTER CONTRE LE PASSAGE DU TEMPS
• Pourtant, s'il est impossible de se soustraire au passage du temps ou de nous défaire de ces qualités intellectuelles qui nous le rendent sensible, toute lutte contre le temps est-elle vaine ? Le « désir d'immortalité » condamné par Epicure n'est-il qu'un désir vide, source de souffrance, ou n'y a-t-il pas une positivité de ce désir en ce qu'il nous porte à dépasser les limites de notre existence humaine ?
B. IL EST POSSIBLE DE CRÉER DE L'IMMORTALITÉ

• S'il n'est pas possible de sortir du temps, il est pourtant possible de s'opposer à son passage : c'est en particulier le sens de l'analyse par Hannah Arendt de l'œuvre d'art : la spécificité de cette œuvre, parmi tous les objets du monde, réside précisément dans son rapport au temps. Ni « produits de consommation » ni « produits de l'action » inscrits de façon précaire dans le temps, ni « objets d'usage » usés par le temps, les œuvres d'art, dit-elle, sont les seules créations humaines qui accèdent à une « immortalité potentielle » : l'œuvre d'art est bien un point fixe par lequel l'homme s'échappe du temps qui s'inscrit en lui par la répétition et l'incessant écoulement de sa vie biologique.
• Cependant, ce qui nous pèse, n'est-ce pas avant tout l'idée que nous allons mourir, et nos œuvres d'art nous en empêchent-elles ?
3. On peut échapper à l'idée que le temps nous condamne
A. NOUS POUVONS FUIR L'IDÉE DE NOTRE MORT
• En réalité, nous sommes d'abord victimes du temps dans la mesure où penser le temps, c'est avoir l'idée de sa propre mort. Mais si nous sommes impuissants à échapper à la mort, n'avons-nous pas le pouvoir d'échapper à la souffrance liée à l'idée que nous allons mourir ?
• Dans les Pensées, Blaise Pascal évoque le divertissement comme le pis-aller trouvé par l'homme pour fuir l'idée qu'il va mourir. S'il n'y a que l'idée de Dieu pour donner un sens à notre existence de mortels, nous avons toujours la possibilité, dit-il, de nous absorber dans cette fuite du temps et de nous-mêmes qui n'est que la marque de notre misère humaine.
B. L'IDÉE DE LA MORT DOIT NOUS RAPPELER AU SOUCI DE BIEN VIVRE
• Mais le temps nous condamne-t-il vraiment ? Echapper vraiment au temps ne serait-il pas échapper non pas à l'idée que nous allons mourir mais à la tristesse produite par cette idée ?
• Dans la Lettre à Menacée, Epicure nous explique comment se délivrer de la crainte de la mort qui nous empêche de vivre. La mort, dit-il, est un phénomène physique et une réalité que nous ne rencontrerons jamais, puisque nous sommes, en tant que vivants, le contraire d'elle. En ce sens, l'idée de la mort n'est pas à fuir : ce qu'il faut combattre, c'est la tristesse qui lui est liée, et nous ne pouvons la combattre qu'en nous appuyant sur l'idée vraie de la mort, qui nous rappelle à l'urgence de bien vivre.
Conclusion
En définitive, s'il est impossible de ne pas mourir, il est bien en notre pouvoir d'échapper au temps en nous délivrant de la souffrance et de l'impuissance produites par l'idée que le temps nous condamne à la mort. Echapper au temps serait alors se libérer de la tristesse et regarder en face l'idée de notre propre mort pour profiter de ce temps qui nous est compté.

Le texte
« Pour savoir ce qu'est une loi de la nature, il faut que nous ayons une connaissance de la nature, car ces lois sont exemptes d'erreur et ce sont seulement les représentations que nous en avons qui peuvent être fausses. La mesure de ces lois est en dehors de nous : notre connaissance n'y ajoute rien et ne les améliore pas. Il n'y a que

la connaissance que nous en avons qui puisse s'accroître. La connaissance du droit est, par certains côtés, semblable à celle de la nature, mais, par d'autres côtés, elle ne l'est pas. Nous apprenons, en effet, à connaître les lois du droit telles qu'elles sont données. C'est plus ou moins de cette façon que le citoyen les connaît et le juriste qui étudie le droit positif s'en tient, lui aussi, à ce qui est donné. Toutefois la différence consiste en ceci que, dans le cas des lois du droit, intervient l'esprit de réflexion et la diversité de ces lois suffit à nous rendre attentifs à ce fait que ces lois ne sont pas absolues. Les lois du droit sont quelque chose de posé, quelque chose qui provient de l'homme. La conviction intérieure peut entrer en conflit avec ces lois ou leur donner son adhésion. L'homme ne s'en tient pas à ce qui est donné dans l'existence, mais il affirme, au contraire, avoir en lui la mesure de ce qui est juste. Il peut sans doute être soumis à la nécessité et à la domination d'une autorité extérieure, mais il ne l'est pas comme dans le cas de la nécessité naturelle, car son intériorité lui dit toujours comment les choses doivent être, et c'est en lui-même qu'il trouve la confirmation ou la désapprobation de ce qui est en vigueur. Dans la nature, la vérité la plus haute est qu'il y a une loi ; cela ne vaut pas pour les lois du droit où il ne suffit pas qu'une loi existe pour être admise. »

Les enjeux du texte

• Quelle est la spécificité des lois positives ? Instituées par les hommes, celles-ci doivent-elles seulement être distinguées des lois universelles de la nature par leur caractère particulier ?

• C'est cette question qu'aborde Hegel dans ce texte, en comparant les lois universelles de la nature et les lois faites par les hommes.

• Hegel met d'abord en évidence le fait que nous pouvons connaître les lois de la nature comme les lois positives, avant de faire apparaître leur hétérogénéité essentielle.

Plan détaillé

1. Nous pouvons connaître les lois de la nature comme les lois positives

A. NOUS POUVONS CONNAÎTRE LES LOIS DE LA NATURE

• Dans un premier temps, il faut admettre que nous pouvons connaître les lois de la nature comme les lois positives. Une loi de la nature est une loi physique, qui établit un rapport nécessaire entre une cause et un effet. Ces lois sont universellement vraies, et si, remarque Hegel, une loi physique se révélait fausse, cela ne tiendrait qu'à une erreur de notre part : la vérité ou l'erreur n'est pas dans le réel mais bien dans notre rapport au réel.

• Connaître les lois de la nature n'est rien d'autre que les découvrir, ou les révéler : nous ne les inventons pas, et leur vérité dépend donc de leur adéquation au réel.

B. NOUS POUVONS CONNAÎTRE LES LOIS JURIDIQUES

• De la même façon, les lois positives font l'objet d'une connaissance puisqu'elles ne sont pas innées. Les lois positives sont posées par les hommes, si bien que nous sommes amenés à en prendre connaissance (en tant que citoyen censé les respecter, ou en tant que professionnel du droit).

• Nous devons donc apprendre à savoir quelles sont les lois qui fixent ce qui est permis ou interdit dans une société donnée à un moment donné de son histoire : rien ne nous indique spontanément ces limites.

2. Les lois positives ne font pas que décrire le réel

A. LES LOIS POSITIVES SONT ISSUES DE L'ESPRIT DE RÉFLEXION

• Pourtant, si nous pouvons dire, à partir de là, qu'il nous est possible d'apprendre à connaître les lois du monde physique comme les lois positives, si ces deux types de lois décrivent donc un certain état du réel (la nature pour les lois physiques, telle société pour les lois juridiques), Hegel souligne leur différence essentielle.

• En effet, les lois positives sont issues de « l'esprit de réflexion ». Autrement dit, elles ne font pas que décrire le réel, ce que prouve d'ailleurs leur diversité : elles varient selon les époques et le temps. Autrement dit, elles sont l'objet d'une décision humaine.

B. NOTRE ÉVALUATION DES LOIS REPOSE SUR LA JUSTICE

• Ainsi, si elles nous apparaissent parfois comme incontestables, posées face à nous comme la structure qui définirait notre société, ces lois ne sont pas posées face à nous mais par nous.

• Contrairement aux lois naturelles dont nous ne sommes pas la mesure, les lois positives sont donc faites à la mesure de ce qui, dit Hegel, « est juste ».

• Ainsi, même quand une loi positive apparaît face à moi, je l'évalue selon cette valeur qu'est la justice : la loi positive vise la justice comme son idéal, si bien que je ne peux pas la penser comme une nécessité qui s'imposerait à moi.

Conclusion

Si certaines conceptions du droit font dériver les lois positives d'un ordre naturel, Hegel pose ici la spécificité des lois positives : certes, ces lois font l'objet d'un apprentissage, mais là où la loi physique vise la vérité, la loi positive vise la justice. Si la loi positive peut nous apparaître face à nous comme étant déjà là, elle n'en est pas moins faite par nous, si bien que nous n'apprenons pas seulement à la connaître : nous l'envisageons immédiatement d'après cette valeur qu'est la justice.

SUJET 2 : « Le travail divise-t-il les hommes ? »

La problématique du sujet

• Le travail est une activité dans laquelle les hommes transforment la nature en vue de produire des biens qui leur sont utiles et de subvenir à leurs besoins.

• Cette activité n'est jamais solitaire : elle implique des échanges et une certaine coopération entre les hommes. Or la notion de « division » renvoie à l'idée de différences voire d'inégalités établies à l'occasion du travail et donc sources de conflits.

• Le travail lui-même divisé car il faut répartir les tâches : n'est-ce pas là qu'il faut chercher la source de ces divisions ? Le sujet implique de réfléchir à la nature du travail, mais surtout à son organisation concrète.

Plan détaillé

1. Le travail est une entreprise collective

A. LA VALEUR CULTURELLE DU TRAVAIL

• Par le travail l'homme fait face à la nature et subvient à ses besoins : certes les animaux transforment aussi la nature, mais l'homme est le seul être capable de travailler : il conçoit une idée, il fabrique les outils propres à réaliser efficacement cette idée, il met en œuvre ses forces intellectuelles et physiques (sa « force de travail ») pour parvenir à ses fins (Marx, Le Capital).

• Le travail est donc civilisateur : par cette activité, non seulement les hommes parviennent à survivre, mais également à progresser. Ils apprennent, deviennent plus efficaces et plus puissants. Ils s'arrachent à la nature, la dominent, entrent dans la culture et construisent une société.

B. LE TRAVAIL UNIT LES HOMMES ET LES RENFORCE

• Une société est une association d'individus qui tissent des liens d'échange et de solidarité : de nombreux philosophes pensent que le travail est en ce sens le fondement des sociétés humaines. Car le travail engage une coopération entre les hommes : selon Platon, c'est à l'occasion du travail qu'ils entrent en relation et commencent à organiser la Cité. C'est donc une activité qui les regroupe, contrairement par exemple à la chasse ou à la cueillette qui peuvent être solitaires. Le travail est toujours un « travail d'équipe ». Au contraire, une personne qui perd son travail se sent « exclue » de la société.

• Selon les économistes classiques, le travail crée de la valeur : à la fois une valeur d'usage (le produit du travail est utile) et une valeur d'échange (ce produit peut être mis sur le marché et être échangé), comme Aristote déjà l'avait observé (La Politique). Le travail crée de la richesse pour l'ensemble de la collectivité et, en ce sens, la renforce : aujourd'hui, on mesure par exemple la puissance des pays au « produit national brut ».

2. De la division du travail à la division des travailleurs

A. LA NÉCESSITÉ D'ORGANISER LE TRAVAIL

• Le travail est plus efficace lorsqu'il est divisé : comme Adam Smith l'a montré avec l'exemple d'une manufacture d'épingles, on est beaucoup plus efficace lorsqu'on travaille à plusieurs et que chacun se spécialise dans une tâche. La production est plus massive, de meilleure qualité et se fait à moindre coût (De la richesse des nations).

• Toujours selon Smith, le fait que chacun recherche son profit personnel dans le travail n'est pas non plus un problème, car la richesse se diffuse par le moyen des échanges. Chacun peut ainsi vivre de son travail et créer de la richesse pour tous même si ce n'est pas son intention initiale. C'est comme si les agents étaient poussés par une « main invisible » à renforcer la société et à faire le bien commun en cherchant avant tout à satisfaire leur égoïsme.

B. LES EFFETS NÉFASTES DE LA DIVISION DU TRAVAIL

• Mais de fait, la division du travail a aussi des effets néfastes qu'il ne faut pas négliger : on distingue par exemple le travail intellectuel et le travail manuel, mais cette distinction s'accompagne d'une forte valorisation de l'un tandis que l'autre est déprécié. Dans le travail à la chaîne, par exemple, où le travailleur est cantonné à une tâche répétitive et purement manuelle, on observe un phénomène que Marx appelle « aliénation » (Le Capital). Le travailleur est étranger à son travail, il ne peut pas se reconnaître en lui et il ne l'accomplit finalement que pour une seule raison : gagner sa vie.

• La division du travail engendre une division des travailleurs, car elle est synonyme d'exploitation : accomplir les travaux les plus basiques ne nécessitant pas de formation, les salaires sont donc très bas et le sont d'autant plus que les travailleurs sont mis en concurrence. Pour Marx, le chômage n'est donc pas un accident dans le système capitaliste, fondé sur le profit, mais il est structurel car il permet d'exercer une pression à la baisse sur les salaires.

3. Une meilleure répartition des tâches

A. LA NOTION DE CLASSE SOCIALE

• En suivant toujours l'analyse de Marx, on peut contester cette division des travailleurs et voir au contraire que ce rapport au travail unit les hommes, du moins une bonne partie d'entre eux dans une même classe sociale : celle du « prolétariat », par opposition à la « bourgeoisie ». L'objectif de Marx dans le Manifeste du parti communiste est de faire émerger cette conscience de classe chez les ouvriers et de les inciter à la lutte, car leurs intérêts sont les mêmes : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ». Les hommes sont divisés car dans la société a lieu « une guerre civile plus ou moins larvée ».

• Mais précisément, cette division doit aujourd'hui être pensée à l'échelle mondiale : les divisions existant dans notre société sont peut-être à relativiser face aux inégalités entre les différents pays : on a beau être pauvre, on est toujours le riche de quelqu'un. De plus, l'abolition de la propriété privée des moyens de production préconisée par Marx ne règle pas à elle seule la question de la division du travail et, incidemment, celle des travailleurs. Il s'agit de redonner au travail son aspect global, c'est-à-dire faire en sorte qu'on y investisse et qu'on y développe à la fois des qualités intellectuelles, manuelles et même morales.

B. RÉINVENTER LE TRAVAIL

• Le problème vient peut-être du fait que le travail est trop indexé sur sa dimension productive et pas assez sur sa dimension socialisatrice : la division des tâches et des hommes culmine dans le taylorisme, basé sur la définition et le séquençage de chaque tâche nécessaire à la réalisation d'un produit. L'invention perpétuelle de nouvelles machines qui effectuent des tâches à la place de l'homme pourrait être l'occasion de distribuer autrement les rôles et aussi de donner du temps libre : comme le dit Bergson, la machine serait alors la « grande bienfaitrice » de l'humanité (Les Deux Sources de la morale et de la religion).

• Aujourd'hui le monde du travail est le théâtre de nombreux rapports de force, parce que les hommes aussi sont considérés comme des ressources dont il faut tirer le plus grand profit, la plus grande efficacité, parfois au détriment de la santé publique (stress, épuisement professionnel) et au détriment de l'harmonie sociale (mépris social, accroissement des inégalités). Pour unir les hommes par le travail, il ne faut pas oublier, précisément, que ce sont des hommes et non pas des machines.

Conclusion

La nature du travail, qui est fondamentalement positive, peut se trouver renversée par les conditions de son organisation, qui peuvent en faire une torture pour certains hommes et les opposer au lieu de les unir. Les moyens techniques ont révolutionné le monde du travail depuis la révolution industrielle puis la révolution numérique, mais nous n'avons pas encore trouvé les solutions pour donner concrètement au travail la dimension unificatrice qu'il devrait avoir.

SUJET 3 : « A quoi bon expliquer une œuvre d'art ? »

Le Centre Pompidou, temple de l'art moderne, à Paris. Radius Images / Photo nonstop

La problématique du sujet

• Parmi les productions humaines, l'œuvre d'art occupe une place particulière : la définition des beaux-arts entend précisément distinguer les œuvres d'art de tout autre objet artificiel rivé à un usage ou à une utilité. Une peinture, une musique, une danse, viseraient, selon une conception classique de l'art, la beauté ; dans tous les cas, l'œuvre s'offre à nous comme ce qui appelle de notre part un regard dégagé de nos préoccupations ordinaires.

L'artiste ne se distingue pas seulement par son habileté ou la maîtrise de procédés propres à son art : il crée une œuvre qui nous fait entrer dans le monde du sens.

• Mais alors, n'est-il pas à la fois absurde et vain de vouloir expliquer une œuvre d'art, selon une démarche analytique visant à en isoler les causes, les tenants et aboutissants ? La question est pourtant de savoir si cette œuvre s'offre à nous comme une énigme que nous devons accepter en tant que telle. L'œuvre n'est-elle pas avant tout à comprendre, et à interpréter ?

Plan détaillé

1. On cherche à expliquer l'œuvre d'art pour la saisir

A. L'ŒUVRE D'ART SE PRÉSENTE À NOUS DANS SON OPACITÉ

• Contrairement à tout objet d'usage, l'œuvre d'art se présente à nous sans être définie par son utilité, ou son usage : contrairement à un artisan qui produit un objet en fonction de son usage possible, l'artiste crée indépendamment d'une visée utilitaire.

• L'œuvre d'art, par conséquent, se présente à nous libre de toute destination. Sa beauté, dit Kant dans la Critique de la faculté de juger, n'est pas « adhérente », c'est-à-dire évaluée selon le critère lui permettant d'accomplir sa fonction, mais « libre ».

B. Nous nous efforçons de lui trouver des causes

• D'où cette perplexité face à l'œuvre, et notre tendance à vouloir l'expliquer : quelles étaient les intentions de l'artiste ? Que veut-il dire ? Comment a-t-il réalisé cette peinture ?

• C'est alors que nous investissons l'œuvre du regard par lequel nous envisageons le monde utilitaire auquel, précisément, elle entend échapper. L'art contemporain, en coupant court à la question de la réalisation, en apparaissant comme un « jeu d'enfants », entend précisément désamorcer cette approche de l'œuvre.

2. Il est vain de chercher à expliquer une œuvre d'art

A. L'ŒUVRE EST SANS POURQUOI

• C'est que l'œuvre d'art déstabilise à la fois par sa présence immédiate et par son mystère : elle n'est ni usée, ni consommée, et, comme le dit Arendt dans La crise de la culture, mettant en évidence cette spécificité de l'œuvre d'art, elle tient précisément sa valeur du fait qu'elle n'a « aucune fonction dans le processus vital de la société ».

• L'œuvre apparaît alors comme ce qui ne sera jamais expliqué par les conditions qui ont présidé à son apparition, pas plus qu'elle ne peut se réduire au résultat d'un processus technique.

B. IL FAUT RENONCER À L'EXPLIQUER

• Par conséquent, le sens de l'œuvre d'art ne saurait être éclairé par une recherche de ses causes : si l'artiste n'est pas un artisan, c'est précisément parce que son œuvre lui échappe, qu'elle se déploie indépendamment de lui et nous ouvre au sens.

• Guernica n'est donc pas un « message » qui exprimerait les intentions de Picasso, mais bien un monde de significations, et renoncer à attribuer à Guernica la fonction qui l'aurait vu naître (une dénonciation de la guerre) est la condition d'un accès possible à l'œuvre. Guernica, comme toute œuvre, est avant tout, comme le souligne Hegel dans l'Esthétique, une manifestation de l'Esprit dans les choses.

3. L'œuvre d'art est l'objet d'une interprétation
A. L'ŒUVRE D'ART EST À COMPRENDRE
• Mais alors, l'œuvre d'art doit-elle nous apparaître comme une énigme ? En coupant délibérément l'œuvre de son explication possible, en nous déconcertant, l'art contemporain s'isole-t-il de nous ?
• Renoncer à expliquer une œuvre, ce n'est pas renoncer à la comprendre. Si expliquer suppose une démarche analytique (je décompose l'œuvre en ses éléments, j'identifie ses causes, les intentions de l'artiste, ses procédés), comprendre, c'est accéder au sens.
Ce sens est-il donné d'avance ? L'artiste est-il dépositaire du sens de son œuvre ?
B. L'ŒUVRE D'ART EST L'OBJET D'UNE INTERPRÉTATION SANS CESSE RENOUVELÉE
• Si la recherche des intentions, si le discours de l'artiste sur son œuvre peuvent avoir une valeur pour nous, ce n'est pas en tant qu'elle épuiserait les significations possibles de l'œuvre. Comme le dit Bergson, l'artiste est avant tout un homme qui voit mieux que les autres, qui envisage le réel au-delà de son utilité et au-delà de l'univocité du sens.
• Ainsi, l'œuvre d'art est avant tout ce qui nous amène à voir ou à reconnaître ce que nous ne voyions pas : « devant un Turner ou un Corot, dit-il, nous trouvons que si nous les acceptons et les admirons, c'est que nous avions déjà perçu quelque chose de ce qu'ils nous montrent. » Si elle nous invite à voir l'invisible, elle ne se referme donc pas sur la seule vision de l'artiste, mais s'offre à nous comme cet objet inexplicable qui fait échec à notre souci d'explication en nous ouvrant à un monde de significations possibles.
Conclusion
En définitive, si nous avons tendance à vouloir isoler les causes ou les buts des œuvres d'art, c'est bien parce que nous sommes alors victimes de notre rapport ordinaire au réel : il est non seulement vain mais absurde d'expliquer l'œuvre, et c'est bien là sa spécificité. L'œuvre d'art est alors cet objet sans pourquoi que nous n'aurons jamais fini d'interpréter.

SUJET 4: <<Autrui est-il condition ou limite à ma liberté ?>>

On définit souvent la liberté comme l'absence de contraintes, la liberté de faire ce que l'on veut, à condition d'être un homme libre. La liberté est alors l'absence d'obstacles.

Or, autrui peut lui-même être présenté comme une certaine forme d'obstacle, puisque il m'empêche, indirectement, de faire tout ce que je veux.

Il semble alors légitime de s'interroger sur la véritable valeur d'autrui quant à sa relation avec la liberté. Limite-t-il ma liberté, ou au contraire est-il une condition nécessaire à ma liberté?

I Autrui limite, voire interdit ma liberté

a) une place que je ne peux pas occuper

S'interroger sur la valeur qu'autrui tient dans notre liberté, c'est d'abord s'interroger sur notre liberté en général. Car il n'y a pas un moment ou autrui est absent de ma vie. Au travail, en ville, il n'est pas un instant ou je ne le fréquente pas, excepté de rares moments de solitude. Que penser de sa présence ? M'est-t-elle réellement profitable ? Car en effet, il n'est pas difficile de se rendre compte tous les désavantages que présente la simple vision de cet autre, qui n'est pas moi. Car en effet, autrui occupe une place que je ne peux occuper. Définir la liberté par le libre arbitre, c'est-à-dire " puissance que nous avons de faire ou de ne pas faire quelque chose " (Bossuet), c'est affirmer que ma Volonté est libre, qu'elle est exempte de tous déterminismes extérieurs. Or, l'on ne peut pas prétendre à prendre la place d'autrui. Vouloir définir la liberté par le libre-arbitre, c'est affirmer alors qu'on n'est tout simplement pas libre, car s'il est moralement possible de se mettre à la place d'autrui, il est physiquement impossible, par les lois de la nature, de prendre sa place. Autrui limite ainsi, indirectement, ma liberté.

b) le désir mimétique

1° la honte et la jalousie

Si l'on juge de tels dispositifs bien sophistiqués, il suffit de revenir à la vie de tous les jours pour constater qu'autrui entrave ma liberté. Les vices tels que la jalousie, la honte, ne sont-ils pas des phénomènes fréquents, nuisant à ma liberté, et qui ne sont pourtant présent qu'à cause d'autrui ? Dans Madame Bovary, la seule apparition de Charles à Emma la met dans un tumulte profond, emprise de honte, de gêne. Or, ces gênes, par définition, nous sont bien involontaires, que notre Raison ne peut maîtriser. Souffrir de ces vices, c'est affirmer alors la limite de notre liberté.

2° le désir mimétique

Mais encore, considérer que c'est par le simple regard d'autrui que notre liberté est limitée, c'est se donner une interprétation erronée. Car là encore, c'est également par notre propre regard vis-à-vis d'autrui que notre liberté peut être limitée. Nous désirons sans cesse, sans nous rendre compte des déterminismes qui nous empêchent de contrôler ces désirs. Car en effet, le désir est mimétique, c'est-à-dire que l'on cherche continuellement à vouloir ce que veut l'autre, l'on cherche à ressembler, à copier, voire à éliminer l'autre. L'homme est donc inscrit dans ce conflit permanent qui consiste en une sorte de " vengeance ". Une chose est d'autant plus désirable qu'elle est désirée par d'autres. Cette idée de violence perpétuelle exclut totalement celle de liberté.

c) le regard d'autrui est conflictuel

Mais non seulement autrui empêche ma liberté dans le sens où il me fait apparaître des sentiments que je ne peux maîtriser, mais en plus il me relègue simplement à un rang d'objet. Ceste la théorie de Sartre; sa théorie du regard illustre sa position. Imaginons que je sois seul dans un jardin: ma conscience saisit toutes choses comme mes objets (ce qui est devant moi, devant le je) exclusifs. Toute apparition d'autrui fait que le monde va se dérober à moi, va m'échapper vers cet autre, va me frustrer d'une présence que je croyais être pour moi seul. Il me faudra alors compter avec celui-là qui voit la même chose que moi, et qui, en plus m'englobe dans sa vision. Me voici réduit à l'état d'objet; je découvre ainsi que la simple existence de l'Autre constitue une chute pour moi, j'ai honte de ce regard sur moi, j'en perds ma liberté qui s'enfuit là-bas, hors de mon vécu. Oui, " l'enfer, c'est les autres "…

d) le respect d'autrui m'interdit toute violence (Kant > impératif catégorique)

Il faut donc considérer autrui comme part entière de mon existence. Par lui, je vais être forcé de me contraindre à des lois morales et politiques qui ne sont l'affaire que d'autrui. S'il existe des lois, c'est bien à cause d'autrui. La loi me dit de ne pas griller le feu rouge, c'est pour ne pas tuer autrui, la loi me dit de ne pas tuer, c'est pour ne pas porter atteinte à la vie d'autrui…Cette vision morale du rôle d'autrui se retrouve dans l'impératif catégorique kantien. Tout être humain est digne de respect, respect de soi et respect des autres qui permet le rapport de réciprocité entre les hommes. " Agis de telle sorte que ton action puisse devenir une loi universelle d'action ", tel est sa maxime. Or, il s'agit donc d'une contrainte m'empêchant de faire ce que je veux. Si la définition de la liberté, c'est de pouvoir faire ce que l'on veut, quand on veut, il s'agit alors par là d'une limite flagrante à ma liberté.

e) le solipsisme comme connaissance de soi

Là encore, il ne faut pas considérer cette limite au simple plan moral, mais également métaphysique. Selon Aristote, plus la connaissance de soi est grande, plus la liberté est élevée. Il faut donc tâcher à atteindre cette connaissance de soi avec la plus grande vigueur possible. Or, pour Descartes, la découverte du cogito aboutit à une unique certitude: celle de mon être pensant. Ce solipsisme est le point limite de l'idéalisme métaphysique: il définit une attitude du sujet pour lequel rien n'existe en dehors de ma conscience. Tout se passe dans la solitude du moi: je suis seul dans ma tête et ne puis entrer dans la conscience d'autrui. Dans cette perspective, il faut absolument tenir à l'écart autrui pour atteindre la connaissance de soi. Il semble donc qu'autrui empêche ma liberté, puisqu'il m'empêche d'atteindre la connaissance de moi-même. Pascal également disait qu' " on n'aime jamais personne, on n'aime que des qualités ". Autrui est donc inutile, et en me leurrant sur sa véritable personne, empêche la liberté de ma raison. A quoi sert autrui, si le véritable amour n'est pas celui que l'on croit, c'est-à-dire envers la personne aimée, mais envers de simples qualités ? Roméo n'aimerait alors point Juliette, mais aimerait sa simple beauté.

Autrui semble donc limiter totalement ma liberté. Il s'agit d'éviter sa présence le plus possible; " on ne peut être vraiment soi qu'aussi longtemps qu'on est seul; qui n'aime donc pas la solitude n'aime pas la liberté,

car on n'est libre qu'en étant seul ", disait Schopenhauer. Toutefois, définir la liberté comme absence de contrainte, c'est en donner une définition factuelle, c'est-à-dire une liberté qui se réfère à l'action, à l'expérience. Cette liberté ne peut donc pas être totale dès lors que nous vivons en société.

II Autrui m'est indispensable dans la vie en société

a) l'insociable sociabilité de l'homme

Kant met en évidence la tendance contradictoire de l'homme qui cherche à la fois à s'associer à d'autres hommes pour être plus fort, mais aussi à s'isoler pour rechercher son propre intérêt. Cette dernière le pousse à résister à autrui pour s'imposer. Ces forces contradictoires le mènent peu à peu vers la culture. Cet antagonisme en l'homme se résume dans cette formule kantienne : " insociable sociabilité ". Que signifie-t-elle ? Elle signifie que l'homme ne peut ni se passer d'autrui ni vivre harmonieusement avec autrui. Autrui est un moyen paradoxal de civilisation: il sert les desseins de la nature qui poursuit ses fins suprahumaines à travers nous. Autrui est donc à la fois une limite et une condition à ma liberté, puisque c'est par lui que je pourrais intégrer la société, même si cela doit se traduire par des conflits perpétuels.

b) dialectique du maitre et de l'esclave

Ainsi, dans la célèbre " dialectique du maître et de l'esclave ", Hegel révèle également une interprétation d'autrui comme dilemme entre maîtrise et servitude, mais avec un dépassement de cette opposition vers une reconnaissance réciproque. La reconnaissance s'effectue sur le mode de la lutte; chaque conscience cherche à s'imposer en niant celle de l'autre. Celui qui est le plus attaché à la vie finit par se soumettre tandis que celui qui préfère la liberté à la vie manifeste sa supériorité. Le vaincu entre alors au service du vainqueur, et lui obéira. Autrui est donc indispensable à ma liberté, puisque c'est par lui que je vais pouvoir atteindre ma liberté d'indépendance. C'est pourquoi Hegel peut dire " pour se faire valoir et être reconnu comme libre, il faut que la conscience de soi se représente pour une autre comme libérée de la réalité naturelle ".

c) la vie en société passe par autrui

Si la lutte est un moyen pour atteindre ma liberté, celle-ci peut également passer par une collaboration avec autrui. Platon souligne que la vie en commun facilité l'existence. C'est le partage du travail qui permet à la communauté de jouir d'une production abondante, c'est la communauté qui peut défendre ses hommes contre les dangers extérieurs; c'est peut-être même cette union qui leur permet de survivre. Car comme l'a souligné

Aristote, l'homme est un " animal politique ", et il ne peut pas survivre sans société. C'est la théorie de Hobbes, pour lequel la vie en société serait indispensable: en son absence, les hommes passeraient leur temps à s'entretuer. Il convient donc à l'homme de s'allier avec autrui pour une plus grande liberté. L'individu isolé se heurte à de graves difficultés: outre qu'il doit produire lui-même ce qui est nécessaire, il lui faut affronter seul les dangers qu'il rencontrera. L'entrée en société, l'alliance à autrui garantit ainsi la sécurité, qui est par définition une notion de la liberté.

La relation avec autrui, même si elle est emprise de violence et de politique, semble être donc une condition nécessaire à la liberté de l'homme. Il semble pourtant réducteur de ne considérer la relation entre moi et autrui que par les formes de la violence et du pouvoir. N'y a-t-il pas d'autres moyens plus humains pour qu'autrui et moi atteignons cette liberté?

III Autrui me permet d'accéder à mon humanité

a) aider autrui à atteindre sa liberté, c'est m'aider à l'atteindre moi-même

Les philosophes des "Lumières" (Diderot, Rousseau, Kant...) ont montré que la liberté est un bien inaliénable (qu'on ne peut ni ne doit jamais céder à personne), un bien auquel on ne peut renoncer sans, du même coup, renoncer à sa qualité, à sa dignité d'homme (Rousseau, Contrat Social). Mais la liberté n'est jamais donnée d'avance; elle est à conquérir: contre la nature, contre les systèmes, les coutumes, les préjugés, contre soi-même aussi. La liberté n'est jamais un acquis mais une libération incessante. Or, il n'est pas toujours facile de savoir comment s'y prendre pour se défaire des chaînes. Ainsi, aider autrui à atteindre sa liberté, c'est en quelque sorte m'aider à l'atteindre moi-même.

b) la solidarité entre consciences

Autrui me permet d'accéder à l'humanité en général, mais d'abord à la mienne, lorsque je me découvre conscience libre. Toute prise de conscience est faite par obstacles: la psychologie puis la psychanalyse nous l'avaient révélé: prendre conscience de soi, c'est faire l'expérience douloureuse de la séparation, de la confrontation. Autrui est toujours présent dans cette prise de conscience. Cette présence d'autrui inquiète et rassure tout à fois. C'est donc grâce à autrui que je ressens ce qu'on appelé la liberté, car sans autrui, que serais-je? Comment pourrais-je atteindre cette liberté si autrui n'est pas présent? J'ai besoin d'autrui pour qu'il puisse témoigner cette liberté. Ma pensée n'a de vérité que si elle est partagée par autrui. Ainsi, comme le dit Sartre, " autrui est un médiateur indispensable entre moi et moi-même "

c) le langage

Etre reconnu par les autres, c'est aussi affirmer que l'on appartient à l'humanité, mais ce n'est pas nécessairement revendiquer une place dominante par rapport aux autres. Etre humain ne s'effectue d'abord que dans la réciprocité, dans l'échange. Dans ces conditions, la reconnaissance implique la réciprocité. Le face à face, selon Levinas, est alors une épreuve, mais une épreuve nécessaire, car c'est au fond de notre solitude qu'on est amenés à reconnaître dans le visage de l'autre, et dans son regard, la présence de la loi morale, ce par quoi commence l'existence authentiquement humaine, par ou elle marque sa différence vis à vis de l'animalité. Refuser de fréquenter autrui, c'est alors perdre la liberté, ce " bien inaliénable ". Or, selon Rousseau, " renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme ". Refuser de vivre en société s'apparente ainsi à un simple refus de cette liberté. Car comme l'a montré Rousseau dans son Contrat social, l'homme de la nature (c'est-à-dire celui qui ne vit pas en société et donc à l'écart d'autrui) n'est doué ni de conscience, et donc ni de valeurs morales. Il a perdu toute notion de liberté.

d) La dimension culturelle

Il est d'ailleurs intéressant de noter que toute la dimension culturelle de l'homme s'est construite à partir d'autrui. La société n'est pas seulement pour chacun de ses membres une garantie de survie: elle constitue également le cadre dans lequel se manifestent les dimensions spécifiques de l'existence humaine, qui ne sont possibles hors de la société. L'art, le langage sont autant de valeurs spécifiquement humaines qui ne se sont bâties qu'à partir d'autrui. Quel intérêt y aurait-il à faire une œuvre d'art si autrui n'était pas là pour la contempler ? De même, le langage, " ce fait culturel par excellence " (Levi- Strauss), n'aurait de sens si l'on vivait seul. Or, " vouloir penser sans les mots est une tentative insensée " disait Hegel. Le langage est à ce point humain, qu'il est ce qui forge notre être, notre identité. Y renoncer, c'est renoncer également à notre qualité d'homme dont parlait Rousseau, et perdre une partie de notre liberté.

Il va sans dire que la liberté serait sans doute inexistante dans l'état de nature dont parlaient les nombreux théoriciens politiques (Rousseau, Hobbes et Locke entre autres). La présence d'autrui s'avérerait être une entrave à notre liberté, puisque ce serait alors le " droit du plus fort ". Or, cet état de nature, qui " n'a peut-être jamais existé " (Rousseau), est révolu, et la présence d'autrui nous est devenue indispensable dans les sociétés dans lesquelles nous vivons, ou la vie en collectivité est absolument indissociable de notre liberté. Notre liberté n'est certes pas parfaite, mais dire qu'autrui limite notre liberté, serait faire preuve d'une totale injustice lorsqu'on connaît les désavantages de vivre seul.

SUJET 5 << La conscience est-elle source de liberté ou de contrainte ?>>

Ila conscience perceptive m'arrache à l'inertie du monde et m'élève à la liberté de l'initiative. Ce par quoi j'appartiens au règne du vivant et non au règne de l'inerte, du mineral.La conscience implique ma possibilité de réagir voire d'anticiper laquelle constitue ma liberté fondamentale. Je ne suis pas mécaniquement les forces naturelles qui s'exercent sur moi. Je n'obéis pas à la simple loi de la chute des corps, je ne recule pas sans résistance à la poussée d'un autre corps, je ne me laisse pas dévorer par un prédateur. A chaque fois, qu'il y a menace ou une pression extérieure, je réagis. La réaction, c'est ce sursaut de liberté par lequel je romps le cours naturel et prévisible des choses. J'introduis dans le cours des choses une part d'imprévisible, de possibilité, d'altérité. (Je partage cette faculté avec l'animal ; l'animal est en l'occurrence aussi libre que moi).
Mais, c'est aussi la forme la plus fruste de la liberté.

II. Réagir, c'est encore obéir. C'est agir en fonction de quelque chose d'extérieur.
C'est encore dépendre de quelque chose d'étranger.
Refuser, repousser telle ou telle chose, c'est encore dépendre de telle ou telle chose.
C'est refuser telle ou telle sollicitation.
Mais, je peux aussi choisir de refuser toute chose en bloc.
Ce refus global, c'est celui de Descartes lorsqu'il doute radicalement.
Il refuse de croire ou d'accorder sa confiance à tous les prétendus savoirs.
Douter, c'est lever son adhésion aux choses. (C'est une façon de tenir la chose à distance).
Il ne doute pas simplement de telle ou telle chose parce qu'elle est douteuse ;
Il choisit de douter de tout.
Ainsi, il oppose de son propre chef un "non" global aux choses ;
Il n'attend pas d'examiner chaque chose pour être amené par elle à douter.
L'animal ne sait pas dire non !
Il ne connaît pas la négation ! (cf. E. Weil Logique de la philosophie p.7-8)
L'homme est cet être insatisfait aux besoins déréglés.
Etre libre, cela consisterait à ne dépendre que de moi.
Or, je suis toujours exposé aux sollicitations du monde extérieur.
Seule ma conscience se tient hors d'atteinte.
Elle est fermée sur elle-même, intouchable, imprenable, inaccessible.
S'il doit y avoir une source de liberté, ne doit-elle pas résider dans ma conscience ?
En effet, elle est un pur pouvoir d'affirmation !
Je peux affirmer à tout moment ce que je veux.
N'y a-t-il pas dans ce pouvoir d'affirmation, une liberté plus grande encore que dans la liberté du refus ?
Dans le refus, il y va de mon rapport aux choses existantes.
J'acquiesce ou non ; je demeure donc dépendant de ce qui existe : du monde et du "moi" comme objet redonné.
Alors que dans l'affirmation s'exprime une dimension créatrice !
Ainsi lorsque ma conscience forme des choix, elle est source de ma liberté.
Chaque fois que je choisis, j'affirme ma liberté.
Elle est source de liberté non pas au sens où elle est elle-même libre ;
Mais au sens où, elle initie un acte totalement indéterminé.
Elle engendre de la nouveauté, de l'imprévisible.

III. Je suis libre en tant que mes choix émanent de ma personnalité.
A partir de ce moi, j'invente de la nouveauté.

Le “moi” n’explique en rien cette nouveauté.
En même temps, il n’est pas si sûr que je sois libre de faire n’importe quel choix
I.e. que ma conscience soit en mesure de produire de l’indéterminé et de l’imprévu ;
Ma conscience ne peut pas vouloir n’importe quoi.
Il y a aussi une résistance de ma conscience.
Certaines pensées s’imposent à moi: les lois mathématiques.
Mais aussi certains désirs que je ne contrôle qu’avec difficulté.
Ou encore certaines associations d’idées.
Mais enfin et surtout, la présence de ma conscience !
Ma conscience me précède depuis toujours ;
Elle était là avant que je n’en prenne conscience !
Enfin, il y a cette résistance morale de la conscience à elle-même.
Ma conscience me dissuade de mettre à exécution certains projets ;
Elle distille en moi le sentiment de culpabilité qui me ronge et force à agir d’une certaine façon.

SUJET 6 : << La liberté est-elle une illusion ?>>

Travail préparatoire

A) L’analyse des termes du sujet :

1) La liberté : Il s’agit de toujours partir de la conception spontanée, immédiate que l’on se fait de la liberté, celle de l’ « homme de la rue » qu’aurait pu interroger Socrate. Ainsi, la liberté, c’est « faire ce que l’on veut », elle correspond, semble-t-il à la toute-puissance de la volonté de chacun. Spontanément, tout individu se sent libre dès lors qu’il peut accomplir tous ses désirs, toutes ses envies.

Or l’expérience ordinaire de la vie montre aussi, paradoxalement, l’être humain soumis à de nombreuses contraintes à la fois externes (physiques, sociales, politiques) et internes (instincts, habitudes, passions) qui pèsent sur sa liberté et qu’il lui est difficile voire impossible de surmonter totalement de sa propre initiative. Dès lors, le sentiment de liberté ne serait-il qu’illusoire ?

2) l’illusion : Il s’agit de saisir l’importance de ce terme à distinguer de l’erreur. L’illusion procède certes de l’erreur en ce qu’elle trompe l’individu, mais elle procède également de la mystification. Qu’est-ce à dire ? Tout individu est responsable de ses erreurs et dispose du pouvoir de les corriger. En revanche, dans l’illusion, qui peut être à la fois individuelle et collective, nous serions victimes d’une puissance trompeuse impossible à vaincre.
La question qui s’impose est donc la suivante : Quel type de désir proprement humain se trouve à la racine d’une illusion ? Ou bien quel besoin l’homme cherche-t-il à satisfaire dans la pérennité d’une illusion ?

B) Repérer les notions du programme en jeu dans le sujet : la liberté, la conscience et l’inconscient, le désir.

C) Problématiser le sujet : Si tout individu éprouve un sentiment immédiat de liberté, cette conviction renvoie-t-elle à une croyance illusoire ou à une véritable connaissance de soi ? L’objectif consistera donc à faire la part de ce qui relève d’une liberté réelle, repérable, de ce qui relève d’un désir infondé de liberté, dans un souci de lucidité et de vérité.

D) Mobiliser des références utilisables :
– Platon, dans le Gorgias, dénonce la confusion commune entre la liberté du sage et la réalisation impulsive de tous ses désirs.

– Descartes, dans La Méditation quatrième, donne une définition du libre arbitre qui apparente l'homme à Dieu.
– Spinoza, dans L'Ethique, montre que la conscience d'exister n'implique pas nécessairement la liberté humaine.

E) Elaboration du plan : elle doit obéir à la règle du « plus proche au plus lointain », c'est-à-dire aller de l'explicite à l'implicite, du plus évident au moins évident.

Exemple de plan possible :
I) La liberté est un sentiment immédiat : la thèse du libre arbitre
II) La critique déterministe du libre arbitre
III) La liberté est à conquérir : de la libération à la quête d'autonomie

Introduction à la dissertation

1) Amorce : Il nous faut partir de ce constat de départ que le sentiment commun et immédiat éprouvé par tout homme est de se sentir libre : en effet, chaque homme peut faire l'expérience, du moins intérieure, d'une liberté de penser et d'agir, indépendamment de toute contrainte extérieure. Cette conviction intérieure est donc profondément ancrée en chacun de nous.

2) Annonce du sujet et problématisation : Cependant, la liberté ne serait-elle pas une illusion ? Ou pour le dire autrement, le fait de se sentir libre n'est-il pas susceptible de ne renvoyer qu'à une croyance illusoire ? Le sentiment immédiat de notre liberté est-il vrai, c'est-à-dire renvoie-t-il à une véritable connaissance de soi-même ?

3) Annonce du plan d'étude : elle doit être suffisamment explicite sans en dire trop, sans être trop « lourde » : Nous tenterons, tout d'abord, d'évaluer la pertinence et les limites du sentiment spontané de liberté, commun à tous les hommes. Puis nous tâcherons de montrer que cette expérience immédiate du libre arbitre est susceptible de camoufler à l'homme une méconnaissance de lui-même. Enfin, une nouvelle tâche se dressera face à nous : la nécessité de reconstruire une nouvelle approche de la liberté humaine, si tant est qu'elle soit possible.

Développement de la dissertation : 1ère partie

I) Le sentiment immédiat de notre liberté : la théorie du libre arbitre
a) Tout homme se juge spontanément libre
Dans le langage courant, la liberté renvoie au pouvoir que possède tout homme de n'obéir qu'à lui-même, qu'à sa propre volonté, et d'agir uniquement en fonction de ses désirs, indépendamment de toute contrainte ou de toute pression extérieure.
Tout homme se sent donc spontanément libre, tout simplement parce qu'il se croit capable de faire des choix de petite ou de grande importance, de prendre des décisions, de petite ou de grande ampleur.

Autrement dit, tout homme, lorsqu'il porte un regard réflexif sur lui-même, se juge spontanément libre, c'est-à-dire en mesure d'agir simplement en fonction de sa volonté.
La plupart des philosophes qui se sont prononcés en faveur de la liberté humaine, en faveur de l'existence du libre arbitre, ont accordé une grande valeur à l'expérience intime, immédiate que nous aurions, selon eux, de notre liberté : « La liberté de notre volonté, écrit Descartes (Principes de la Philosophie, I, art.39), se connaît sans preuve par la seule expérience que nous en avons ».

Transition : Faire le point et formuler une ou plusieurs questions permettant de poursuivre la réflexion : La liberté correspondrait donc à un sentiment intérieur, à une expérience immédiate en chaque homme. Or peut-on se contenter de cette expérience immédiate ou pour reprendre la formulation de Bergson, de cette « donnée

immédiate de la conscience » ? Autrement dit, peut-on se contenter du sentiment de notre liberté pour en déduire son existence certaine ? Est-il donc possible de faire une expérience de notre liberté qui puisse justifier ce sentiment ?

b) Peut-on prouver l'existence du libre arbitre ?

1) Première tentative de preuve : l'expérience de l'âne de Buridan et la mise à jour de la « liberté d'indifférence »
Jean Buridan, philosophe français du quatorzième siècle, aurait, selon la légende, conçu une expérience imaginaire afin de prouver l'existence du libre arbitre : la situation serait celle d'un animal, en l'occurrence un âne, ayant également faim et soif, et qui, placé à égale distance d'une botte de foin et d'un seau d'eau, hésite, se montre incapable de choisir, et finalement se laisse mourir.

Ce « protocole expérimental métaphysique » aurait donc pour objectif de prouver l'existence de la « liberté d'indifférence » proprement humaine. En effet, nous avons tous déjà vécu une situation où les mobiles ou motifs en faveur d'un acte ou d'un autre étaient si équivalents, ou aussi contraignants l'un que l'autre, que nous nous sommes retrouvés incapables de faire un choix.

En effet, que se passe-t-il lorsqu'un individu se retrouve face à deux possibilités aussi équivalentes l'une que l'autre, lorsque rien ne puisse permettre de déterminer son choix ? Or ce qui permet à l'homme d'échapper à la situation absurde de l'âne mourant de faim et de soif entre une botte de foin et un seau d'eau, c'est qu'il dispose de cette liberté d'indifférence, c'est-à-dire de cette liberté par laquelle notre volonté à le pouvoir de choisir spontanément et de sa propre initiative.
Cette situation d'indifférence du choix prouve donc que l'homme est doté d'un libre arbitre, c'est-à-dire d'une capacité de choisir pouvant échapper à tout déterminisme. Pour Descartes, cette liberté d'indifférence, bien que considérée comme « le plus bas degré de la liberté », témoigne en même temps d'un pur libre arbitre qui apparente l'homme à Dieu (Méditation quatrième).

2) Seconde tentative de preuve du libre arbitre : le crime de Lafcadio dans Les Caves du Vatican d'André Gide
André Gide, dans Les Caves du Vatican, cherche à illustrer la possibilité pour un être humain de réaliser un acte gratuit, c'est-à-dire un acte accompli sans raison, par le seul effet de sa liberté.
Dans le roman, le « héro » Lafcadio se rend à Rome par le train et se retrouve seul dans la nuit, ne partageant son compartiment qu'avec un vieux monsieur. Lafcadio se prend alors d'une idée folle :
« Là sous ma main, la poignée. Il suffirait de la tirer et de le pousser en avant. On n'entendrait même pas un cri dans la nuit. Qui le verrait…Un crime immotivé, quel embarras pour la police ».
Lafcadio se dit en effet, et à juste titre, que s'il n'a pas de mobiles pour réaliser ce crime, il n'a donc pas de motivations. Le lien entre l'acteur et l'acte commis est inexistant. Lafcadio prend d'ailleurs un soin tout particulier à renforcer la gratuité de son crime : il remet tout au hasard et se met à compter pour soumettre sa décision de passer à l'acte ou de ne pas passer à l'acte à l'apparition d'un feu dans la nuit. Or le hasard, c'est précisément ce qui est fortuit, c'est-à-dire dépourvu de toute intention consciente, donc de motivation intrinsèque… Et le crime a lieu.
3) Peut-on dire que l'acte de Lafcadio est un acte gratuit ?
Le mérite du roman d'André Gide est d'aborder la question suivante : Un acte gratuit est-il possible ? Or deux critiques permettent d'être avancées pour remettre en cause cette possibilité :
La première critique consistera à remarquer que Lafcadio fait reposer son passage à l'acte sur des signes extérieurs, en l'occurrence l'apparition ou la non apparition d'un feu dans la campagne. Son acte serait donc déterminé par une extériorité.
La seconde critique consistera à remarquer que l'absence de motivations dans l'acte de Lafcadio est tout sauf évidente : l'une de ses premières motivations ne serait-elle pas le désir même de se prouver à lui-même sa

liberté ? Si bien qu'il est tout-à fait envisageable de soupçonner Lafcadio de prendre pour une absence de motifs ce qui ne serait au fond qu'une ignorance profonde des motifs de son acte.
L' « acte gratuit » est donc une notion philosophiquement problématique : la volonté de prouver sa liberté par un acte supposé sans mobile constitue, par elle-même, un mobile.

Transition : Une nouvelle question se pose dès lors : le sentiment de liberté ou la volonté de réaliser un acte non déterminé ne seraient-ils pas qu'une croyance ? Ne semble-t-il pas que ce ne soit que de façon illusoire et superficielle que je fasse l' « expérience » de ma liberté, par ignorance des déterminations qui sont pourtant en jeu ?

Développement de la dissertation : 2ème partie

II) La critique déterministe du libre arbitre

a) L'illusion anthropocentrique du libre arbitre : « L'homme n'est pas un empire dans un empire » (Spinoza)

Le projet philosophique de B.Spinoza, dans le sillage des travaux scientifiques de Laplace, est de dénoncer les illusions du libre arbitre.
C'est ainsi que dans la troisième partie de l'Ethique, dans la section intitulée De l'origine et de la nature des affections, Spinoza rejette totalement l'idée selon laquelle l'homme occuperait une place privilégiée au sein de la nature.
Spinoza critique notamment Descartes qui conçoit l'homme comme « un empire dans un empire », ainsi que tous les philosophes qui croient que « l'homme trouble l'ordre de la Nature plutôt qu'il ne le suit, qu'il a sur ses propres actions un pouvoir absolu et ne tire que de lui-même sa détermination ».
Or l'objectif de Spinoza est bel et bien de montrer que l'homme suit les lois communes de la Nature, comme toutes les choses de ce monde.

b) L'illusion humaine de la liberté
C'est dans sa lettre à Schuller, extraite de sa Correspondance, que Spinoza dénonce l'illusion du libre arbitre. Il défend ainsi une position philosophique déterministe suivant laquelle tous les événements sont absolument nécessaires et le sentiment que nous avons d'être libres ne serait qu'une illusion naturelle :
« Telle est cette liberté humaine que tous les hommes se vantent d'avoir et qui consiste en cela seul que les hommes sont conscients de leurs désirs et ignorants des causes qui les déterminent ».
Et Spinoza d'ajouter un peu plus loin : « Et comme ce préjugé est inné en tous les hommes, ils ne s'en libèrent pas facilement ».
Cette illusion naturelle de l'homme a donc deux causes d'après Spinoza qui justifient que l'homme s'illusionne et qu'il ne fasse pas seulement erreur. Premièrement, la source de l'illusion humaine du libre arbitre est l'ignorance des causes qui nous poussent à agir. Or à prendre les choses rigoureusement, l'homme est tout aussi déterminé à se mouvoir sous l'influence de causes externes qu'une pierre qui reçoit une impulsion. Les hommes se croient libres alors qu'ils sont contraints ou déterminés par leur nature. Deuxièmement, Spinoza précise bien que les hommes « se vantent » d'être libre car le désir d'être libre, même illusoire, est beaucoup plus valorisant pour l'orgueil humain que l'idée d'être totalement déterminé.

c) La liberté désigne alors la nécessité bien comprise
C'est ainsi que Spinoza ne fait pas consister la liberté, dans la lettre à Schuller, dans un libre décret mais dans une libre nécessité ou dans la nécessité bien comprise : « j'appelle libre, quant à moi, une chose qui est et agit par la seule nécessité de sa nature ».
Tout comme les comportements des animaux sont déterminés par l'instinct, leur environnement ou des déterminations biologiques, les actes et les pensées des hommes le sont eux-mêmes par de multiples facteurs à

la fois internes et externes dont on ignore le plus souvent l'existence et la puissance : facteurs d'origine physiologiques, psychologiques, sociales, etc.

Dès lors, l'un des apports essentiels de la critique spinoziste du libre arbitre est de montrer que la croyance en l'existence du libre arbitre est la source d'aliénation de l'homme. En effet, selon Spinoza, non seulement l'homme est déterminé mais cette illusion naturelle du libre arbitre nous déterminent à ne pas savoir que nous sommes déterminés, et ainsi à l'être d'autant plus sûrement. Or il n'y a pas pire esclave que celui qui se croit libre.

Transition : Il nous faut donc tirer les enseignements de la critique spinoziste du libre arbitre et reconnaître que l'idée d'une liberté spontanée ou d'un sentiment immédiat de liberté n'est plus tenable. Est-il dès lors possible de reconstruire une approche de la liberté qui soit accessible à l'homme ?
Développement de la dissertation ; 3ème et dernière partie

III) La liberté est à conquérir : de la libération à la quête d'autonomie
a) Être libre, c'est apprendre à se libérer des passions
Platon, dans le Gorgias, pose la question suivante : est-ce la vie de l'homme aux désirs insatiables ou celle guidée par la raison qui est la meilleure ? Dans ce dialogue qui met aux prises Socrate et Calliclès, ce dernier défend le droit au désir, comme un droit à être puissant, autrement dit à être capable de mettre les forces de son énergie et de son intelligence au service des passions, pour leur donner la plus grande ampleur possible.
C'est ainsi que Calliclès préfère les « tonneaux qui fuient » puisque « ce qui fait l'agrément de la vie, c'est de verser le plus possible ». En revanche, Socrate choisit la vie ordonnée, celle où les tonneaux du sage « seraient en bon état ».
Platon cherche ainsi à montrer, dans ce dialogue, l'illusion dans laquelle se trouvent les hommes comme Calliclès, qui croient qu'être libre consiste à faire ce que l'on veut, c'est-à-dire à réaliser tous ses désirs. Or une telle vie, guidée par des désirs multiples, polymorphes et surtout infinis, mène nécessairement au tourment et au malheur. En effet, le risque pour un homme comme Calliclès décidant de mener une vie intempérante et désordonnée est de devenir l'esclave de ses propres passions et désirs.
A cette vie désordonnée, Platon oppose une vie guidée par la raison, incarnée par la sagesse socratique. Socrate incarne, en effet, le sage qui sait distinguer entre les désirs à poursuivre ou à ne pas poursuivre, qui sait se gouverner lui-même et qui est en mesure d'accéder à une véritable autonomie de la volonté.

b) Être libre, c'est être responsable de ses actes
Par conséquent, l'entrée dans la liberté authentique, par opposition avec la liberté illusoire des désirs infinis, c'est l'entrée dans une véritable autonomie et c'est pouvoir devenir responsable de ses actes et pouvoir en répondre.
L'enjeu de l'entrée dans la liberté authentique est donc celui du rapport à soi-même et à autrui. La liberté entre alors dans le champ de la réflexion morale, sociale et politique. C'est ainsi qu'au sens moral et juridique, être libre, c'est pouvoir être reconnu autonome et responsable de ses actes, de ses choix, à la fois devant soi-même et devant la société à laquelle on appartient.
En conséquence, si la liberté est illusoire ou inaccessible, il semble que c'en soit fini de la responsabilité morale et juridique de tout individu, et par là même de la justice. Le fait que nous nous sentions, à tort ou à raison libre, exige donc que l'on agisse comme si on était effectivement libre.

c) La liberté comme condition de l'acte éthique
C'est ainsi que dans la première note de la préface à la Critique de la raison pratique, Kant affirme que la liberté est la condition de possibilité et l'essence (le ratio essendi) de la vie morale de l'homme, comme la vie morale de l'homme est ce par quoi l'homme connaît la réalité de sa liberté (elle en est le ratio cognoscendi). Et Kant ajoute pour préciser : « (…) si la loi morale n'était pas d'abord clairement conçue dans notre raison, nous ne

nous croirions jamais autorisés à admettre une chose telle que la liberté (…). En revanche, s'il n'y avait pas de liberté, la loi morale ne saurait nullement être rencontrée en nous ».

Ainsi, pour Kant, pour que l'homme soit moral, il faut qu'il soit libre, car s'il était forcé par une nature intelligible à la bonté, à la justice et à l'altruisme, il ne serait qu'un automate spirituel et s'il était forcé par sa nature sensible à l'égoïsme, il ne serait qu'un mécanisme matériel.
Conclusion de notre exemple de dissertation philosophique

1) Faire le bilan de la démarche poursuivie dans le devoir : La liberté humaine est-elle donc possible ? Nous avons pu comprendre, tout au long de notre travail, la difficulté qui existe à pouvoir saisir une véritable « expérience » de la liberté et, par conséquent, la difficulté à en prouver véritablement l'existence.

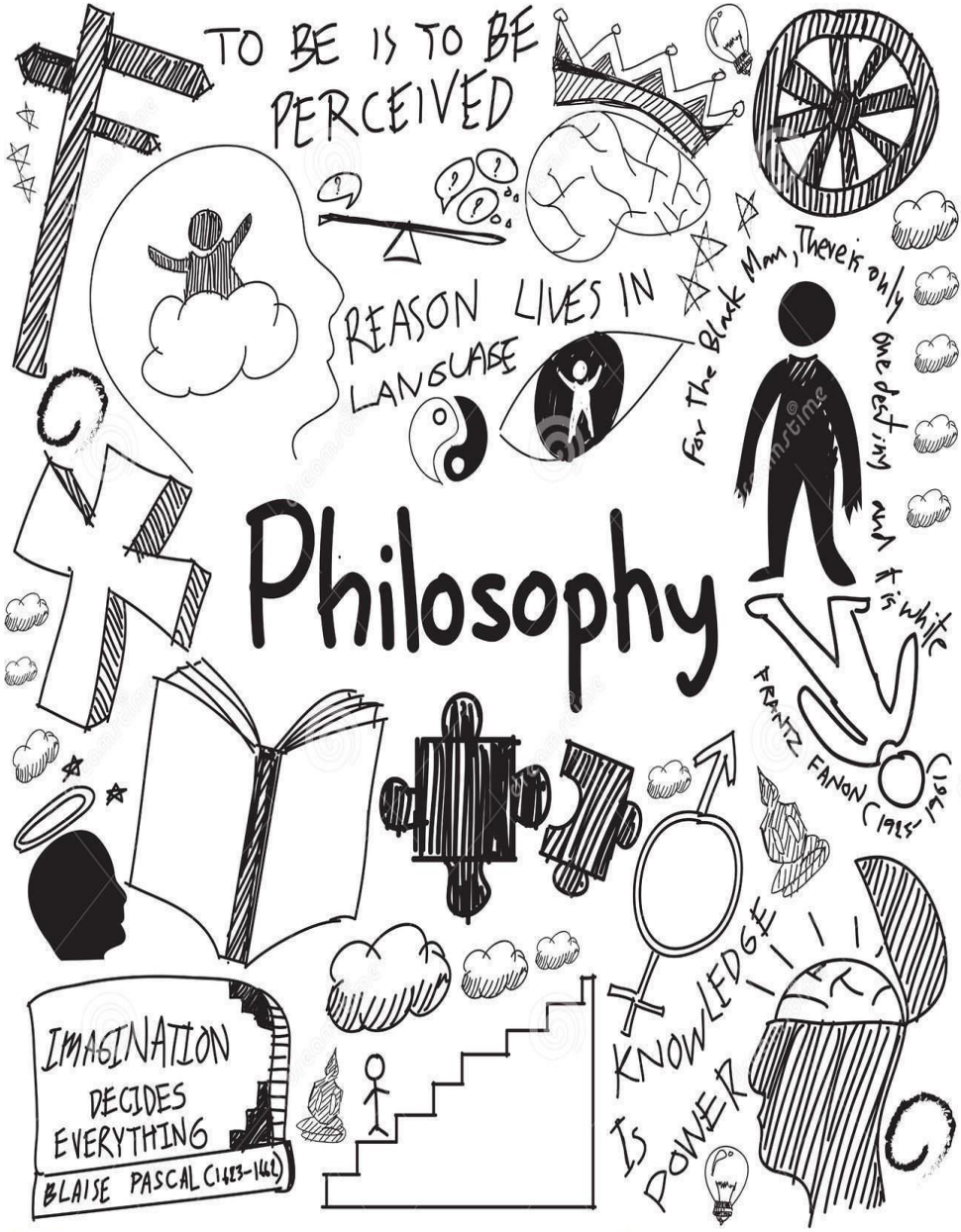
2) Répondre à la question initiale : La liberté est-elle une illusion ? Notre travail a, en tout cas, cherché à démontrer que si la croyance en une liberté immédiate était illusoire, voire naïve, la critique spinoziste nous a permis d'accéder à une approche de la liberté qui puisse permettre d'en préserver l'espoir : en effet, si l'homme n'est pas libre, il lui est, en revanche, donné d'entrer dans un processus, dans une conquête assimilable à une libération par l'usage de la raison et par son entrée dans la morale et la vie sociale.

3) Si possible, proposer une ouverture à une nouvelle réflexion : Comment penser les conséquences d'une authentique libération de l'homme dans ses interactions morales, sociales et politiques ?

Nos remerciements à tous ceux qui ont contribué à la réalisation de cet ouvrage.

BONNE CHANCE A TOUS
LES CANDIDATS QUE LA CHANCE SOIT AVEC VOUS

MERCI DE BIEN FAIRE PREUVE DE BONNE VOLONTE DU COURAGE ET DE LA CURIOSITE QUE LE TOUT PUISSANT CONTRIBUT A VOTRE REUSSITE



Download from Dreamstime.com
This watermarked comp image is for previewing purposes only.
ID 66691758
Gow927 | Dreamstime.com